

Il était un petit navire

Fallet, René

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RENE FALLET

IL ÉTAIT
UN PETIT NAVIRE

RENÉ FALLET

**IL ÉTAIT
UN
PETIT NAVIRE**

ROMAN

ÉDITIONS DENOËL
14, rue Amélie, Paris-7^e

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUINZE
EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE VOIRON DONT DIX
EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 À 10 ET CINQ
MARQUÉS H.C. A. À H.C. E.

© 1962, by Éditions Denoël, Paris.

A

VOLTAIRE DAUCHY.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1.

De cimaise en cimaise hurlaient à l'assassin les jambons callipyges, les dindes plombées de truffes, les brochets crawlant sur des flots de beurre. Leur répondaient à coups de casseroles des omelettes en or 18 carats, des cailles à chair de fillette, des civets fleuris d'échalotes et de mousserons. Des douzaines d'huîtres bombardaient de citrons des douzaines d'escargots. Des pains de quatre livres carambolaient des bonbonnes de beaujolais.

Ces rêves éperdus, ces visions de boulimiques avaient fourni le thème pictural du Salon des Cheminots, cette année-là.

Il est vrai qu'elle s'appelait, la malheureuse, 1943, ce qui n'était pas sans imposer maintes natures mortes nostalgiques à l'esprit des artistes de la S.N.C.F. L'huile de leurs tubes s'en allait d'elle-même à la frite ou à la salade. Un œil averti eût identifié sur ces toiles des filets de salive. Un vorace exposait *L'après-guerre*, un important panneau où s'ébrouait un délire de saucisses sous une giboulée de côtelettes. Un modeste avait choisi le format d'une photographie 6x9 pour présenter une capre aux foules ébaubies.

Autour de ces étals du paradis perdu, la poésie défendait pourtant ses maigres droits. Ici, un chevreuil pas encore découpé en tranches, gambadait dans un sous-bois délavé. Là, trois chatons sinistres attendaient dans une corbeille qu'on daignât les noyer. Ailleurs, la femme d'un garde-barrière étalait une nudité flasque, encore que camouflée de gazes aux bas morceaux. Plus loin, des marguerites dans un vase chuchotaient à l'envi : pas du tout, pas du tout.

Et une gare de Lyon de février chapeautait le tout de sa quatre fois morne horloge et de ses verrières passées au bleu de méthylène.

Avant de grimper dans les cages à poules – ainsi surnommait-on les trains de bois qui se jetaient alors comme boulets fumigènes sur la banlieue – où s'ébattaient à l'aise tous les vents coulis de la Seine-et-Oise, les usagers s'en allaient volontiers clapoter de la semelle de pin dans le hall du Salon.

Les adolescents jouaient de la pomme d'Adam sous les appas de l'épouse du garde-barrière déjà citée. Les gens posés négligeaient cette toujours palpable réalité pour s'attabler devant les victuailles, criant au chef-d'œuvre à la vue de leur plat jadis préféré. En dehors des badauds, il y avait ce soir-là en cet endroit tout un remue-ménage

d'officiels, de sous-officiels et de rapins de ballast fréquemment escortés de familiers.

Un « Monsieur le Directeur » lirait tout à l'heure le palmarès de l'exposition, et des impatiences de distribution des prix taraudaient ces visages qu'apaisait à l'accoutumée le plus ou moins proche soleil de la retraite.

Victor Ploubaz, quarante-sept ans, chef de train, piaffait aux environs immédiats de sa maquette de *La Belle Poule*, cette frégate de premier rang armée de soixante bouches à feu qui, n'importe lequel des amis de Ploubaz vous l'aurait remémoré, fit en 1840 le voyage de Sainte-Hélène à Cherbourg pour nous rapporter Napoléon une bonne fois pour toutes.

Victor Ploubaz n'était pas peintre. Mais la S.N.C.F. a plus d'une corde à son rail et les ailes de son Salon abritaient, outre la couvée des barbouilleurs, trois sculptures jetant au nez de l'éternité deux têtes de Pomone et une d'épouse d'aiguilleur, les soixante-seize centimètres de *La Belle Poule*, une miniature de cheveux tressés reproduisant les traits augustes du maréchal Pétain, plus quelques objets de céramique fortement inspirés du cendrier Cinzano.

Encadrant Ploubaz comme autant de potiches, Maurice Tartinvil, Félix Balloche et Jean Charrue l'assuraient de leur chaleur humaine et de leur dévouement.

— Moi, ça m'étonnerait que *La Belle Poule* elle ait pas quelque chose, répétait Balloche.

— Si elle avait rien, ça serait pas juste, ah ! Non, parce que, hein, c'est du travail ! clamait Charrue.

Mais Ploubaz écoutait sans mot dire l'encourageant ronron de ses compagnons. Les prix iraient aux peintures, tous, comme en 1941 où il avait pourtant soumis au verdict de ses contemporains *Duguay-Trouin*, croiseur de première classe. Ploubaz n'était pas homme à se bercer de phantasmes, puisqu'il ignorait ce mot-là. Il plaçait au moins onze toiles avant sa frégate. Il était honnête, lui, et impartial, pas comme Tartinvil, Balloche et Charrue qu'aveuglait l'amitié. Onze toiles et la tête d'épouse d'aiguilleur également déjà citée, une terre cuite de toute beauté, prête selon lui à sourire et à parler de choses et d'autres.

Il grogna, oppressé par ses baleines de col :

— C'est pas parce que c'est du travail que c'est forcément mieux que ce qu'ont fait les peintres.

— Si, glapit Balloche, si, si ! On devrait juger qu'aux heures de boulot. Combien que t'as passé d'heures sur ton bateau, hein, dis voir ?

— Je n'en sais rien. Ça m'amusait. Ça veut plus rien dire, le temps, quand on s'amuse. Y a pas de nuit plus courte qu'une nuit de noces.

Cet exemple plut au jovial Charrue qui s'étrangla de rire sur-le-champ. Balloche ne se serait pas incliné devant une planche clouée à la hauteur de son front. Il reprit, buté :

— S'ils tiennent pas compte du labeur, Victor, y a pas, c'est que c'est truqué, leur truc. Je sors pas de là.

Ploubaz lui désigna l'épouse de terre cuite :

— Tout de même, Félix, c'est joli aussi, faut reconnaître.

— Ça, joli, brailla presque Balloche, mais j'ai des cailloux dans mon jardin qui sont mille fois mieux taillés que cette tirelire.

— Tu es de mauvaise foi, répondit Ploubaz avec calme. Ricet ?

Tartinvil, consulté, agita avec embarras les mains, qu'il avait plus larges que des assiettes à soupe :

— Je dis pas que c'est vilain, je le dis pas, mais ça fera pas d'usage. Ça devrait être en bronze.

Pour transporter *La Belle Poule* de Villeneuve-Triage, où ils habitaient tous, au Salon, ils l'avaient placée sur un édredon lui-même posé sur une brouette. Tout le triage ainsi traversé par cet équipage s'était extasié. *La Belle Poule* était sans conteste le fanion du dépôt. Confiée au fourgon du 16 h 27, elle avait gagné sans anicroche ce socle où s'érigeaient, voiles au vent, ses trois mâts historiques.

Victor l'avait copiée sur celle du Musée de la Marine. Le capitaine de vaisseau prince de Joinville eût été satisfait du cheminot Ploubaz. Il ne manquait à sa frégate ni une chaloupe ni une ancre. Lorsque l'œil de Victor glissait sur le pont comme une savonnette, lui seul savait combien ce pont avait coûté en allumettes. Des allumettes, Ploubaz en avait collecté partout, chez lui, dans les poubelles, sous les banquettes des wagons, dans la rue, les ramassant avec un tel amour qu'en le voyant agir les messieurs bien mis tâtaient du doigt leur épingle de cravate. Pour du travail, comme l'affirmait Charrue dit « Staline » pour des raisons qu'à l'époque il était préférable de garder pour soi, c'en avait été, quoiqu'il parût abusif à Victor d'affubler le Plaisir et l'Émotion d'un nom pareil.

De ses gros doigts entaillés par les engelures était né, jour après jour, obscurément, cet ange de voiles, de haubans et de vernis. Ploubaz sentait, sans oser trop y croire, que l'art c'était cela, cette infinie patience qui commuait un boisseau d'allumettes et quelques mouchoirs de poche en un vaisseau féérique voué au bleu et au blanc de la mer. Il ressentait pourtant, à la contempler, un soupçon de tristesse : il était arrivé au bout. Il ne pouvait humainement faire mieux que *La Belle Poule*, son grand œuvre.

Il avait commencé en 1936-1937 par une simple barquette de Smyrne. Un petit chalutier, la corvette *L'Astrolabe* et le *Duguay-Trouin* avaient suivi. *La Belle Poule* était un fier point d'orgue à tout cela, mais

résonnait, hélas ! en point final. Jamais Ploubaz ne s'attaquerait à un vapeur ou à un paquebot. Ce qu'il aimait, lui, c'était le gonflement de poitrine des voiles quand il soufflait quelque alizé dessus avec tendresse. Pour elles, en pleine disette, il avait négligé le jardin qui jouxtait son pavillon deux pièces cuisine. Paulette, sa femme, avait eu le bon cœur de l'approuver. Mais c'était fini et, le mois prochain, il aurait tout le temps voulu pour planter ses pommes de terre, qui seraient les plus belles du coin, semblables en cela à tout ce qu'il avait le goût d'entreprendre. Ploubaz était un homme soigneux.

— Tiens-toi bien, Victor, voilà M. Volabruque ! s'exclama Tartinvil ému par la visite du chef de gare principal de Triage. M. Antonin Volabruque, sorti du rang, en conservait comme un secret regret et n'adorait rien tant que de boire une chopine avec les cheminots, ce qui le retrempait en rouge dans sa jeunesse. À la veille de la retraite, il multipliait désespérément ces occasions de trinquer avec elle, pressentant que bientôt il ne serait plus rien pour cette garce enfuie.

Volabruque, du plus loin qu'il les vit, fondit sur ses subordonnés, le chapeau mou trop vaste retenu par les deux oreilles :

— On en cause, Ploubaz ! On en cause !

Victor pâlit :

— Pas possible, monsieur Volabruque ?

— Laboraille, un copain ingénieur qui est du jury, m'en a touché deux mots tout à l'heure et, en deux comme en mille, il paraît que *La Belle Poule* a des chances.

Balloche, Tartinvil et Charrue serrèrent Ploubaz de plus près encore, ballonnés d'espoir. Volabruque protestait déjà :

— Oh ! les enfants, ne nous attendons pas à décrocher la lune ou un premier prix ! Parlons plutôt d'un six ou septième.

— Ce serait déjà magnifique, soupira Ploubaz.

— Quand je pense, maugréa Balloche en lapidant de l'œil les toiles qui le cernaient, quand je pense que c'est une de ces horreurs qu'aura le premier prix, je dis que c'est à se poignarder avec une saucisse, sauf votre respect, monsieur Volabruque.

— Allons, Balloche, pas de mauvais esprit, mon ami. Ces toiles ont été peintes par des camarades.

— Oh ! des camarades ! persifla Charrue dit Staline, tout en chassant un morpion en culottes courtes qui touchait d'une main sale le foc de *La Belle Poule*. « Mais qu'attendent-ils encore ? » rouspétait Volabruque qui sous-entendait par là : « Je suis arrivé. »

Au fond du hall, les pontifes des arts ferroviaires délibéraient toujours, échangeaient des papiers furtifs en chuchotant, pénétrés jusqu'à la garde de leur importance. Le départ d'un train avait à peu

près vidé le salon de ses visiteurs, importuns en cet instant de fête de famille. Quelques porteurs en mal de valises lorgnaient la scène, en rang d'oignons sur le pas de la porte. Un soldat allemand égaré contemplait le séant rougeâtre d'une Vénus sortant du bain-marie.

Enfin, du côté des grands de ce petit monde, le mouvement s'accéléra comme dans un film muet, les membres s'écartèrent du Monsieur le Directeur tandis que des voix graves répétaient l'une après l'autre :

— Proclamation des résultats ! Un peu de silence, s'il vous plaît !

Le silence ne fut plus troublé que par ces « un peu de silence » empressés. Les exposants et leur suite ravalèrent leur respiration, figés au pied de l'œuvre qui portait leur pavillon.

— Mesdames, Messieurs, Chers Camarades, entonna le directeur.

— Jolis camarades, grinça « Staline » derechef. Balloche lui tala le pied. Tartinvil lui pinça le bras.

— ... Plus riche en qualités que son prédécesseur, moins toutefois j'en suis persuadé que celui de l'année prochaine, ce salon des artistes cheminots s'achève. Il s'achèvera selon la tradition par un coup de trompette, par la lecture du palmarès car, devant la glaise ou le chevalet comme au travail, c'est un esprit compétitif qui doit animer l'agent de la S.N.C.F. !...

Un quart d'heure de considérations brumeuses suivit non sans peine ce brillant exorde. Tartinvil en retint pourtant, pour le répéter à sa femme, qu'on le comparait, ainsi que ses pairs, à une locomotive sous le fallacieux prétexte qu'elle allait de l'avant. Les sous-fifres du grand directeur gloussaient d'aise pour un zeugma subtil, une anacoluthie hardie, une plaisante synecdoque, toutes figures de rhétorique que l'orateur exécutait à plein gosier sans peut-être songer qu'il partait pour d'aussi longs voyages. Il toussa enfin à plusieurs reprises, ce qui, pour être ignoré des grammairiens, n'en est pas moins l'annonce d'une forte déclaration.

Tartinvil pressa le poignet de Victor. M. Volabruque, ne sachant qu'en faire, ôta son chapeau. M. le Directeur laissa traîner ses yeux de chef et de poisson sur l'assistance pétrifiée, savourant, semblait-il, les déceptions immanentes.

— Va-t-il accoucher, l'animal, souffla M. Volabruque, perdant toute considération.

L'animal se décida bientôt et en ces termes à mettre bas :

— Malgré le mérite incontestable des œuvres exposées par la Section Peinture de notre salon, ce n'est pas à une de ces toiles universellement appréciées des connaisseurs, qu'ira, cette année, notre premier prix...

Une vague de murmures amers recouvrit sans vergogne la voix du président. Volabruque et les trois compagnons de Victor se tournèrent d'un bloc vers lui. Placide, Ploubaz déclara :

— La terre cuite, vous verrez, la terre cuite, et elle l'a pas volé.

L'auteur du médaillon capillaire sur Pétain tremblotait d'illusions, imité par le coupable aux céramiques.

— Un peu de silence, s'il vous plaît ! Un peu de silence, s'il vous plaît ! reprenait le chœur. Il fut de mort, ce silence, de la part des peintres. Le directeur ouvrit d'un geste autoritaire une feuille qui claqua avec un bruit d'amorce :

— Le premier prix est attribué pour 1943 au chef de train Ploubaz Victor, auteur de *La Belle Poule*, maquette de la célèbre frégate de premier rang qui...

— Hourra ! hurla Charrue pendant que Tartinvil et Balloche étreignaient, embrassaient, bouscuaient un Ploubaz ahuri abandonnant ses mains à celles, broyeuses, de M. Volabruque.

— C'est pas vrai, finit par articuler Victor, ils se foutent de moi.

— Ils se foutent du monde, plutôt ! trancha le coupeur de cheveux à la francisque en fourrant sa miniature dans sa poche et en s'éloignant, apoplectique, de ce lieu de scandale.

— Un peu de silence, s'il vous plaît !

— Hourra ! Hourra ! Hourra ! (Charrue dicit.)

— Un peu de silence !

Ses jambes, à présent, mollissaient sous Victor.

— Soutenez-le, ordonna Volabruque. Tartinvil et Balloche consolidèrent de leurs épaules Ploubaz qui se raidit pour entendre la suite du coup de canon.

... célèbre frégate de premier rang, disais-je, qui ramena en France les cendres du non moins célèbre Napoléon. Cette reproduction merveilleusement fidèle et toute de finesse et d'application est une authentique œuvre d'art et, je le répète, je m'honore de décerner au nom du jury au maître maquettiste et néanmoins chef de train Ploubaz Victor le premier prix de cinq mille francs. Ploubaz Victor est-il présent ?

— Oui, oui, tonitruèrent quatre gorges déployées, celle de Victor ne laissant même plus le passage à un filet d'air. Poussé par ses ardents supporters, Victor fendit l'assistance comme un catamaran filant ses vingt-deux nœuds.

Pour la galerie, le directeur lui donna une longue et franche accolade tandis que, dans son dos, les peintres au supplice prétendaient que le prix irait quelque jour à un vase de nuit sculpté entre les murs d'une maison de repos. Écarlate, Charrue monté sur des

ressorts exécutait sur place des sauts de dix centimètres. Balloche clamait à l'envi que « Ça paie, hein, les heures de boulot ! » Tartinvil, parce qu'il aimait Ploubaz d'amitié, était si troublé que le cœur lui manquait à trois mille tours minute. M. Volabruque, lui, expliquait dans les groupes que la gloire de ce premier prix rejaillissait sur tout le triage dont il était – soit dit entre nous – le chef de gare principal.

Victor, libéré du Directeur, dut serrer la main aux membres du jury, identifiant à leurs nez longs et à leurs lèvres minces ceux que n'avait pas séduits *La Belle Poule*. Les partisans, eux, le félicitaient au vol :

— Admirable de lignes, dites ! On dirait Michèle Morgan.

— Moi, vous savez, c'est un peu pour Napoléon. Je suis d'Ajaccio.

— C'est la mer, monsieur, toute la mer que vous apportez là ! Les huitres en moins, hélas !

— Voilà qui nous change de leurs satanées croûtes du diable. Sans vous offenser, j'aurais voté pour n'importe quoi d'autre.

Ploubaz se retrouva vite premier prix toujours, mais sans mains plus ou moins molles à palper avec effusion.

Le Directeur, maintenant, semait les accessits avec emphase :

— Pour le second prix, la peinture reprend son sceptre et sa couronne avec la nature morte *Des pommes, des poires et des cantaloups* de Léon Dumoulin, contrôleur. Le troisième prix échoit à Sylvain Caroncule, serre-frein, pour son tableau *Coucher de soleil sur les voies de garage...*

M. Volabruque, Tartinvil, Balloche et Charrue tiraient Victor vers la sortie pendant que l'applaudissaient malgré tout quelques bons bougres. Ploubaz jeta un regard attendri vers sa frégate dont la coque de cuivre, fourbie par Paulette, étincelait sous les ampoules électriques.

— Ça s'arrose, nom de Dieu, ça s'arrose, vociférait Staline.

— C'est mon idée, répondait faiblement Victor.

— Où qu'on va ? s'inquiétait Balloche.

Laissant derrière eux l'apothéose toute fraîche de Ploubaz, ils quittèrent la gare et dévalèrent, plus vifs qu'étudiants formant un monôme, la pente menant à la rue de Bercy. Balloche s'arrêta net, foudroyé.

— C'est jour sans alcool, je parie, bégaya-t-il.

M. Volabruque ricana :

— Il faudrait beau voir ça un soir pareil. Je vous amène chez mon ami Calon, un natif de Saint-Pourçain-sur-Sioule. C'est de là-bas qu'il fait venir son vin, et, contrôle économique ou pas, faut qu'il arrive, le vin. Seulement, hein, faut connaître !

Il connaissait, et les cinq triomphateurs poussèrent dans les plus

brefs délais la porte du débit de l'ami Calon. Les quelques amateurs qui s'y désaltéraient dissimulèrent gauchement leur verre de vin, épeurés par cette intrusion. Mais, sur un signe d'intelligence du carmin Calon, ils enlevèrent illico le béret ou le journal posé sur leur consommation. M. Volabruque présenta ses compagnons au patron, narra l'événement qui, tel un bon vent, les amenait chez lui.

— Si c'est possible, fit Victor, donnez-nous du meilleur, c'est moi qui régale.

— Y a pas de meilleur, ici, vu qu'y a pas meilleur, riposta le subtil Calon en clignant de l'œil, qu'il avait quelque peu injecté de piccolo. Et il apporta un litre et six verres sur le comptoir. Il imposait toujours son verre dans les conversations et n'offrait jamais de tournée, considérant qu'il avait un automatique droit de breuvage, droit que personne certes ne lui contestait, maints égards lui étant dus pour son héroïsme à conserver pleines des futailles en sa cave.

Les six hommes levèrent leur verre à hauteur de paupière et Calon déclama à l'adresse du contenu du sien :

— D'où viens-tu ?

— Du bois tordu.

— Tes papiers ?

— J'en ai point.

— Ouste, en prison !

Il avait à peine rugi son « en prison ! » que le vin était bu. Ce numéro suscita les rires complaisants des habitués bien que, d'évidence, ils le connussent depuis toujours.

Une sourde chaleur se dégageait du poêle à sciure, se conjuguant avec bonheur à celle du onze degrés.

— C'est égal, fit Victor, je n'en reviens pas encore.

— Moi, je te l'avais dit, pavoisait Balloche, que t'aurais quelque chose.

— Si on veut, mais pas le premier prix.

— Vous êtes trop modeste, intervint Volabruque, et la modestie est toujours punie. C'est que je m'y entends, moi, en bateaux. Ma femme est de Dieppe, on a une petite bicoque là-bas et, avant la guerre, je péchais le maquereau à la traîne au large du port. Alors vous pensez, Calon, mon vieux, une autre bouteille, vous pensez si des bateaux j'en ai vu de toutes espèces, et de près. Votre *Belle Poule*, ça ne trompe pas, elle navigue, elle a vu la tempête ! À croire que vous avez été marin, mon ami !

— J'ai toujours été au chemin de fer, mais mon père était breton.

— C'est donc ça !

— Il était épicier à Saint-Malo.

— Épicier ou corsaire, c'est toujours du sang breton, et, à la mer, ça compte double et triple, le sang breton !

— À la Bretagne ! approuva Calon en trinquant.

— À quoi tu penses, Victor ? questionna Staline en se passant la langue sur les moustaches.

— À ma femme, aux gosses, répondit Ploubaz. Ils vont être contents. À cause de la maquette, je suis resté je sais pas combien de dimanches à la maison. Mais maintenant on ira se promener ensemble.

— Tu vas pas te mettre à une goélette, ou... ou...

— Ou à un snekkar, ou à un pentécontore, ou à un catascopiscus ? sourit Victor fier de son érudition maritime. Non, c'est mort, c'est classé. Faire plus joli que *La Belle Poule*, je peux pas. Je pourrais plus que redescendre, et redescendre, qu'est-ce que tu veux, c'est pas un travail pour un homme.

— Bravo ! approuva Volabruque. Calon, remettez-moi donc cette bouteille au mâle ! Oui, bravo, Ploubaz, mais qu'allez-vous faire désormais de vos loisirs ?

— Je vous l'ai dit, monsieur Volabruque, la femme, les gosses, et le jardin. Faut que je plante mes pommes de terre, le mois prochain. L'an dernier, à cause de la maquette, elles ont pas été belles. Je ne pouvais pas m'occuper à la fois des doryphores et de la frégate.

Volabruque but, puis piqua un index résolu sur la chaîne de montre de Victor :

— Fort bien dit, mon cher Ploubaz, fort bien dit. Mais à moi de parler, voulez-vous ? Des pommes de terre, tout le monde en plante, vous m'entendez, plus ou moins bien d'accord, mais tout le monde. Or ce tout le monde qui sait à la rigueur planter des patates (la patate, quand elle est en terre, elle se débrouille) ne sait absolument pas construire de merveilleux petits bateaux. En ne ramassant plus les allumettes, Ploubaz, vous trahissez Triage, la Compagnie et votre personnalité.

— Vive monsieur Volabruque ! lança Balloche qui n'avait qu'un travers, celui de lever le coude avec une souplesse de funambule.

Victor haussa gentiment les épaules :

— Vous êtes brave, monsieur Volabruque, mais faut bien rester sur terre.

Volabruque ronchonna puis vida son godet avec force. La face de lune couperosée de Calon vint se placer, par-dessus le zinc, sous le nez de Ploubaz :

— Tu bois pas beaucoup, toi, le premier prix de beauté. Il est peut-être pas bon, le vin de Saint-Pourçain ?

— Mais si, protesta Victor avant de clamer : Au Bourbonnais ! le

verre haut.

Il fallut, par courtoisie, porter des toasts à la Picardie, pour Volabruque, au Languedoc pour Balloche, au Comtat Venaissin pour Tartinvil et à l'Angoumois pour Staline. On défit bientôt les cravates, c'était fou ce que ce poêle à sciure pouvait chauffer les oreilles.

Tout à coup, la porte s'ouvrit à en jaillir de ses gonds et un forcené apparut, brandissant *Paris-Soir* et éructant :

— Stalingrad est tombé ! Stalingrad est tombé !

— Quoi, s'exclama Balloche, Stalingrad a tombé ?

— Oui, fit l'arrivant hors d'haleine en confirmant : Stalingrad a tombé, car il était soucieux de respecter la langue.

— Nom de Dieu ! clama Charrue plus Staline que jamais, ça aussi ça s'arrose. Les chleuhs l'ont dans le cul, et bien enfoncé, sauf votre respect, monsieur Volabruque.

— Y a pas d'offense, rétorqua Volabruque en ajoutant la sienne au conglomerat de têtes penchées sur le journal.

Balloche bouleversé entonna une *Marseillaise* que Calon lui rentra dans la gorge à l'aide d'un opportun coup de rouge.

— Pour qu'ils le disent, commenta Victor, ça doit être vrai plutôt deux fois qu'une.

— Sûr ! jubila Tartinvil.

Calon offrit une tournée générale, se réservant de la faire régler tout à l'heure au plus éméché du lot.

— À la Russie ! tonna Staline.

— Moins fort, voyons !

— Quoi, c'est pas les zoulous qui les ont plumés, les frisés, c'est bien les ruskoffs ! À l'U.R.S.S., que je dis ! À l'Armée rouge !

Les poivrots renforcés n'ont ni patrie, ni opinion. C'est sans vergogne qu'ils trinquent indifféremment à la vie, à la mort, au pape, au diable, à Pierre ou à Paul. L'honnête homme, lui, pour boire, entend honorer son pays, son coin de province, sa femme, un ami ou une victoire. Si le résultat est le même, l'intention du moins reste pure. Ainsi M. Volabruque et ses subordonnés glissèrent, de premier prix en Stalingrad, vers un pompon qui vira au plumet avant de se parer du nom fâcheux de cuite.

Eux, mariés, plusieurs fois pères, demeurèrent chez Calon malgré la ronde des aiguilles de la pendule, mêlés à des indignes ou à de guillerets célibataires.

— La guerre est finie ! Vive la France ! s'égosillait le chef de gare principal juché sur une chaise.

Balloche, coiffé jusqu'aux yeux du chapeau de son supérieur,

tempêtait :

— On les aura ! Passeront pas ! À Berlin ! À Berlin !

Victor dansait avec Tartinvil, et Staline, grimpé sur une table pour dominer la salle, Volabruque sur sa chaise compris, cornait, extasié :

— Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! Prolétaires...

Mme Calon surgie de sa cuisine avait repris la situation en mains, son époux étant malgré tout capable dans ces instants-là de laisser filer un client sans payer ou de s'embrouiller à son détriment dans le nombre des verres.

— Déjà huit heures, s'écria soudain Volabruque, alors qu'il en était dix bien sonnées, ne nous attardons pas davantage. Calon, une dernière bouteille avant l'armistice !

Balloche, afin de prouver à un Tartinvil sceptique qu'il n'était pas ivre, avait entrepris un équilibre sur une jambe, le coude posé sur le genou, la main en forme de pied de nez. Il disparut dans un fracas de chaises renversées.

Volabruque rêvait, ayant empoigné une fois pour toutes la chaîne de montre de Ploubaz :

— Mon petit Ploubaz, c'est comme ça. Puisque la guerre est finie ou presque, ça va recommencer comme avant 39, la pêche à la traîne au large de Dieppe. Seulement, maintenant, à la tienne, je veux un bateau ! Dis, tu vas me construire un bateau ! Mais attention, un vrai, pas une maquette ! Un bateau avec une cabine et des voiles, des tas de voiles ! Je te paierai, va, n'aie pas peur !

— Ah ! ça, admettait Ploubaz, subjugué, un vrai bateau, ça m'intéresserait rudement à construire. J'y ai souvent pensé, mais j'ai jamais eu l'argent pour.

— Mais j'en ai, moi ! ripostait Volabruque sans songer à mal. T'en es capable, hein, Victor, de construire un vrai bateau ?

— Ça se construit pareil que les petits, sauf que c'est plus grand.

— Eh bien, tope là ! Tope, je te dis ! Oh ! vous autres, Victor va me construire un grand bateau pour l'après-guerre, et tout de suite, hein, Victor, parce que l'après-guerre c'est pour dans pas longtemps, c'est moi qui vous le dis !

Balloche, Tartinvil et Staline s'étaient rapprochés tant bien que mal de leurs deux compagnons transformés en chantier naval. Tartinvil maîtrisa un hoquet :

C'est vrai, Victor, que tu vas lui faire un bateau ?

Ma foi, murmura Victor, si demain M. Volabruque n'a pas changé d'avis, on peut en reparler.

Volabruque bondit tout en s'enfonçant sur le chef la casquette de Staline, ornement qui, sur le comptoir, pataugeait dans une mare de

vin :

— Ah ! ça, pourquoi changerais-je d'avis ?

Staline l'enlaça en rigolant :

— Parce que t'es plein comme un boudin, Volabruque !

— Plein comme un boudin ou pas, moi, Volabruque Antonin, ce 4 février 1943, je commande ce bateau à Ploubaz Victor, ferme ! Devant témoins ! Et un bateau, nom de Dieu, pas un kayak !

— Un sloop marconi, ça serait pas mal, fit Victor illuminé. Moi, c'est de ça que j'aurais eu envie.

— Un sloop comme tu voudras, mais un beau. Et faudra t'y mettre le plus vite possible parce que, hop, dès qu'Hitler sera pendu, moi je veux sentir les maquereaux frétiller au bout de ma ligne.

Ploubaz se rembrunit peu à peu, poussa la réflexion jusqu'à refuser le verre que lui tendait Tartinvil :

— J'y pense, monsieur Volabruque, on discute comme des gamins, alors permettez que ce soit moi qui change d'avis. Votre bateau, c'est plus la peine d'en causer.

Volabruque s'étrangla, goba à la volée le verre plein que tenait encore Tartinvil avant de proférer :

— Tu te fous de moi, Victor ! Tu étais tout content y a pas deux minutes de ça. Y a pas deux minutes, tu disais que c'était ton rêve de sauter de *La Belle Poule* miniature au vrai sloop macaroni.

— Marconi ! rectifia Victor blessé.

— Bon, bon, marconi. Mais dis-moi ce qui t'arrête d'un seul coup.

— Les patates.

— Les patates ?

— Eh oui ! Si je construis votre sloop dans mon jardin, j'aurais plus de place pour planter mes patates. Il est pas grand, mon jardin. Et cette année, y a pas, il m'en faut, des patates.

Sublime, Volabruque étendit une main solennelle qui calotta Balloche au passage :

— Je t'en donnerai, foi d'Antonin Volabruque ! Moi aussi, je fais mon jardin, eh bien je planterai le double de Bintje, tant pis pour les bégonias de Mme Volabruque. On lui confisquera ses bégonias au nom de la marine. Ça te va, la Bintje, au moins ?

— C'est une des meilleures patates, appuya Tartinvil.

— Comme ça, bien sûr... hésita encore Ploubaz.

— Alors, c'est oui ?

C'est oui, monsieur Volabruque, mais ça m'ennuie pour les bégonias de votre femme.

Je lui ferai pousser des pois de senteur, ça tient moins de place.

Allez, un dernier sur le pouce pour fêter le navire !

Le bistrot s'était peu à peu vidé, Calon sommeillait, la tête à plat sur un chat qui ronronnait sur le comptoir. Mme Calon apporta un litre plein constitué par tous les fonds de verres sournoisement récupérés. Malgré les protestations de ses compères, Volabruque paya la moitié des consommations :

— Ça va, ça va, moi aussi j'ai traîné la lanterne et les pétards dans le temps. Je suis un vieux chien de fer⁽¹⁾ et les chiens de fer ça roule, oh ! pour rouler, ça roule, mais pas sur l'or !

Comme Victor avait tenu de son côté à régler l'autre moitié de la somme – était-il le premier prix, oui ou non ? – les trois autres renaudèrent, Balloche en tête :

— Puisque c'est comme ça, on paye un dernier litre !

— Ça fait au moins quatre « dernier litre » que je vois défiler, protesta Victor.

Mme Calon mit son monde d'accord en décrétant qu'elle allait clore ses portes.

— Déjà ! gémit Staline.

— Quoi, déjà ! Si vous avez encore soif à onze heures du soir, qu'est-ce qu'il vous faut !

— Onze heures ? fit Volabruque, atterré.

— Oui, onze heures. Et si vous tombez sur une patrouille boche, vous feriez pas mal de parler d'autre chose que de Stalingrad !

Ils promirent de suivre ce judicieux conseil et quittèrent ce havre plaisant, qui, de tout le poids de son joyeux Saint-Pourçain, réhabilitait l'Allier à des yeux qui ne voyaient en lui jusque-là qu'un département producteur d'eau de Vichy et de gouvernement Pétain.

Le passage fut ardu, du poêle à sciure à la rue froide. Ils n'étaient pas trop de cinq pour s'étayer mutuellement, ce qui n'empêcha pas M. Volabruque de s'écraser dans un caniveau, ni Staline de heurter de plein fouet un réverbère planté là par d'indubitables Croix de Feu.

La route, toute de zigzags insoupçonnés, fut longue jusqu'à la gare de Lyon. Le vacillant cortège fit son entrée sur le quai 4 à temps pour grimper dans le fourgon de l'ultime train pour Triage. Les cheminots de service furent ébahis de l'état avancé de M. Volabruque mais n'en firent rien paraître. La nouvelle concernant Stalingrad ne les avait pas spécialement rendus mélancoliques eux-mêmes.

— On aura bientôt des godasses neuves à chaque pied, rêvassait l'un.

— Et à becqueter, surenchérisait l'autre, du petit salé aux flageolets, des choux farcis, des tripes au vin blanc.

Foules esclaves, debout, debout, fredonnait Charrue dans un demi-

sommeil.

Largue ta grand-voile, Antonin, délirait Volabruque.

Dans son crâne embué, Victor imaginait le sloop qui sortirait peut-être un jour de ses mains. Il ne serait pas à lui, certes, mais quelle fierté en soi d'accomplir œuvre pareille ! Le plaisir qu'il y prendrait ne valait-il pas cent fois la somme promise par Volabruque ? Avant tout, ce serait son enfant, dût-il par la suite le confier à l'Assistance.

Certes l'assombrissait la vue de l'armateur étendu sur des caisses. Y songerait-il encore, dégrisé, à larguer sa grand-voile ?

Il fallut, à Triage, raccompagner le chef de gare principal chez lui, tout en se gardant d'approcher de trop près sa maison de crainte d'essuyer les foudres d'une Agrippine en chemise de nuit. Durant les adieux, Volabruque rasséréna Victor en lui bégayant dans le cou :

— À demain, Victor, à demain. Je jetterai l'ancre un instant chez toi. Tu es de nuit ?

— Oui, monsieur Volabruque.

— Alors – et appelle-moi capitaine ! – je passerai sur le coup de midi.

Une lumière s'alluma dans la villa et l'escorte de Volabruque l'abandonna aux fureurs de son épouse. Tartinvil et Ploubaz qui habitaient le même quartier du canal lâchèrent peu après Balloche et Staline vers un sort tout d'incertitude.

— Si je n'étais pas un peu poivre, confia Victor à son ami, quel beau jour ce serait, Ricet. Le Prix, Stalingrad, la proposition du père Volabruque, c'est quand même chouette.

— Mais c'est pas un boulot de géant, Victor, que de s'atteler à un vrai bateau ?

— Sûrement que si, c'est même ça qui m'intéresse, que ça soit pas fini en un jour. Ça, pour aimer Paulette et les gosses, je les aime, mais ça n'empêche pas de m'ennuyer à la baraque.

— Tiens, moi aussi ! C'est marrant.

— Oui, c'est marrant.

Ils se séparèrent à la porte du minuscule pavillon de Tartinvil, distant d'une vingtaine de mètres du minuscule pavillon de Ploubaz. Victor longea le canal dont l'eau noire reflétait à grand-peine les étoiles et la lune.

Avant d'entrer chez lui, le chef de train contempla le jardin où, avec un peu de chance, ne pousserait aucune pomme de terre cette année, mais une coque de chêne dont il sentait déjà, troublé, ravi, les beaux flancs de femme sous ses paumes.

Il soupira et poussa la grille. Le grelot résonna au-dessus de la boîte à lettres. Victor se prit les pieds dans un râteau et s'effondra en jurant

ses grands dieux, ce qui provoqua les abois furibonds de son fox Vermicelle.

CHAPITRE 2.

Paillette Ploubaz était une de ces femmes dans lesquelles on aurait aimé mordre, non à la façon particulière des émules de D.A.F. de Sade, mais parce que ses fraîcheurs et rondeurs évoquaient le croissant et la brioche. Elle avait la proche quarantaine appétissante. Ce n'était pas une acariâtre, une aigre, une amère. On pouvait sans crainte lui conter une gaudriole ou la plaisanter sur l'accent du Berry qu'elle avait conservé en manière de défense contre la suie, la pluie, la nuit de cette banlieue quelque peu tragique l'hiver. On pouvait avec plaisir embrasser la campagne sur ses joues.

Pierrot lisait *L'Île au Trésor*, couché dans le divan de la salle à manger, Vermicelle sur les pieds, lorsque sa mère lui porta son petit déjeuner.

— À quelle heure qu'il est rentré, cette nuit, papa ? s'intrigua le gosse.

— Vers minuit, je crois.

— Il en avait pas un coup dans les carreaux, des fois ? Il a rebondi sur tous les meubles.

— C'est parce qu'il n'a pas allumé la lumière pour ne pas vous réveiller, voilà tout.

Ils parlaient à voix basse, la cloison les séparant de la chambre n'était que du contreplaqué recouvert de papier peint. Pierrot pouffa :

— Tu me bourres le mou, maman. Il avait le nez sale, je te dis. Y a pas de mal, d'abord. Ça lui arrive pas tous les six mois. C'est rigolo, quoi ! Il t'a pas causé ?

— Non. Moi non plus. Il a beau renverser les chaises en marchant sur la pointe des pieds, il serait bien triste si je faisais pas semblant de dormir.

Elle borda hermétiquement son garçon, qu'elle n'avait pu se résoudre à expédier à l'école, le jugeant fatigué. On voulait trop leur en apprendre, aussi. À onze ans, il avait toute la vie devant lui pour devenir docteur, avocat ou savant. D'ailleurs, il voulait être explorateur et, d'après lui, les explorateurs se fichent et se contrefichent, au sein de la brousse, du certificat d'études.

Lucien, l'aîné, était déjà parti pour « Mécano-Tôle », une petite usine voisine où il espérait décrocher ses galons d'ajusteur.

— Tu veux une autre tartine de beurre ? Tu peux, tu sais. On recevra sans doute demain le colis de Neuvy-Pailloux. Heureusement que nous l'avons, ma mère, Pierrot, car ton père n'est pas très doué pour le ravitaillement.

— Moi, je trouve ça très bien, qu'il sache pas trafiquer. C'est dégueulasse, de trafiquer.

— Sans trafiquer, on peut se débrouiller. Regarde Coulibeux.

— Coulibeux ? Ça, il se débrouille, mais pour trafiquer ! Papa, lui, il a mieux à faire qu'à cavalier partout pour ramener un morceau de sucre ou un verre d'huile. Ça se mange, donc c'est perdu. *La Belle Poule*, elle, eh bien ! elle ira un jour dans un musée, tu verras. Et sûrement pas les boîtes de conserve de Coulibeux !

— Ne t'énerve pas. Je le sais que tu as raison, dans le fond. Je ne le contrarie pas souvent, ton père.

— Manquerait plus que ça, y a pas plus chouette sous le soleil.

Il grimaça :

— Enfin, quand y en a, du soleil...

Ils entendirent Victor bâiller bruyamment à côté, puis se lever, déclenchant à l'infini les harpes des ressorts du vieux sommier. Il apparut bientôt en pantalon et en chemise, bouffi, verdâtre, une main sur le front.

— Paulette ! Vite ! Aspirine ! lâcha malicieusement Pierrot.

Victor sourit avec effort, embrassa sa femme et son fils avant de grommeler :

— Il faut te le dire combien de fois, Paulette, pour cette aspirine ?

Elle rit et courut à la cuisine. Par signes, Victor confirma à Pierrot qu'il avait effectivement pris son lit en marche. Heureux de cette complicité, Pierrot serra en homme la main que lui tendait son père.

— Bois, dit Paulette.

Victor but en fermant les yeux de dégoût.

— Je te demande pardon, reprit Paulette, mais je n'ai pas de beaujolais à t'offrir.

Victor fit face à l'hilarité générale en brandissant un index solennel :

— Vous qui en savez trop, écoutez-moi bien, car vous n'en savez pas assez ! Si je suis rentré tard et sur des semelles à bascules, c'est parce que j'avais une excellente excuse.

— Ah oui ?

— Parfaitement. Tout être vivant à ma place aurait arrosé pareil l'événement, à moins d'être un saint, et ce n'est pas encore la Saint-Victor.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu as gagné le gros lot ?

— Non, madame. Cherchez, tous les deux, cherchez !

Il prenait un air important, bombait le torse à en craquer les boutons de sa chemise. Illuminé, Pierrot se dressa sur le divan, au grand émoi de Vermicelle qui se mit à japper comme un damné :

— J'ai trouvé !

— Quoi ?

— Tu as eu un prix avec *La Belle Poule* !

— Oh ! oui, cria Paulette, j'avais oublié, c'était hier ! Eh bien, réponds, Victor, au lieu de te dandiner !

— J'ai eu un prix, oui, mais lequel ?

Paulette et Pierrot le dévisagèrent en rougissant.

— Le... le premier ?... osa souffler Pierrot.

— Tout juste, Auguste ! Le premier ! Cinq mille balles !

— Nom de Dieu ! rugit le moutard pendant que sa mère éblouie se jetait dans les bras de Victor.

Pierrot bondissait sur le couvre-pieds en braillant :

— Vive *La Belle Poule* ! Chapeau Victor ! Champion, Victor ! À nous les femmes qui fument !

— Quel vocabulaire, gronda Paulette en refoulant en son corsage bien garni une imbécile envie de pleurer.

— Tu es contente ? jubilait Victor.

— Plus que toi encore, mon biquet. Il y en avait qui se moquaient de toi et de tes allumettes, ça me faisait un petit chagrin. Mais c'est tout effacé, et la bonne bouteille que je gardais pour la fin de la guerre, on la boira ce soir !

— Pourvu que ce soit une bouteille d'eau minérale ! geignit Victor en se frictionnant les cheveux.

Pierrot continuait avec conscience à défoncer le divan :

— Pièces de huit ! Feu ! Gloire à Victor ! Vive le roi de la frégate !

On le somma de se calmer, on souffleta Vermicelle le furieux, et Victor put enfin narrer en détails la bonne fortune. Il raconta aussi comment s'était achevée la soirée. Il s'abstint de leur parler de l'affaire Volabruque. Il serait fixé tout à l'heure sur ce point-là. Il y pensait encore, lui. Mais Volabruque ? S'il ne le voyait pas à midi, il n'y aurait jamais de sloop dans le jardin, que des pommes de terre et encore des pommes de terre.

Il signala toutefois à Paulette que Volabruque passerait peut-être, et elle s'agita aussitôt pour faire son ménage. Pierrot surexcité s'était recouché sur son ordre, et Victor s'assit auprès de lui.

Il se le reprochait vertement, mais il préférait Pierrot à Lucien, sans doute parce que c'était toujours un enfant, les seize ans de Lucien

l'incitant à rechercher plutôt la compagnie des filles que celle de ses parents. Certes, Pierrot aurait seize ans un jour, mais Victor savourait le temps qui l'en séparait, ce foutu temps qui en ferait un homme, c'est-à-dire pas grand chose.

Pierrot s'était passionné pour la maquette, que Lucien n'honorait au vol que d'un regard distrait. Pierrot avait été le mousse vigilant de *La Belle Poule*, veillant souvent avec son père autour des pots de colle et de vernis, lui tendant pieusement allumettes, lames de rasoir ou cordages arachnéens, émerveillé de voir un adulte aux prises avec un jouet. Il avait versé quelques larmes lorsque la frégate achevée était partie pour le Salon, emportant avec elle tout un monde d'amour.

— Tu sais, Pierrot, murmura Victor empêtré dans sa tendresse, sans toi, elle l'aurait peut-être pas eu, *La Belle Poule*, le premier prix...

— Pourquoi ça ?

— Ben, parce que c'est un peu pour toi que je me suis tellement appliqué dessus. Ça m'encourageait, tu comprends, que tu t'y intéresses.

— C'est vrai ?

— Sûr, que c'est vrai. Ta mère, elle avait bien sûr autre chose à faire que de me contempler. Lucien, lui...

— Il a Georgette.

— Quelle Georgette ?

— Georgette Ravasson, pardi !

— Ah oui ?... Toi, après tes devoirs, tu étais à côté de moi. Tu as toujours été près de moi, mon, mon...

Il aurait tant aimé pouvoir dire ce « mon copain » qui lui brûlait la langue ! Mais il eut peur de voir le gamin se payer sa tête. Il n'avait pas l'âge des copains de Pierrot. Les yeux brouillés, il chercha une diversion, prit le livre posé sur la couverture.

— *L'Île au Trésor*. C'est bien ?

— Évidemment ! Tu l'as pas lu ?

— Non. J'ai pas lu grand-chose, tu sais. Je suis qu'un pauvre idiot.

— Tu parles, un pauvre idiot qu'a eu un premier prix !

— Faut quand même pas exagérer, c'est pas le Nobel.

— Dans tout Triage, je suis sûr qu'on ne cause plus que de toi. Tu devrais sortir.

— Je n'en ai pas envie. Et puis, j'attends M. Volabruque.

— Dis, papa, qu'est-ce que tu comptes en faire, des cinq mille ?

— Je ferai peut-être mettre une rallonge à la maison. Ça serait pas du luxe d'y rajouter une pièce et une espèce de buanderie pour ta mère.

— Toujours des trucs utiles, quoi !

Il avait dit cela avec une pointe de détresse qui déchira Ploubaz en deux. Le maudirait-on, plus tard, de n'avoir vécu qu'une vie modeste et souvent difficile de chef de train ? Pierrot aperçut les corbeaux qui planaient sur son père et demanda, enjoué :

— Dans *L'Île au Trésor*, il est souvent question du Jolly Roger. Je parie que tu sais pas ce que c'est ?

— Non.

— Le Jolly Roger, c'est le drapeau noir des pirates. Ah ! là, là ! ce que j'aurais aimé être pirate ! Pas toi ?

— C'étaient des bandits, non ?

— Si on veut. Pas mal finissaient pendus à Dock Execution. Mais quelle sacrée vie ils vivaient, les gentlemen de fortune !

— Pas une vie de chef de train.

— Pas tout à fait ! s'esclaffa Pierrot.

Certes, Ploubaz ne pouvait guère comparer son existence à celle des enfants du Jolly Roger, mais le rire de son fils le vexa confusément. Après tout, s'il était né au XVII^e siècle, qui prouve que lui, Ploubaz Victor de Saint-Malo n'aurait pas été flibustier comme tout le monde ? Tous les Malouins avaient un sabre d'abordage dans leur berceau. Il assena cet argument à Pierrot qui pouffa de plus belle.

— Enfin quoi, se fâcha Victor, qu'est-ce qu'il y aurait eu de si drôle ?

— Tout ! Tiens, tu ressembles encore plus au pape qu'à un aventurier. On n'a jamais vu d'aventurier avec des bretelles.

— De pape non plus, en tout cas ! bougonna Victor en quittant la salle, boudeur.

— Vous avez encore attrapé dispute, tous les deux, railla Paulette.

Il haussa les épaules, enfila un pull-over :

— Ma pauvre Paulette, dis-toi une bonne chose, c'est que nous sommes des minables, des ridicules, des malheureux, et que ceux qui n'ont pas de gosses peuvent se frotter les mains de satisfaction tous les matins en se levant ! Compris ?

Il la laissa là, interdite de cette diatribe, et se promena dans son jardinet. Voilà qui épaterait bien Pierrot, si son père construisait un sloop de sept ou huit mètres de ses propres mains. Voilà qui lui clouerait le bec. Son père lui paraîtrait sans doute plus spectaculaire en torse nu de charpentier qu'en maquettiste à lorgnons sous la lampe !

Rageur, il shoota dans un chou gelé et se réfugia sous la tonnelle car il venait d'apercevoir, sur le chemin qui longeait le canal, l'uniforme

de son voisin de gauche, l'agent de police Achille Ravasson. Il n'aimait pas Ravasson, non pas tant parce qu'il était gardien de la paix qu'idiot, indécrottablement et irrévocablement idiot. Ravasson, par exemple, adorait se plaindre à Ploubaz du retard d'un train qu'il avait pris, de la perte d'un colis confié à la consigne, d'une portière de wagon qui joignait mal, etc. Victor personnifiait pour lui le réseau en entier, ce que le simple cheminot jugeait quelque peu abusif.

En outre, Ravasson s'écoutait parler avec un ravissement crispant, stupéfié par les merveilles qu'à son avis il égrenait comme autant de rivières de diamants. Et ce dégourdi de Lucien qui ne trouvait rien de plus spirituel que d'aller fricoter avec la fille Ravasson ! Vraiment, le monde était en guerre avec Ploubaz, ce matin-là.

Victor traversa le jardin car il entendait casser du bois chez son voisin de droite, Tartinvil. Celui-ci reposa sa hache, s'approcha du grillage qui délimitait leurs propriétés.

— Ça va, Victor ? Gueule de bois ?

— Y a pas à se plaindre de ce côté-là, j'ai la langue qui tient toute la bouche. Et toi ?

— Moi, j'ai les pattes en manche de veste. Mais dis donc, t'as pas l'air bien luné pour un lendemain de premier prix. Il a pas fait passer la biture, chez toi, le premier prix ?

— Si, si. C'est ces fumiers de gosses. Pierrot, il me reproche de pas être pirate.

— Pirate ?

— Oui, quoi, les pirates, le drapeau noir. Y a pas de quoi te fendre la pipe. Les enfants, mon vieux, y a que l'imagination qui compte, pour eux. Et celle de Pierrot, qu'est-ce que tu veux, ça l'excite pas de me savoir dans un fourgon du Paris-Laroche !

— Alors, tu vas te mettre pirate à huit ans de la retraite ?

— T'es qu'une andouille, Ricet. Toi, t'as que des filles. C'est pas dur à contenter, la cervelle des filles, vaisselle, prince charmant, mandoline. Je te signale en passant que Lucien s'attaque à la petite Ravasson. L'idée peut lui venir, après, de se tourner vers ta Solange qui va sur ses quinze ans. Mets tes melons sous cloche, mon vieux, ils poussent ! Bon. Où j'en étais ? Oui, on est tranquille, avec des filles.

— Comme tu viens de le dire, soupira Ricet.

— Un garçon comme Pierrot, il me regardait comme un Bon Dieu quand je bricolais *La Belle Poule*. *La Belle Poule*, maintenant, c'est du passé. Et le Bon Dieu Ploubaz va retomber soldat de deuxième pompe, s'il n'accomplit pas son petit miracle. Et le miracle, c'est le bateau de Volabruque ! Ça ferait du bruit à l'école, non, si le papa de Ploubaz construisait un bateau pour aller sur la mer ?

— Peut-être, mais hier, c'était surtout à toi que ça plaisait.

— Ça me plairait encore plus si ça emballait Pierrot.

— Ce que t'es compliqué !

Ploubaz hocha la tête avec pitié :

— Tu parles que c'est compliqué, d'aimer son même !

Il jeta un coup d'œil vers le pont du canal et grogna :

— Mais qu'est-ce qu'il fout, Volabruque ! Il ne viendra pas !

Il regarda, le cœur gros, ses pantoufles. Tartinvil lorgna à son tour le pont et murmura, amusé :

— Figure d'anchois, tu verrais pas une vache dans un couloir, le voilà, ton Volabruque, même qu'il est pas en retard et qu'il pédale comme défunt Henri Pélissier.

Victor, saisi, eut le temps d'entrevoir la tête et le chapeau de Volabruque filer comiquement le long du parapet, celui-ci masquant la bicyclette.

— Salut, Ricet, je rentre !

Il s'élança vers sa maison. La voix de Tartinvil le rappela :

— Victor !

— Quoi ?

— Merde.

— Merci.

Il pénétra dans la cuisine, s'assit sur une chaise, déplia un journal pour se donner l'air d'un homme que les histoires de bateaux n'empêchent pas de lire des nouvelles vieilles d'une semaine.

— Volabruque arrive, dit-il vivement à Paulette. Tu seras gentille de nous laisser. Il a peut-être quelque chose à me raconter, et je sais pas quoi.

— Ne t'en fais pas, de toute façon il faut que j'aille relever Mme Tartinvil qui fait la queue chez le boucher. On se relaie, tu sais bien.

— Non seulement vous vous relayez, mais je m'en fous !

— Oh ! là ! là !

— Ça y est, il secoue le grelot. Va ouvrir, que je n'aie pas l'air d'être à ses genoux.

Pierrot, pieds nus, ouvrit la porte de la salle à manger. Victor s'indigna :

— Veux-tu retourner au lit, saligaud ! Tu vas attraper froid.

— J'y vais, j'y vais, mais je voulais te demander pardon pour tout à l'heure...

— Pardon de quoi ?

— C'est sûr que t'aurais été flibustier, sûr et certain, puisqu'il n'y

avait pas de S.N.C.F. à l'époque.

Victor sourit, heureux. Il les sortirait toutes, ce moutard, toutes. Il entendit Pierrot se recoucher et posa son journal car Volabruque entraînait, introduit par Paulette.

— Tiens, monsieur Volabruque ! Quelle surprise !

Volabruque avait récupéré la totalité de sa dignité, portait un nouveau chapeau, l'autre ayant dû échouer dans une poubelle. Volabruque protesta en s'asseyant sur la chaise que lui offrait la maîtresse de maison :

— De quelle surprise s'agit-il, Ploubaz ? Ne vous avais-je pas dit que je viendrais prendre l'apéritif ?

— Nous en avons dit bien d'autres, monsieur Volabruque.

— Je l'admets. Mais une étincelle a jailli de cette soirée fumeuse, et c'est elle qui m'amène ici.

Ploubaz sentit les radiateurs du soleil lui dorer la poitrine.

— Que voulez-vous boire, monsieur Volabruque ? interrogeait Paulette.

— Boire, boire, ah ! madame Ploubaz, n'employez pas des mots qui donnent la chair de poule !

— Mais pourtant, cet apéritif ?

— Un verre d'eau !

Les Ploubaz se récrièrent, Volabruque contre-attaqua :

— Ça, Ploubaz, êtes-vous en tungstène, en manganèse ou en alu pour reparler de boire ? Moi, je ne suis qu'en foie, et même qu'en pâté de foie.

— Alors, je vous laisse. Victor, si le foie de M. Volabruque change d'avis, tu sais où est la bouteille. Au revoir, monsieur Volabruque.

— Madame...

Paulette referma la porte sur elle. M. Volabruque tendit une Gauloise à Victor. Il avait de quoi s'en payer au « noir ». Ils demeurèrent un instant à parler de service, et du sabotage des voies qui faisait courir des périls au personnel roulant. Victor attendait, poings fermés dans les poches, anxieux comme une araignée écoutant bourdonner la mouche qui rôde près de sa toile.

Au bout de cinq minutes, Volabruque n'y tint plus :

— Dites-moi, Ploubaz, étiez-vous plus saoul que moi ? Était-ce possible, d'ailleurs ? Avez-vous oublié ma proposition ?

— Quelle proposition, monsieur Volabruque ?

— Il le fait exprès, l'animal ! Mon bateau ! Vous m'aviez promis de me construire un bateau !

— Ma foi, ça m'est bien revenu ce matin, mais je n'y ai pas prêté

tellement d'attention. Sauf votre respect, on en lâche de sévères, quand on est allumé. C'était donc sérieux ?

Volabruque descendit son nœud de cravate de dix centimètres afin de déboutonner son col. Le chef de gare principal était plutôt sanguin, et haussa sa voix éclatante de quelques octaves :

— Sérieux ? Vous en avez de bonnes, Ploubaz !

Pensez-vous que la Compagnie m'aurait confié le poste que j'occupe si j'avais passé ma vie à faire les pieds au mur ? Parfaitement, que c'était sérieux ! C'est vous qui ne l'êtes pas, mon vieux !

Il se pencha, soupçonneux :

— Vous n'en avez peut-être plus envie ? J'avais pourtant cru deviner que l'idée vous séduisait ?

Ploubaz se mit à rire, Volabruque se renfroigna davantage :

— Et maintenant elle vous fait rigoler, bravo ! Vraiment...

Victor l'interrompit avant qu'il n'éclatât :

— Je vais être franc avec vous, monsieur Volabruque. Je n'ai eu qu'une peur depuis que je suis levé, celle de ne pas vous voir à midi. J'y pense depuis ce matin, à notre bateau. Enfin, à votre bateau.

Volabruque s'éclaircit de partout et bougonna :

— Pouviez pas le dire plus tôt ?

— J'avais mes raisons. Monsieur Volabruque, le bateau que vous désirez n'est pas un joujou. Il vous coûtera pas mal d'argent. Je ne voulais pas que vous me reprochiez un jour de vous avoir entraîné dans une aventure. C'est pourquoi je vous ai laissé parler. À présent que votre décision est bien prise, et excusez-moi si j'aimais mieux vous l'entendre répéter loin des effluves de ce sacré Saint-Pourçain, à présent nous allons causer. Tout d'abord, êtes-vous pour le sloop marconi ?

Volabruque s'épanouissait sur sa chaise quand le paralysa tout net cette question. Il bredouilla :

— C'est selon. J'ai déjà dû en voir, à Dieppe, mais j'en ai tant vu que je ne me rappelle pas très bien...

— Je vais vous rafraîchir la mémoire. Souvenez-vous : le deuxième gréement du *Firecrest* d'Alain Gerbault. Vous y êtes ?

— Mais pas du tout !

— Allons, monsieur Volabruque : mât marconi bien sûr, grand-voile bermudienne, trinquette et foc.

— Exprimez-vous autrement qu'en chinois et je comprendrai peut-être, soupira Volabruque aplati sous le poids de son ignorance.

Victor sourit. Allons, ce bateau serait bien le sien. Volabruque était incapable d'y apporter un ennuyeux grain de sel.

— Monsieur Volabruque, il est absolument impossible de traduire en terrien le vocabulaire des marins. Un foc, c'est une voile, mais comment la définir autrement que par le mot foc ? Et une trinquette, c'est une trinquette, tout comme ce chapeau est un chapeau, cette casserole une casserole. Mais pour vous aider je peux toujours vous dessiner un sloop marconi, par exemple ce fameux *Firecrest* deuxième grément, le *Firecrest* du tour du monde, pas celui de la traversée de l'Atlantique.

— C'est ça, c'est ça, dessinez-le-moi, s'empressa M. Volabruque qui transpirait déjà, un dessin, c'est français, y a pas.

— Oh ! monsieur Volabruque, une trinquette et un foc aussi !

— Ne m'embrouillez pas, et prenez ce crayon. Vous avez du papier ?

Victor avait déjà sorti une feuille d'un tiroir et, sous les yeux ravis d'un Volabruque respectueux, esquissait à grands traits un sloop marconi.

— Ça vous va, monsieur Volabruque ?

— Oh ! c'est joli ! très joli !

— Voyez : le foc à l'avant, puis la trinquette, et à l'arrière la grand-voile.

— Comme ça, c'est enfantin, en effet. Et... ça tient la mer ?

— Monsieur Volabruque ! Je viens de vous le dire, Alain Gerbault a fait le tour du monde avec !

— Je n'en demande pas tant. Moi, c'est pour me promener un peu le long des côtes, quand il fera beau.

— Oui, oui, pour caboter.

— Si vous y tenez...

— Mais il vous faut, même pour caboter, un bateau solide.

— Bougre ! Aussi solide que pour un tour du monde. Ne marchandons pas sur la solidité. Je veux qu'on dise à Dieppe : le bateau de M. Volabruque, c'est pas de la camelote, c'est un bateau tout ce qu'il y a de bon. On a beau être fier d'être cheminot, faut pas trop en avoir l'air auprès des marins. Pas vrai, Ploubaz ?

— Pourquoi ? Puisqu'ils prennent le train, on peut bien prendre le bateau nous aussi. Mais revenons au sloop. Pour la quille, les couples et le bordé, il nous faudrait du chêne extra. C'est difficile à trouver en ce moment. Pour les lisses, le pin suffit. Je vous signale en passant, monsieur Volabruque, que tout ça, couples, bordé, lisses, varangues, ça n'a rien d'extraordinaire, c'est la charpente du bateau.

— J'aime mieux ça, je me demandais déjà...

— Pensez plutôt au chêne, sans vous commander.

— Du chêne de première qualité, je dois pouvoir en dénicher dans

les ateliers de menuiserie de la Compagnie. D'abord, je le paierai moins cher, et puis nous serons sûrs du bois.

— Quand vous l'aurez, vous l'expédiez à Bercy. Mon beau-frère travaille dans une foudrerie.

— Je ne vois pas le rapport.

— Ils ont des scies à ruban, des dégauchisseuses, là-bas. Nous pourrons tout débiter dans les meilleures conditions, étuver les couples et les cintrer, tout comme s'il s'agissait de faire des douves pour un tonneau.

— Parfait, parfait.

— Nous parlerons du rouf et du cockpit plus tard, rien ne presse.

— C'est ça... Rien ne presse, se hâta de lâcher Volabruque qui perdait pied au moindre terme technique.

— L'apéro, monsieur Volabruque ?

— S'il vous plaît.

Volabruque ému but le mauvais vin cuit sans davantage songer à son foie. Ploubaz, qui avait sur son innocent armateur l'avantage d'imaginer le bateau en ses moindres détails, réalisait sans frémir la somme énorme de travail et de soucis qui l'attendait. C'est de cette monnaie-là qu'est comptée leur joie aux hommes. Mais Dieu (Neptune, en l'occurrence) merci, l'argent du chef de gare principal aplanirait sous son rouleau les mille et une difficultés matérielles. Un scrupule agita encore Victor :

— Monsieur Volabruque, avez-vous consulté votre femme ?

— Ma femme ? Pourquoi donc ?

— Elle ne toussera pas, vous en êtes sûr ?

— Pourquoi tousserait-elle ? Je suis le patron chez moi, ce me semble ! Je ne lui donne pas mon avis sur sa machine à coudre, moi. Vous êtes impayable, Ploubaz !

— Ça arrive des fois, que les femmes nous mettent des bâtons dans les roues.

— Ça n'arrive pas chez Antonin Volabruque, alors, un point c'est tout. Un jour, quand il sera fini, je montrerai le bateau à Angélique et je lui dirai : « Tu vois ce bateau, Angélique ? Eh bien, c'est moi le capitaine ! »

— En ce cas...

— Je m'occupe du chêne, Ploubaz, je m'en occupe tout de suite. Et dès que vous aurez commencé à trimer sur le sloop, consignez-moi vos frais. Je vous paierai vos heures, enfin ne vous tourmentez pas là-dessus, nous nous arrangerons toujours en camarades.

— Je n'en doute pas, monsieur Volabruque.

Volabruque se leva, ramassa son chapeau :

— Je vous laisse. Faites-moi un plan, voyez votre tirant d'eau, etc. Ça existe, hein, le tirant d'eau ? Je m'en doutais. Bref, vous avez carte blanche.

— Merci.

— C'est moi qui vous remercie. C'est encore plus intéressant que la belote, cette affaire-là. Vive la marine française, et à bientôt !

— Je vous raccompagne.

— Je vous en prie, mon vieux ! Nous sommes entre gens de mer. Restez chez vous.

Victor le regarda s'éloigner, reprendre son vélo. Lorsque Ploubaz le bienheureux se retourna, un Pierrot enfiévré était dans la cuisine.

— Tu t'es encore levé, toi !

— J'ai tout écouté.

— À travers la porte ?

— Ben oui, d'où tu voulais que j'écoute ?

— Tu mériterais...

— Ne m'attrape pas, c'est tellement tellement chouette, dis donc, ce qu'il t'a raconté, le père Volabruque !

— Monsieur Volabruque ! Monsieur ! Et... ça te paraît si chouette que ça ?

— Terrible ! Si tu t'en sors, et tu t'en sortiras, y a pas, tu seras un type du tonnerre !

— Oh ! avec des bretelles, quand même !

— Ne te moque pas de moi. J'étais bête. T'es *L'Île au Trésor* à toi tout seul !

Ils s'embrassèrent pour camoufler leur larme à l'œil.

— Cathédrale de Bon Dieu ! jura Victor, ce sera le plus beau bateau du monde, ou je m'appelle plus Surcouf, de Saint-Malo comme cet ami Ploubaz !

Lorsqu'elle rentra, Paulette les jaugea d'un regard soupçonneux :

— Qu'avez-vous fait à Volabruque, je l'ai croisé en revenant, il chantonnait sur son vélo. Tu l'as encore fait boire, Victor !

— Un verre, à peine. Tu dis qu'il chantait sur son vélo ? Tu en es sûre ?

— Il chantait *Il était un petit navire*. C'est ce qui me fait dire qu'il avait bu. À son âge !

— Tu entends, Pierrot, s'extasia Ploubaz, Volabruque chantait *Il était un petit navire* dans la rue, sur son vélo ! Ça prouve que ça lui tient à cœur !

— Qu'est-ce qui lui tient à cœur ? s'étonna Paulette.

— Rien, fit Victor.

— Rien, rien, appuya Pierrot.

Paulette posa son cabas où gisaient quatre avortons de biftecks.

— Qu'est-ce que ça signifie, ces cachotteries, encore un coup d'éclat ?

Ploubaz quitta sa mine réjouie, détourna la tête pour aborder de biais la minute de vérité :

— Tu vas crier, Paulette, et tu n'auras pas tort. Ce printemps, je ne planterai pas de pommes de terre.

— Pas du tout ?

— Pas une. Oh ! mais, n'aie pas peur, Volabruque m'en donnera. Il nous fera cadeau de quelques sacs de Bintje.

— En quel honneur ?

— Parce que... parce que je vais travailler pour lui. Oh ! je n'ai pas encore dit oui, je voulais te consulter avant.

Il fit, sous la table, du pied à Pierrot ébahi. Paulette fronça les sourcils, crut comprendre :

— Je vois. Il t'a commandé une maquette. Et tu as dit oui, ne mens pas. Et pendant des mois nous n'irons pas au cinéma, nous ne sortirons pas le dimanche, nous vivrons comme de vieux croûtons. Je te félicite, Victor. Tu m'avais promis que *La Belle Poule* était la dernière et que tu n'en recommencerais pas d'autre.

— J'ai promis, et je tiens ma promesse. La maquette ne m'intéresse plus, donc je ne ferai plus de maquette, même pour le président de la République.

— Forcément, y en a plus. Alors, peut-on savoir ce que tu trafiques avec Volabruque ?

— Dis-lui, Pierrot, moi, je n'ose pas.

Pierrot suppliant fixa sa mère :

— Faut pas gronder papa, c'est formidable, ce qu'il va faire.

— Je m'en doute. Il va faire l'idiot, et il aura encore le premier prix.

— Faut pas dire ça. Ouvre tes deux oreilles, papa va construire un bateau pour M. Volabruque.

— Un bateau ?

— Oui, et un vrai. Un grand bateau. Un sloop marconi comme celui d'Alain Gerbault.

— Mon Dieu, pardon, gémit Paulette en s'asseyant de stupeur.

— C'est bath, non ?

— Oh ! pour être bath comme tu dis, ça l'est ! Il ne manquait plus que ça !

— Il me paiera, tu sais, lança Victor pour atténuer le choc.

— Encore heureux, soupira Paulette. Et tu sauras lui fabriquer ce qu'il veut ?

— Certainement. Je connais la technique, je n'ai qu'à tout multiplier.

— Mais pourquoi, pourquoi a-t-il besoin d'un bateau, cet homme ? Il n'a qu'à s'acheter une barque.

— Pour pêcher en mer ! Il veut pêcher en mer après la guerre.

— Après la guerre ? Oh ! alors, tu as tout le temps devant toi.

— Stalingrad est tombé, mon petit. La guerre peut finir dans trois mois, six au maximum.

— Tu crois ça, toi ?

— Non, mais Volabruque le croit.

Elle se leva, sortit les assiettes du buffet en marmonnant :

— Fais ce qui te semble bon, Victor. Si je t'en empêchais, je te rendrais malheureux et je n'aimerais pas ça. Mais tu vas t'esquinter le tempérament pour quoi, pour un bateau dans lequel tu ne mettras jamais les pieds. Nous n'avons pas un tel besoin d'argent, d'ailleurs il n'y a rien à acheter nulle part. C'est vraiment aller chercher du souci et de la courbature pour le plaisir !

— Tu l'as dit, Paulette, dit-il avec douceur, pour le plaisir. Le mien et puis...

— Moi aussi, papa, ça me fait plaisir. Vachement plaisir !

— Alors, marchons pour votre plaisir, fit Paulette, j'irai au cinéma avec Mme Tartinvil.

Lucien entra en bleus de travail, les joues creuses, dégingandé. Son frère le mit au courant pendant le déjeuner. Il haussa les épaules et s'abstint de tout commentaire. Pour lui, tout cela n'était qu'inoffensives lubies de vieux. Il leur fallait bien s'occuper.

S'ils avaient seulement la moitié des déboires que lui causait cette garce de Georgette Ravasson, ils ne parleraient certes pas de bateaux. Il se demandait s'il devait se suicider ou prendre de force cette saleté de fille aux yeux trop bleus. Mais les filles, ça doit hurler quand on les prend de force, alors de grâce, Victor, Pierrot, ne vous entretenez plus de maître couple, de bouchain vif, d'étrave ou d'étambot devant Lucien !

Victor grogna, agacé par le dédaigneux mutisme du fils aîné :

— Dis voir, Lulu, j'ai appris que tu fréquentais cette dévergondée de Georgette ?

Lucien ricana, amer :

— Si elle est dévergondée, elle l'est pas lourd avec moi !

— De toutes façons, je ne te fais pas mes compliments. Si tu dois

t'amuser, va t'amuser plus loin. Tu vas nous attirer des histoires avec son abruti de flic de père.

— Tu dois confondre, papa. Ce n'est pas le flic que j'embrasse.

— Ne fais pas d'esprit, veux-tu ?

— C'est pas facile, pour moi.

— Gros malin !

— Sans t'offenser, papa, tu voudrais pas plutôt m'expliquer ce que c'est qu'un sloop marconi ?

Il reçut sans broncher le soufflet qui sanctionnait son insolence, avala sa portion de fromage plâtreux modèle occupation, coiffa sa casquette et sortit de son pas traînant. Ils l'entendirent repartir à vélo. Ploubaz pesta, un peu pâle :

— Quel voyou, non, mais quel voyou !

Paulette posa sa main sur le bras de son mari :

— Non, Victor. Il a seize ans. Il a ses petits chagrins bien à lui, qui lui paraissent énormes.

Elle lui chuchota à l'oreille pendant que Pierrot, brandissant une rognure, invitait Vermicelle à japper :

— L'autre nuit, il a pleuré.

Victor, touché, ronchonna :

— Tu as raison, Paulette. C'est un bon garçon, et je suis à mettre dans le même sac de connerie que Ravasson. Ce soir, tiens, je m'excuserai auprès de Lulu. Et toi aussi excuse-moi, je me conduis en égoïste. Ça aussi, je le sais. Mais ça me tente, ce truc, c'est affreux. Je voudrais faire tellement bien...

Elle sourit de son sourire de bonne pâte :

— C'est moi, qui suis égoïste. Les femmes voudraient qu'on soit toujours à leur regarder le blanc des yeux, les femmes ne sont pas raisonnables.

Il l'embrassa sur les paupières et, gêné, quitta la table.

— Mon sucre, demanda-t-il.

Elle le lui tendit, enveloppé dans un morceau de papier. Ploubaz supportait mal la saccharine, mais aimait aller boire son « café national » chez Vigouroux, le bistrot attitré des cheminots, à cent mètres de là. Il y retrouvait les amis.

Vigouroux, bien avant la belle époque de Saint-Germain-des-Prés, tenait ses assises dans une espèce de cave, un bouchon en sous-sol. Il fallait descendre une dizaine de marches pour accéder à ce « tabou » de la S.N.C.F.

Victor cria à Pierrot déjà recouché :

— À tout à l'heure, moussaillon !

— Larguez les amarres ! lui répondit le gosse avec emphase.

Ploubaz se noua autour du col son vieux cache-nez gris et referma la porte sur lui.

Un crachin breton postillonnait sur Triage, et Victor fut sensible à cette délicate attention. L'homme porta ses croquenots ferrés tout au bord du canal où flottaient les bouteilles vides et les boîtes diverses projetées de leurs fenêtres par les riverains sans vergogne.

Ce serait donc sur cette eau sale où crevaient des bulles suspectes qu'un jour on poserait, venu du jardinet sans pommes de terre, le sloop si beau dans sa robe de peinture fraîche. De là, il gagnerait la Seine, puis la mer...

Pour le moment, Ploubaz le portait dans ses mains, ce sloop, comme une femme porte un enfant en son sein. Un remorqueur passa au loin, égrenant des coups de sirène pour alerter les éclusiers d'Ablon, et cette musique chavira l'âme tranquille de Ploubaz. Elle la chavira si fort qu'il en mangea machinalement son sucre. Bougre, de quel nom Volabruque baptiserait-il le bateau ? Volabruque le verrait-il lui aussi peint en blanc ?

CHAPITRE 3.

Staline, Balloche et Tartinvil étaient assis près de Victor, sous la tonnelle, un canon de blanc à la main. Le litre flottait dans un arrosoir placé sous la pompe.

Août passait la terre et les murs au chalumeau et tous espéraient le soir, le moment paisible où ils cesseraient d'ahaner comme des chiens après la chasse.

— S'il n'avait pas fait si chaud, on aurait pu travailler un peu, se lamenta Balloche.

— Quand est-ce qu'on passe le coaltar, Victor ? C'est bien ça qu'on fait, maintenant que les varangues sont mises ?

Victor cligna de l'œil pour Staline qui l'interrogeait, finit par l'écraser sous une tape amicale :

— Tu me fais rigoler, mon vieux Jean ! Toi qu'as jamais vu la mer, tu parles comme un congre ou une balise s'ils pouvaient causer.

— Si, j'ai vu la mer ! Enfin, pas beaucoup, y avait tellement de monde sur la plage. C'était à l'époque du Front Popu, époque où le peuple pouvait se payer du bon temps comme les bourgeois.

— Écrase, Staline, grogna Balloche. Ravasson est à côté, s'il t'écoute il te vendra pour pas cher à la Gestapo.

— Celui-là, il sera pendu, après la guerre !

— Penses-tu, fit Tartinvil désabusé à l'avance, même pas par les pieds, qu'il sera pendu.

Victor trempa ses lèvres dans son verre, contempla la charpente du sloop qui, la quille au ciel, étalait dans le jardin son squelette de chêne. On placerait bientôt les lisses avant de s'attaquer au bordé. De l'avis général, elle avait une sacrée ligne, cette carcasse de bateau. Les néophytes s'étonnaient bien de la voir montée à l'envers, mais il en existait de moins en moins dans l'entourage de Victor, où l'on ne s'exprimait plus guère qu'en termes de chantier naval.

Staline, Balloche et Tartinvil avaient proposé d'enthousiasme leurs bras à Victor qui les avait acceptés à tout hasard car il aimait la société. Ils étaient, eux, ravis de ce bricolage de qualité qui les arrachait à leurs respectives monotonies, à leur cycle de potagers, de dimanches en famille, de cartes, de chopines, de pêche au chènevis et d'heures de train.

C'était un peloton de vélos tirant des remorques qui avait cinglé vers la gare lorsqu'à Bercy-Ceinture avaient été embarqués pour Triage quille, membrures, lisses, varangues et gabarits, tous les éléments du plus merveilleux des jeux de construction.

— Il a de la gueule, hein, notre bateau, jubila Tartinvil qui avait suivi le regard de Victor.

— Pour du chêne, c'est du méchant chêne ! approuva Balloche. Volabruque s'est pas fait enfler.

— C'est pas dur, du bois comme ça, c'est du bois de salle à manger Louis XIII ou Henri II.

— T'as raison, Victor, passe le litre, conclut Staline épanoui.

Pour la plupart descendants de campagnards ou d'âpres boutiquiers, ils avaient le goût de la belle ouvrage, la patience qui use le roc ou les saisons. Ils n'étaient pas hommes à tolérer qu'un clou fût planté de travers.

Les femmes avaient traîné les gosses sur les bords d'une Seine où l'on barbotait un peu partout aujourd'hui. Les quatre cheminots savouraient côte à côte cette heure d'amitié en attendant la nuit qui les verrait grimper deux par deux dans leur fourgon pour leurs sempiternelles et dérisoires destinations, Montargis ou Laroche, Laroche ou Montargis.

Victor s'était rendu presque chaque jour à la foudrerie du beau-frère, « donnant la main » le plus qu'il avait pu, marri de ne pas tout mesurer, scier ou cintrer lui-même. Dans son jardin, il rationnait avec un soin jaloux le travail de ses aides, ne les employant qu'à des besognes subalternes ou de force, tâches qu'il supervisait après leur départ. Il n'avait besoin, somme toute, que de leur foi aveugle en l'œuvre. S'ils disaient volontiers « notre bateau », si Volabruque parlait d'abondance de « son bateau », Victor, lui, savait que ce bateau venait en droite ligne de son cœur. Qui s'éveillait la nuit et le cherchait dans l'ombre par les fentes des volets pour lui compter les côtes ? Qui l'abritait de bâches comme il eût couvert un bébé ? Qui en chassait les insectes afin qu'ils ne s'avisassent pas d'y déposer leurs vers ? Qui l'aimait d'amour ?

Lorsqu'il se campait devant ce qui serait bientôt la coque du sloop, Victor écoutait avec complaisance couler en ses veines le sang breton. Certes, sa mère était corrézienne, mais cela ne se sentait guère, une goutte de sang limousin, dans les embruns, dans l'eau salée qu'il humait sur ses lèvres. Il revivait éperdument son enfance malouine, fouillait parmi ses souvenirs pour y repêcher avec volupté une promenade faite avec « Anche », François pour les terriens, « Anche » qui, vieux retraité de la marine marchande, s'amusait encore autour des phares pour y piquer des lieux ou des aiguillettes.

Il n'avait pas de regret d'avoir porté le gros drap des uniformes de la S.N.C.F., il avait trouvé sous cette étoffe d'état une sécurité qu'il appréciait, mais la vue de ce futur bateau l'émouvait comme l'avait remué autrefois le rire et la chair de Paulette. Ses maquettes étaient vouées aux guéridons, ce sloop, lui, vivrait, vivrait comme un fou, naviguerait, fendrait la mer qui est toute la vie. *La Belle Poule* n'était qu'un objet, ce bateau aurait au moins une âme, celle de Victor. De Victor qui resterait à terre et appréhendait déjà cet instant fatal.

— Alors, ça s'avance, matelot Ploubaz, cette périssoire ?

Coiffée de sa casquette de la T.C.R.P., la trogne en passe-boules de Coulibeux apparut soudain au-dessus du grillage. Depuis février, Coulibeux ne se sentait plus de joie. Ce poinçonneur de tickets de métro avait accompli son service dans les fusiliers marins et, depuis la naissance morale du sloop, aplatissait sous son voyage en Cochinchine à bord du cuirassé *Patrie* tous les habitués du café Vigouroux, posant au loup de mer, au blasé des océans et au technicien averti de tout ce qui flotte, abreuvant Victor de conseils au nom sacré de la marine française.

— Périssoire toi-même, eh ! troglodyte ! lui lança Staline.

— Combien que t'as fait de confetti aujourd'hui, à Richelieu-Drouot, pouffa Balloche.

— Entre, Coulibeux, si t'es sage t'auras un coup de blanc, cria Victor.

Coulibeux entra, but un verre, vendit à ses compagnons deux douzaines de harengs saurs qu'il trimbalait dans sa serviette, puis se tourna vers la carcasse du « navire » de Volabruque.

— Messieurs, commença-t-il, j'aime assez la forme de cette barcasse, oui, oui, oui, j'aime assez. Cela m'a l'air marin. Quelles en sont les dimensions, déjà, mon petit Victor ?

Coulibeux avait cinq ans de plus qu'eux et jouait à l'aîné, pour surcroît de malheur. Victor ronchonna :

— Sept mètres cinquante sur deux quarante. Et je te rappelle, au cas où tu n'aurais jamais vu de près que le cuirassé *Patrie*, que cette barcasse est un sloop marconi.

Coulibeux ne se démonta pas :

— Moi, j'ai hanté les mers deux ans, mon petit gars, mer Rouge, océan Indien, golfe de Siam et mer de Chine, aussi tu peux te les mettre, tes noms à la godille, quelque part. Sous le bras, par exemple ! Tu dis sept cinquante sur deux quarante. Bien, bien, très bien.

Les quatre autres le surveillaient, guettant ce qu'il allait encore lâcher avant de s'esbigner. Coulibeux fermait un œil, reculait de trois pas comme un peintre, puis s'avançait de deux.

— Décidément, si vous me le permettez, quelque chose me choque, en cet esquif.

— Vas-y, soupira Victor.

— Le bois, fit simplement Coulibeux.

— Quoi, le bois ?

— Le bois, répéta le poinçonneur sûr de lui.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il a qu'il est en bois. Moi, je suis pour les bateaux de métal.

— Mais enfin, Coulibeux, c'est pas un cuirassé. Volabruque ne veut pas de cuirassé pour s'en aller pêcher le maquereau !

Indifférent aux rires, Coulibeux poursuivit, implacable :

— Il a tort. Il coulera. Bien des navires en bois ont coulé. Pas le *Patrie*, en métal. C'est comme ça. Tout ce que vous pourrez dire n'y changera rien. Allez, parlez-moi d'une bonne cuirasse en acier chromé ou harweyé, et gardez votre chêne pour en ramasser les glands ou en faire du feu, ou des chaises.

— Mais, cathédrale de Bon Dieu, Coulibeux, je ne sais pas comment te l'expliquer au juste, s'indigna Victor, mais le bois c'est quelque chose qui respire, qui vit, c'est gai, c'est agréable à toucher, c'est noble ! Tiens, c'est comme les voiles, c'est autre chose qu'un moteur, non ?

— En ce cas, trancha Coulibeux en les saluant d'un geste de la main, je me demande pourquoi les locomotives ne marchent pas toutes voiles dehors et ne sont pas taillées dans le sapin. À un de ces jours, messieurs !

Ils haussèrent tous les épaules dès qu'il eut disparu. Balloche vida le litre dans leurs quatre verres.

— C'est facile de critiquer, geignit-il.

— Parce qu'il a navigué sur une boîte de conserves, qu'est-ce qu'il se croit, remarqua Staline, c'est même pas lui qui conduisait.

— Qui barrait.

— Si tu veux, Ricet.

— Encore qu'il y ait pas de barre, rectifia Victor, sur leurs péniches à trouffions, y a qu'un volant, comme dans une bagnole. Ils disent gouvernail, mais c'est un volant.

— Quand même, rêva Tartinvil, dire que cet Indien a vu le golfe de Siam et la mer de Chine comme je vous vois et qu'on les verra jamais...

— Et dire, gouailla Staline, que la mer de Chine l'a mené tout droit au métro Richelieu-Drouot, c'était pas la peine !

— On revient toujours de tout, y a pas, approuva Balloche en

s'éventant avec sa casquette.

Victor se taisait, la tête entre deux membrures, s'assurant pour la vingtième fois de la solidité d'une varangue. Pour l'assemblage du bordé, Volabruque ferait-il la dépense de rivets de cuivre ou devrait-on se contenter de pointes galvanisées ? Victor souhaitait les rivets de cuivre – rien n'était trop beau pour le sloop – mais encore faudrait-il s'en procurer.

— Te casse pas la lune, Victor, fit Staline qui s'était approché, on est dans le vrai, avec nos bouts de bois.

— Je ne me la casse pas, va, j'ai pas vu le golfe de Siam, mais des andouilles j'en ai déjà vu quelques-unes et Coulibeux ne dépare pas la collection. Parole de Ploubaz, quand ce bateau sera fini, on se dérangera de Paimpol et de Douarnenez pour venir le caresser.

Il se releva trop brusquement et son crâne heurta la quille. Il grimaça et dit en se frictionnant :

— Une bosse, ça porte bonheur. Mon vieux Staline, la traversée sera magnifique, le vent arrière, et la mer d'huile !

Cette nuit-là, Tartinvil et Ploubaz, assis dans le fourgon de queue, jambes ballant dans le vide, regardaient défilier la campagne. Ils avaient dégrafé leur veste, rejeté leur casquette en arrière et fumaient avec la gravité que revêtait cette distraction à une époque où les mois ne comprenaient assez curieusement que deux « décades ». Après l'arrêt de Montereau, ils dégustaient toujours ainsi un moment de tranquillité, Tartinvil quittait le fourgon de tête et rejoignait son camarade.

Dans les gares que traversait le train furieux, les lumières étaient rares, tristes sous leurs verres bleuis. Ils roulaient ainsi depuis vingt-cinq ans, faisant parfois équipe ensemble. À Montargis, ils sortiraient le casse-croûte du vaste sac de cuir où tintaient les pétards, puis dormiraient un peu avant de redescendre sur Paris.

Ils égrenaient avec une lenteur de sages leurs soucis domestiques, parlaient guerre et paix tout comme Tolstoï, se racontaient l'histoire arrivée à leur collègue Counissard... Lorsque leur cigarette était achevée, ils en récupéraient le mégot avec les mêmes gestes précis et mesurés. Ils n'avaient jamais besoin de consulter leur montre. Ce passage à niveau signifiait 2 h 5, ce pont métallique 2 h 15.

— Bon Dieu, qu'il a fait chaud.

— Peut-être bien trente à l'ombre.

— Trente et un. J'avais mis le thermomètre dehors.

Là-dessus, Tartinvil bâillait, Ploubaz se mouchait, et l'on passait sur le pont métallique.

— 2 h 15, disait Tartinvil.

— Oui, répondait Victor dont la pensée repartait toujours en reflux vers le bateau, vagabondant de la galoche aux écoutes de foc ou à l'écubier de pont, sans oublier sacré nom les rivets du bordé, pourvu que Volabruque les trouve, pourvu surtout qu'il en veuille... Je lui dirai : « Monsieur Volabruque, les pointes galvanisées, ça ne m'inspire pas confiance. C'est galvanisé si on veut. Et puis, c'est jamais que des clous. Tandis que des rivets, y a pas, ça rive, et ça bouge jamais. »

Tartinvil s'ébroua :

— On ne sait plus comment se mettre. Je reboutonne la veste.

— Ah ! ça se rafraîchit toujours, sur le coup de deux heures.

— Avant la guerre, j'avais toujours sur moi, pour la nuit, une topette de goutte de prune.

— Elle est loin, la goutte de prune, maintenant.

— Où on en dénichait de la fameuse, c'était à Varennes-sur-Allier, tiens, en 39. Non, en 38.

Ou en 37, j'en sais plus rien. Je m'en serais fait crever. D'ailleurs, y en a qui s'en sont pas privés.

Ce ronron les berçait sous leur casquette étoilée. Tartinvil se moucha, Ploubaz bâilla. Une bicyclette mal accrochée tomba sur le plancher. Ils se levèrent. Tartinvil tira la porte. Ploubaz s'épousseta.
2 h 32.

CHAPITRE 4.

En septembre, Victor commença le bordé. Il avait choisi le classique assemblage de planches assez larges, dit « à franc bord ». Le travail n'avancait guère, Volabruque se heurtant comme prévu à de grosses difficultés pour découvrir les indispensables rivets de cuivre. L'Allemand avait imaginé la combinaison satanique de la récupération des « métaux non ferreux » : le Français moyen assoiffé qui lui remettrait ses robinets, ses statuettes de Vercingétorix ou ses vases artistiques tournés dans des douilles d'obus de 1914-1918 s'en irait avec plusieurs litres de vin dans la musette.

Ce chantage odieux portait ses fruits, et le rivet de cuivre se raréfiait d'autant sur le marché, lui qui signifiait un verre de rouge. Volabruque en apportait vaillamment un jour quatre à Victor, le surlendemain six, puis deux, au hasard de ses trouvailles. Il va de soi qu'ils n'étaient point semblables, ce qui posait parfois à Ploubaz d'insolubles problèmes et l'enrageait de se voir ainsi freiné pour des questions aussi basement matérielles. Hitler n'avait provoqué cette guerre que pour l'ennuyer, il l'aurait juré.

Il était seul dans le jardin, cet après-midi-là, Paulette et Pierrot courant la Samaritaine avec leurs points-textile à la recherche de chaussettes en peuplier. Quant à Lucien, il rentrait de plus en plus tard de l'usine, pris par des leçons particulières de 421.

Les mains dans les poches, ruminant des pensées ténébreuses, Victor désœuvré traînait la semelle autour de la coque du sloop. Depuis trois jours, il n'avait plus de rivets et regrettait de n'avoir point opté pour le « bordé norvégien », petites lattes collées par la tranche. Il est vrai qu'une colle d'occupation se fût sans doute avérée désastreuse à l'usage, et s'il avait dû voir ses lattes se disjoindre et choir au sol, il en serait probablement mort étouffé de fureur. Du moins les rivets tenaient, même s'ils étaient plus précieux que des grains de café du Brésil.

— Si c'est pas malheureux, maugréait Victor, arrosant ses salades pour la quatrième fois histoire de s'occuper, si c'est pas malheureux de se ronger les sangs quand y a tant et tant à faire...

Il eut un soupir à gonfler clinfoc, grand et petit foc. Il se désintégraît à tourner ainsi en rond. Il allait rentrer chez lui pour démonter en grinçant des dents une prise de courant qui battait la breloque

lorsqu'il entendit crisser des freins de bicyclette et reconnut la monture de Volabruque. Il retrouva du goût à la vie. Volabruque était à présent synonyme de rivets. Allons, il finirait de placer un bordage avant de reprendre à la nuit la route de Montargis. Il s'avança vers la grille, héla le chef de gare principal qui retirait avec soin les pinces de ses bas de pantalon :

— Bonjour, monsieur Volabruque ! Vous en avez combien aujourd'hui ?

Volabruque leva vers lui un visage inhabituel, un visage décomposé, fripé, violet :

— Pas un, mon pauvre Ploubaz.

— Comment, pas un ? sursauta Victor.

Volabruque marcha vers lui et, sous ses pas, les graviers crissèrent comme dans les cimetières.

— Ça va mal, se désespérait déjà Ploubaz, si ça continue, il ne sera jamais fini, votre *Scombre*.

Car, finalement, après avoir pesé et soupesé cinquante noms de baptême pour le sloop, Volabruque avait jeté son dévolu sur le mot *Scombre* qui désigne scientifiquement le maquereau.

Volabruque posa une main lasse sur l'épaule de Victor et murmura sans oser le fixer :

— Mon pauvre Ploubaz... Mon pauvre Ploubaz...

— Quoi, mon pauvre Ploubaz ! Qu'est-ce qu'il vous arrive, monsieur Volabruque ?

— Un malheur.

— Un malheur ? Madame Volabruque est malade ?

— Ah ! Si ce n'était que ça...

— Vous ne voulez pas dire qu'elle est...

— Morte ? Hélas ! non !

— Hélas ! non ?

— Ça vaudrait mieux, allez, dans un sens.

Volabruque attrapa son chapeau et le jeta à terre de toutes ses forces en jurant affreusement :

— Ah ! la peste ! le choléra ! la fièvre aphteuse !

Ceci fait, il reprit son chapeau et bredouilla en l'époussetant méticuleusement :

— Vous allez me maudire, mon pauvre Ploubaz, mon pauvre ami. Vous ne croyiez pas si bien dire en me disant que le *Scombre* ne serait jamais fini. Il ne le sera jamais, en effet, car j'abandonne.

Victor blêmit et, perdant son respect inné du supérieur, secoua celui-ci comme un prunier. Ledit prunier produisit une prune, en

l'occurrence le chapeau qui s'en alla derechef rouler sur l'herbe pendant que Ploubaz proférait :

— Vous abandonnez ! Vous abandonnez ! Mais vous n'en avez pas le droit, monsieur Volabruque ! C'est une infamie ! C'est un crime !

Volabruque geignit, oscillant sous cette bourrasque :

— Eh ! Je le sais bien, que c'est un crime ! Mais calmez-vous, bon sang de bonsoir, vous allez me rompre un bras ou la colonne vertébrale !

Victor le lâcha et, tous ressorts brisés, se laissa tomber sur un billot en gémissant :

— ... Vous demande pardon. Mais expliquez-vous, expliquez-vous !

— Voilà, entama Volabruque volubile, voilà. Vous savez que je voulais faire à Angélique la surprise de lui présenter le *Scombre* terminé. Aussi ne lui en avais-je jamais parlé. J'avais recommandé le secret à tous les cheminots de Triage qui la connaissaient et pouvaient l'approcher. Ceux-là ont tenu leur langue. Pour que tout se gâte, il a fallu que le hasard fasse mal les choses. Ce matin, Angélique se rend au « Régulateur » sur son vélo. Elle fait un écart pour éviter un chien, et emboutit le derrière imposant de Mme Bouilli, la femme du pharmacien, qui se dandinait par là, pas le pharmacien, mais le derrière stupide de son épouse. Vous me suivez ? Cris, injures, crêpage de chignons, vous voyez le tableau d'ici. Votre voisin, le flic Ravasson, accourt, sépare les combattantes, sort son carnet, leur réclame leurs patronymes. « Ah ! c'est vous, madame Volabruque, ricane cet enfant de salaud, eh bien dites à votre mari de vous apprendre à monter à vélo plutôt que de s'amuser à faire construire un bateau par M. Ploubaz qui en profite pour terroriser le quartier à coups de marteau. – Un bateau, s'épate Angélique, c'est vous qui m'en montez un ! Depuis quand mon mari fait-il construire un bateau ? – Depuis le mois de février, répond l'immonde ». Et il lui a donné tous les détails, et Angélique est venue s'assurer subrepticement et *de visu* de la présence, hélas ! incontestable, du sloop dans votre jardin.

— Et puis ? soupira Ploubaz.

— Et puis elle a failli m'arracher les yeux, la garce ! « Quoi, tu fais construire des bateaux quand je n'ai plus rien à me mettre ! Voilà où passe l'argent du ménage ! Tu mériterais que j'écrive à la Compagnie pour leur signaler que tu te couvres de ridicule, laisse immédiatement choir cette imbécillité ou je me jette par la fenêtre », etc., etc., mon pauvre Ploubaz.

— Et vous avez cédé, monsieur Volabruque, fit tristement Victor.

L'autre, piteux, agita ses bras comme des ailes de mouche.

— Que voulez-vous, mon pauvre vieux ! Je ne vais tout de même pas vivre en enfer, à mon âge, pour un bateau qui n'aurait pu être

lancé qu'après la guerre. Je n'y crois plus, moi, tenez, à la fin de la guerre. Il y en a encore pour dix ans au bas mot. Ah ! je m'en veux, je m'en veux, je vous ai embarqué dans une affaire idiote. Mais vous n'y perdrez pas !

— Ne parlons pas de ça.

— Si, si, si ! Gardez le bois, gardez tout. Vous en ferez ce que vous voudrez, ça m'apprendra. Vous aurez vos pommes de terre, naturellement, et quelques bonnes bouteilles pour boire avec. Et je vous paierai vos heures de travail comme convenu. Je suis navré, Ploubaz, navré.

— Pas tant que moi.

— Comment, pas tant que vous ? Sans vous offenser, c'était quand même moi le capitaine de ce pauvre *Scombre* !

— Un capitaine reste à bord, j'ai le regret de vous le dire, monsieur Volabruque, même en cas de tempête, surtout en cas de tempête. Tenez, vous m'affligez. J'en pleurerais. Votre bateau, je ne vivais plus que pour lui. Je le couvais comme j'ai couvé mes gosses. Pierrot aussi l'aimait votre bateau. Il rentrait en courant de l'école pour voir si le travail s'était avancé. Même Paulette qui s'y intéressait, à force de nous en entendre causer à table. Et tout ça pour quoi ? Pour le planter là, pour le laisser pourrir ou pour allumer le feu avec cet hiver ? J'en suis malade, malade, vous comprenez !

Honteux, M. Volabruque bégaya :

— Je vous comprends, mon pauvre Ploubaz, mais prenez cinq minutes pour me comprendre aussi.

— Oh ! je ne vous en veux pas. Je me suis un peu énervé, mais que voulez-vous, je suis dégoûté. J'ai toujours été au bout des petites choses que j'ai entreprises dans ma vie. Ce sera la première fois que j'en laisserai tomber une.

— Ce n'est pas votre faute, ni la mienne, allez ! Vous me connaissez, Ploubaz, si je peux faire n'importe quoi pour votre avancement, je le ferai.

— Merci bien, monsieur Volabruque, approuva Victor sans flamme.

— Ah ! que cela m'embête donc de vous laisser ainsi tout cafardeux ! Dites-moi au moins que demain vous n'y penserez plus.

— Si, j'y penserai ! Un bateau, ce n'est pas une lunette de cabinets, ni une vieille godasse. Un bateau qui disparaît, ça meurt, monsieur Volabruque, comme une personne.

Ils se turent, n'osant plus regarder la carcasse du *Scombre* condamné. De ce silence douloureux, M. Volabruque creva à grande-peine la surface glacée :

— Voilà, Poublaz, voilà, voilà. De toute façon, je vous signale que

les travaux auraient été remis *sine die* faute de rivets. Il ne faut plus compter en dénicher un par ici. Si cela peut vous consoler...

— Si cela vous arrange...

— Enfin, bon Dieu, que serait-il advenu du sloop si nous n'avions plus eu de rivets à lui donner ? Et il en réclamait, le bougre ! Il coûtait chaud ! Bref, sans rivets, il aurait moisi sous ses bâches.

Ploubaz eut un faible sourire :

— En somme, en l'exécutant, Mme Volabruque lui a sauvé la vie.

Sourd à l'ironie, mais ultra-sensible du côté d'Angélique, Volabruque éclata de nouveau :

— Ah ! la pute ! La coche ! La charogne verte ! Regardez bien ce pied, Ploubaz, il s'en va de ce pas lui botter le derrière ! Nous allons voir qui, dans cette maison, porte la culotte ! Je vous quitte, mon vieux. À très bientôt et, je vous en prie, remettez-vous. Comme dit la chanson, « ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine » !

— Au revoir, monsieur Volabruque...

— Ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

Volabruque s'enfuit, soulagé d'un poids énorme.

Lorsqu'il disparut, les pneus de son vélo ne touchaient plus terre.

Il sembla à Victor que le soleil s'était couché. La bouche amère, il leva enfin les yeux sur son œuvre tuée dans l'œuf. Coulibeux et Ravasson se frotteraient les mains. Staline, Balloche et Tartinvil oublieraient vite le malheureux *Scombre*, au sein tombant de leur éternel quotidien. Paulette sortirait le dimanche au bras de son époux. Lucien s'apercevrait-il seulement de la volatilisation du sloop ? Seul Pierrot... Victor n'espérait qu'en lui pour partager un peu sa peine. Il plaignit à voix haute le joli bateau devenu terne et dérisoire :

— Pauvre petit navire, tu n'auras jamais navigué...

Mais sa voix résonnait à la façon d'un couvercle de lessiveuse, et il se fourra la tête entre les mains, plus abattu que par un coup. Sept mois de rêveries à l'eau, pas à celle de la mer, éblouie de lumière, mais bel et bien plongés dans le merdier noir du canal, ah ! qu'il était donc difficile à l'homme de rêver « pour du beurre » ! Imagine, Victor, que jadis Paulette t'ait dit « Non », et te voilà dans ta situation présente, qui est sœur du chagrin d'amour.

Imagine, Victor, le *Scombre* sur la Manche avec à son bord un Volabruque transfiguré qui prend des ris avec maestria. Ou plutôt, Victor, n' imagine rien et va t'étendre sur ton lit, cela vaudra mieux que de te cailler les sangs dans ce jardin avec Ravasson qui peut te voir et Coulibeux qui peut passer. Va, Victor, va, et ne traîne pas tant les semelles, les cordonniers n'ont plus de caoutchouc.

— Tiens, pour une fois, ton père n'est pas auprès de son bateau.

— Ah ! c'est que le père Volabruque n'aura encore pas dégoté de rivets. Il doit fumer, papa !

— S'il te plaît, dis : M. Volabruque, et dis : papa doit être en colère. C'est à l'école qu'on t'apprend tout ça ?

— Même pas. On n'apprend rien, à l'école, à part que 1515 c'est la bataille de Marignan. Ça aurait été en 1516, raconte-moi voir ce que ça aurait changé ?

— Ne discute pas avec tes maîtres, et arrête de taper du pied.

— C'est les chaussettes neuves, elles grattent. Elles sont tissées dans du chardon, ou des orties. Encore une idée à Hitler !

— Laisse Hitler où il est, et ne fais pas de bruit, ton père doit dormir un moment.

Ils pénétrèrent dans le pavillon. De la chambre à coucher, la voix blanche de Victor interrogea :

— C'est vous ?

— Oui, Victor. Tu te reposais ?

— Comme ça...

— Tu n'es pas malade, au moins ?

— Non, mais venez me voir.

Il était dans le noir, étendu tout habillé sur le lit. Il se mit sur un coude et renifla lorsqu'ils entrèrent dans la chambre.

— Vous vous êtes bien amusés, à Paris ? Paulette s'inquiéta, qui savait son Ploubaz par cœur :

— Quelle voix tu as, Victor ! Qu'est-ce qu'il t'arrive, on dirait que tu as pleuré ?

— Pleuré, tu es folle !

— Écoute, il se passe quelque chose, tu n'es pas naturel.

Il ricana, lamentable :

— Tu as raison, ma petite, on ne peut rien te cacher. Il se passe une catastrophe.

Elle cria :

— Une catastrophe ? Tu as reçu un télégramme ! Maman...

— Rassure-toi, il ne s'agit pas de ta mère.

— Mais quoi, alors, quoi, parle !

Il se cogna la tête contre le mur et grogna « Ouille ! Ouille ! » ce qui fit rire nerveusement Pierrot. Enfin, Victor s'assit sur le lit et articula :

— Tout à l'heure, Volabruque est venu.

— Et il n'avait pas de rivets, le coupa Paulette. C'est ça, ta catastrophe ?

— Non. Volabruque ne veut plus qu'on continue le bateau.

— Hein ? hurla Pierrot.

— Il n'en veut plus, il l'abandonne, je n'ai plus qu'à en faire une niche pour Vermicelle, il aura de la place.

— Mais pourquoi qu'il laisse choir ? proféra Pierrot hors de lui.

— À cause de sa femme. Et, c'est drôle, mais je l'avais prévu, ce coup-là. Je lui avais dit de demander l'avis de la nommée Angélique, ça l'avait presque vexé, le monsieur. Il trouvait qu'il faisait la loi chez lui. Tu parles ! Il doit lui falloir la permission de la panthère pour aller pisser !

Paulette s'était assise à ses côtés, lui caressait gentiment la main. C'était sa place, puisqu'il souffrait. Elle murmura :

— Ne crois pas, Victor, que je pense que maintenant tu seras un peu à moi le dimanche et les jours de congé. Je n'y pense pas parce que tu m'en voudrais. Quand tu es triste, comment veux-tu que je sois contente ?

— Tu es brave. Et toi, Pierrot, comment que tu encaisses le coup ?

— Pas mal merci, je suis K.O., fit le gosse en se tournant vers les volets pour que nul ne voie les deux ou trois larmes qui lui chatouillaient le nez.

— Oh ! naturellement, reprit Victor, il me dédommage, il se conduit plutôt bien, mais les tripes, le cœur, la rate, la sueur que j'avais mis dans ce bateau, ils y restent, pas même le bon Dieu pourrait me les rembourser. Ah ! tenez, je ne sais pas ce que je ferais si je m'écoutais ! Comme dit Balloche, c'est à se poignarder avec une saucisse. Il aurait été si joli, Paulette, mon bateau. Voilure, trente mètres carrés. Tirant d'eau coque, un mètre trente. Tu l'aurais vu, tiens, rien que sur la Seine – encore qu'il était pas conçu pour la rivière – quelle gueule il aurait eu, je te jure, rien que sur l'eau douce ! Et au lieu de ça, faudrait que j'en fasse des bûches ou des cages à lapins ? Non et non ! Il pourrira dans le jardin. Et j'irai le regarder pourrir. Et je pourrirai du dedans avec lui !

Paulette soupira :

— Je te laisse avec Pierrot. Je vais préparer le dîner.

Elle sortit sans bruit, referma la porte. L'homme et le gosse demeurèrent muets dans la pénombre. Victor roula une cigarette, oublia de l'allumer.

— Pierrot ?

— Oui, papa.

— T'as de la peine, hein, pour le bateau ?

— Pire que ça. C'est presque comme si Vermicelle mourait.

— On n'a point de chance. On la verra jamais, toi et moi, l'île au Trésor.

— Mort de mes os !

— Qu'est-ce que ça veut dire, mort de mes os ?

— Rien, c'est un juron de pirates, comme toi tu dis : cathédrale de Bon Dieu.

— Seulement moi, mon Pierrot, je suis de moins en moins pirate. Les pirates, tu m'as assez répété qu'ils ne prenaient pas le train...

— D'accord, mais là, c'est pas ta faute. On t'a coulé en traître.

Pitoyable, Victor fixait le plancher sans écarter la fumée de sa cigarette enfin allumée, fumée qui lui piquait les yeux et les emplissait d'eau. Pierrot marchait dans la pièce comme derrière un corbillard. Tout à coup, le gamin pesta :

— C'est quand même cloche, hein, de pas avoir de sous !

— Pourquoi ?

— Pardi, si on avait des sous, tu l'aurais fini pour toi, le bateau, à ton compte.

— C'est vrai, dans le fond, s'étonna Ploubaz après une seconde de flottement, tant il s'était accoutumé à la conjonction bateau-Volabruque.

— Et ça serait toi le capitaine du *Scombre*, concluait Pierrot.

Mais déjà Victor hochait une tête de vingt kilos :

— On n'a pas de sous, Pierrot, ne remue pas le couteau dans la plaie.

Le gosse cessa d'arpenter la pièce et braqua vers son père un revolver imaginaire en criant :

— Pan ! Pan ! J'ai trouvé !

— Qu'est-ce que tu as encore trouvé d'extraordinaire ?

— Des sous ! Eh oui, des sous ! Ça te la coupe, celle-là ?

— J'avoue...

Pierrot s'excitait, dansait sur place :

— Et devine où je les ai trouvés ? Tu donnes ta langue ?

— Comment veux-tu ?...

— Ici ! Les sous sont ici oui, parfaitement !

— Si c'est pour t'amuser que tu dis ça, grommela Ploubaz, va t'amuser dans le jardin.

Pierrot outré se croisa les bras :

— Et il dit que je m'amuse ! Vous entendez ça, vous autres ? clama-t-il en prenant à partie des témoins invisibles. Mais il n'y a pas plus sérieux que moi, capitaine Ploubaz, à part Pie XII et c'est même pas sûr. Ton premier prix du Salon, tu l'as encore, oui ou non ?

— Oui, balbutia Victor, mais j'ai prévu d'arranger la maison avec.

— La maison, elle peut attendre. La preuve : elle a bien attendu.
Autre chose : *La Belle Poule*, tu peux la vendre.

— La vendre ?

— Pourquoi pas ? On t'en a proposé six mille.

— *La Belle Poule* n'est pas à vendre ! s'indigna Ploubaz.

— Pour une bouchée de pain, non, mais pour six mille, oui, surtout si c'est pour le sloop. Elle n'en reviendrait pas, tiens, *La Belle Poule*, de collaborer à un bateau de sept mètres cinquante. Cinq mille plus six mille égalent onze mille. Avec ça, tu peux déjà continuer les travaux.

— Admettons, lâcha Victor ébranlé, mais après ? Il en faut au moins autant. On a le bois, d'accord, mais restent le pont, le rouf, les mâts, les voiles, tous les accessoires.

— Il y a le pré de maman, dans l'Indre.

— Le pré qui lui vient de son père ? Là, je t'arrête, tu es fou. C'est le livret de caisse d'épargne de la famille, ce pré.

— Tu me fais rire, avec ta caisse d'épargne. Dans huit ans, tu es à la retraite.

— Oui, eh ben, un conseil : si tu veux toucher au pré, moi je ne m'en charge pas, tu iras le demander à ta mère et tu seras reçu avec les honneurs dus à ton rang. Le pré de son père !

— Il en a plus besoin, puisqu'il est mort, rétorqua Pierrot, suivant aveuglément sa logique enfantine.

Ploubaz leva les bras au lustre, effaré :

— Mais qu'est-ce qui m'a foutu une génération pareille ! Dans le temps, on respectait les grands-parents, on les vendait pas aux enchères !

— C'est pas le grand-père que je veux vendre, se buta Pierrot, mais son pré. Qu'est-ce que toi et maman vous voulez en faire, de ce pré, y jouer au foot ?

Il se fit tentateur :

— Avec le premier prix, *La Belle Poule* et le pré, on l'a, le sloop marconi, et pas à Volabruque, pas au curé, à nous, tu m'entends, à nous !

Ploubaz le dévisagea, honteux de lire sur les traits de son gosse la foi qu'il avait, lui, troquée contre le plus morne et instantané des abattements. Il discuta encore :

— Bon, bon, admettons. Admettons tout. Peux-tu me dire un truc qui m'intéresse bougrement : qu'est-ce qu'on en fera, nous, de ce bateau ? Je me fiche, moi, d'aller pêcher le maquereau. Le maquereau, après la guerre, on le retrouvera comme avant, en boîte et nageant dans le vin blanc. Alors, si c'est pour partir se promener jusqu'à l'écluse d'Ablon, excuse-moi, mais il suffit d'une barque. Vraiment pas

besoin d'un sloop marconi, si c'est pour le laisser dans le canal et le faire visiter aux amis et connaissances. Ah ? ah ? Il est cloué, ton bec, cette fois ?

Pierrot déconcerté ouvrit la bouche, la referma, la rouvrit encore comme une carpe sur l'herbe. Victor triompha :

— N'en parlons plus !

Il ajouta, piteux :

— Tu vois, Pierrot, tu m'avais secoué. Si tu avais eu une idée de plus, je me serais peut-être laissé tenter, bien que ça soit déjà pas du tout raisonnable.

Pierrot redressa la tête :

— Vraiment ?

— Vraiment. Remarque que je n'aurais pas joué les Volabruque et que j'aurais causé de tout ça avec ta mère qui m'aurait envoyé sur les roses. Mais des sacrifices, ça, j'étais prêt à en faire pour sauver le voilier.

Pierrot, les yeux ardents, s'approcha de son père, lui saisit les deux mains :

— Une idée, j'en ai bien une, mais elle est trop formidable pour toi.

— C'est ça, dis que je suis un imbécile !

— Mais non. Seulement, il y a que tu n'es pas un marin et, pour ce que je pense, faut être un marin.

Victor, plus puéril que son gamin, se rebiffa :

— Qu'est-ce qui te dit que je suis pas un marin ? On peut être marin et chef de train, je ne vois rien d'incompatible là-dedans. Je suis né à Saint-Malo, moi. Il y a des tas de marins qui ne peuvent pas en dire autant.

— Bon, alors, tu es marin ?

— Oui ! brailla Victor hors de lui.

— C'est ton dernier mot ?

— Oui, cathédrale de Bon Dieu.

Pierrot sourit, supérieur :

— Marin ou pas, quand je vais t'exposer mon fantastique projet, tu sauteras toujours en l'air.

Victor, à bout, se contint et grommela :

— Vas-y.

— Voilà : tu connais la Tortue ?

— Quelle tortue ?

— La Tortue, c'est pas une tortue ! C'est une île au nord d'Haïti. C'était, dans le temps, le repaire des boucaniers et des flibustiers.

— Quel rapport ça a avec le bateau ?
— Un rapport gros comme une maison. À bord du sloop, tu vas faire le trajet Paris-la Tortue-Paris !
— Moi ?
— Bien sûr, toi. Si j'étais un homme, sûr que je le ferais.
— Si tu étais un homme, tu aurais des idées plus sensées, mon petit, fit Victor, bougon et déçu.

Mais Pierrot ne rompait pas, poursuivait :

— C'est bien ce que je disais tout à l'heure, tu ne t'en sens pas capable.

Piqué, Victor s'enferra :

— Oh ! que si ! Et même plutôt deux fois qu'une ! Il y a que je trouve ça idiot.

— Pourquoi idiot ?

— Parce que c'est inutile.

— Et Gerbault, c'était inutile ?

— Pas la même chose.

— Pourquoi ?

— Parce que ! Et puis, tu m'embêtes !

Hargneux, Ploubaz ajouta :

— D'abord, n'oublie pas que tu as une composition de chimie pour demain. Fais-moi le plaisir d'aller la réviser.

— Bon, bon, soupira Pierrot en se dirigeant vers la salle à manger, écœuré du procédé.

Demeuré seul, Victor se sentit aussitôt mauvaise conscience. Il était d'une ignoble injustice envers ce fils qui se passionnait pour ses petites histoires. S'il l'en dégoûtait, il serait isolé de tout et cette perspective l'effara. Il le rappela timidement.

— Pierrot ?

— Oui, p'pa ?

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. Je cherche mon bouquin de chimie.

— Reviens. Ne fais pas ta tête de mule.

— Oui, p'pa.

Il rentra dans la pièce, maussade.

— Tu boudes ?

— Non.

— Si !

— Si tu veux, p'pa.

— Comprends-moi, Pierrot : qu'est-ce que j'irai fiche à La Tortue ?

— Rien, puisque t'en as pas envie.

— D'abord, tout le monde se paierait ma fiole, à la Compagnie.

— C'est pas vrai, s'anima le gosse. Personne ne s'est moqué de Gerbault. Tu serais le héros de la S.N.C.F. On parlerait de toi dans *La Vie du Rail*, et même dans *Paris-Soir*.

— Tu crois ça ?

— C'est évident.

Victor hésita, puis dit à voix basse :

— Je me vante malgré tout un petit peu quand j'affirme que je ferais la traversée plutôt deux fois qu'une. Les bateaux, c'est quand même à terre que je les connais le mieux. Après tout, rien ne prouve que je saurais naviguer.

— Ça s'apprend. Tu m'as assez raconté que Gerbault était officier aviateur.

— Gerbault, Gerbault, Gerbault ! Tu en as plein la bouche, de ton Gerbault !

— Je saurais même pas son nom si tu m'en avais pas parlé cinquante soirs.

— Moi ? Ah ! bon... Oh ! ça, il avait jamais que deux bras et deux jambes comme toi et moi. Mais il avait du temps devant lui, il était pas aux chemins de fer.

— Tu pourrais bien prendre un congé de trois, quatre mois, si tu le voulais.

— Peut-être, et j'irais le passer en mer et à la Tortue, c'est bien ça ?

— Pourquoi pas, si tu savais naviguer.

Le ton montait. Victor coupa, rageur :

— Mais je ne sais pas, l'affaire est entendue !

— Si j'avais pas peur de ramasser une calotte, je te dirais bien quelque chose.

— Dis toujours, pour voir ?

Le père fixait avec crainte le fils. Pierrot, crispé, retint son souffle et lança tout à trac :

— Tu te dégonfles, voilà tout, tu te dégonfles !

— Vas-tu te taire !

— Non ! T'as deux bras et deux jambes, et tu as la trouille de te noyer !

— Petite teigne, je t'interdis de parler comme ça à ton père !

— Mon père, c'est pas toi, c'est Long Silver John, le type de *L'Île au Trésor* !

— Eh bien ! attrape ça de la part de ton Silver John !

La gifle fit un bruit de pétard. Pierrot bégaya : « Je m'en doutais » avant d'éclater en sanglots. Paulette accourut du fond de sa cuisine, logea sous ses ailes son enfant en pleurs :

— Tu n'es pas fou de le frapper aussi fort ? On a dû entendre la claque de chez Tartinvil !

Victor bouleversé tenta de s'expliquer :

— C'est de sa faute, aussi ! Il veut m'envoyer à la Tortue et, comme je ne veux pas y aller, il me dit que je me dégonfle, que j'ai la pétoche.

— Il y a bien de quoi le battre ! Tu n'as qu'à y aller, à sa tortue, si ça lui fait plaisir !

— Mais, bougre de citrouille, la Tortue, c'est une île au nord d'Haïti, en Amérique !

— Ah ?

— Oui, ah !

— Aussi, tu passes ta vie à lui farcir le crâne d'histoires à dormir debout. Tu vas finir par me le rendre tout bébête.

— C'est à cause de ce bateau du diable. Je vais y flanquer le feu immédiatement.

— Oh ! Victor, ne te gêne pas ! Les allumettes sont à côté du réchaud !

— Je t'ai fait mal, mon Pierrot ?

— Il lui dévisse la tête d'un coup de poing, et il lui demande s'il lui a fait mal, à ce pauvre petit chou.

— La paix, Paulette ! Si tu n'étais pas là à souffler sur les braises, il n'y penserait déjà plus. Tu m'en veux, Pierrot ?

Le gosse renifla, murmura :

— Non. Pas trop. Mais on peut pas causer, avec toi.

— Si t'appelles ça causer... Bon, Paulette, c'est pas tout ça, fais-moi chauffer la soupe. Tortue ou pas Tortue, faut toujours que j'aie voir à Montargis.

Il dîna sans appétit, revêtit son uniforme bleu marine, coiffa sa casquette brodée d'étoiles et, sans embrasser personne, sortit, son sac noir en sautoir.

Au passage, il donna un coup de pied furibond à la carcasse du sloop et se meurtrit fort méchamment le gros orteil. Avec des âneries pareilles, il perdait l'amour de ses enfants et celui de Paulette. Jusqu'à Vermicelle qui, tout à l'heure, lui avait montré les crocs. N'avait-il pas quarante-sept ans, quarante-huit bientôt ? Ne pouvait-il donc vivre comme tous ceux de son état, en père tranquille, en résigné de la pluie et du beau temps ? Puisqu'il lui fallait toujours entreprendre, que n'entreprenait-il une collection de papillons ou de boutons de vestes

militaires ?

Lorsqu'il passa devant chez Vigouroux, il n'entendit pas Staline le hâler du soupirail :

— Eh, Victor ! Victor !

Staline regarda s'éloigner dans le soir tombant le dos rond de son camarade et grogna pour le mas-troquet :

— C'était cette cruche de Ploubaz. Encore un qui ne comprend rien aux réalités sociales du monde en marche. Et non content de ça, le voilà qui parle tout seul dans la rue ! Misère des peuples !

CHAPITRE 5.

À six heures du matin, après avoir accompli sa randonnée habituelle, Ploubaz rentra chez lui.

— Bonne nuit, Victor.

— Bonne nuit, Ricet.

C'étaient leurs dernières – et insolites – paroles, à lui et à Tartinvil, lorsqu'ils se séparaient à la porte de ce dernier. Ils les prononçaient quand déjà tintinnabulaient les poubelles sous le soleil naissant.

Il se coucha furtivement aux côtés de Paulette toujours endormie et quète dans sa chaleur. Il se tourna et ferma les yeux, appelant le sommeil qui, d'ordinaire, lui obéissait comme un chien au sifflet. Le sommeil ne vint pas. Un cinéma étrange le remplaça, qui balançait des flibustiers hilares aux vergues de leurs mâts, et Victor entendait les gentilshommes de fortune chanter à pleins poumons cet air, que fredonnait Pierrot sur une rudimentaire musique de son invention :

Quinze hommes sur le coffre de l'Homme mort... Yo-ho-ho ! Et une bouteille de rhum !

Un sloop marconi dont le capitaine portait sur l'oreille une casquette de la S.N.C.F. se préparait à donner l'abordage à la goélette des flibustiers. L'intrépide cheminot hissa au faite de son mât le Jolly Roger et les coureurs des mers, épouvantés, se signèrent à la vue de l'étamine funèbre.

À sept heures, Paulette se leva et chuchota :

— Tu ne dors pas, Victor ?

— Non.

— Tu soupîres comme un malheureux. Veux-tu un cachet ?

— Pas la peine. Je vais bien finir par m'assoupir.

Il se mit sur le dos, sur le ventre. Dès que la somnolence le gagnait, le chœur des corsaires éclatait :

La boisson et le diable ont fait le reste...

Yo-ho-ho ! Et une bouteille de rhum !

Une mirifique épopée enflait Victor de vents secs et d'alcools brûlants. Le sloop s'enfuyait sur les vagues, plus blanc que les mouettes et Ploubaz, pipe au bec, souriait à sa barre.

Un chef de train cingle vers la Tortue à bord d'un bateau de sept mètres

cinquante.

Le sloop du cheminot Ploubaz a mouillé aux Açores.

Le sloop du hardi navigateur solitaire signalé au large des Bermudes.

Victor Ploubaz accoste à la Tortue, follement acclamé par les habitants de Basse-Terre.

Victor excédé écouta huit heures sonner, puis neuf. L'eau de mer lui empoisonnait le sang, l'oreiller lui paraissait salé, et des poissons volants s'abattaient sur sa couverture.

De roulis en tangage, il finit par tomber du lit et chaussa ses pantoufles. Il se rendit à la cuisine, hirsute et morose.

— Pas moyen de ronfler, grogna-t-il, j'en ai marre.

Paulette le dévisagea, anxieuse :

— Toi, tu te ronges. Explique-moi ce qui ne va pas, Victor.

— Ça va très bien.

— Non. C'est toujours ce bateau, je parie ?

— Mais non, je t'assure.

— Tu voudrais le finir et tu n'oses pas m'en parler. Ça te rend neurasthénique de le laisser en plan.

— Ça ne me rend pas gai, c'est tout. De là à en faire une montagne ! Tu as du café ?

— Tout de suite.

Tout en remuant des casseroles, elle l'épiait en catimini, ennuyée. Il n'ouvrirait jamais la bouche sur ce sujet, s'aigrirait, filerait un mauvais coton. Elle passa derrière lui comme il se coupait à la désespérée une tranche de pain, le prit tendrement par le cou :

— Victor ?

— Quoi encore ?

— Remets-toi à ce bateau. On n'a pas besoin de Volabruque.

— Tu es folle ! Tu sais ce que ça coûte ?

— Ça ne fait rien. Tu mettras le temps qu'il faudra. Tu as déjà l'argent du prix. On installera la buanderie plus tard.

— Toi, Pierrot t'a dit quelque chose.

— Oui, et je l'ai rabroué, le pauvre gosse. J'ai eu tort. Si tu ne dois plus fermer l'œil, ce n'est pas non plus une solution. Fais-le, je te dis, ton bateau. Si tu courais les femmes ou les champs de courses, ça en coûterait aussi, des sous ?

— Il t'a parlé aussi de *La Belle Poule* ?

— Oui.

— Et ça te ferait rien de la voir partir ?

— Ça me ferait moins qu'à toi...

— Mais il ne t'a pas parlé du pré, hein ?

— Si.

— Et... et... tu ne l'as pas giflé, au moins ?

Elle rit :

— Ah ! non, quand même ! Pas tous les jours ! S'il le faut, on le vendra, ce pré ! Les enfants auront toujours la maison de leur grand-mère, pour plus tard.

Ému, il posa ses lèvres sur les bras rouges de sa femme :

— Tu es trop brave, tiens. Mais j'en ai assez de mes idioties. Que j'en souffre, c'est mes affaires. Je ne veux pas que tu en pâtisses, ni les gosses.

— Grosse bête, je ne veux pas te terroriser comme Mme Volabruque fait avec son mari. Tu es assez grand pour te conduire.

— Justement ! Justement ! Je me le demande !

Il cherchait partout son cache-col, tournant comme un toton dans la pièce.

— Ton cache-col, peut-être ? Il est sur le buffet.

— Merci. Je vais chez Vigouroux, ça me changera les idées.

— Tu fais bien. Et réfléchis à ce que je t'ai dit.

— Réfléchir, je fais plus que ça, de réfléchir, et ça me fiche mal à la tête. C'est pas mon métier. Viens là que je te bise, c'est bien toi la meilleure, ma belle fille !

— Oh ! pour la belle fille, passe-la sur un plat !

— Tu es toujours la plus belle pour moi, va !

Il l'embrassa dans les cheveux et sortit. Il aurait pu, la veille, bâcher le sloop. Il ramassa un chiffon et essuya une à une les pièces de chêne luisantes de rosée.

Chez Vigouroux, Staline et Balloche parcouraient *L'Œuvre* de Marcel Déat en sirotant un affreux calvados que le patron recevait de Normandie via quelques voies obscures autant que détournées. Les trois hommes dressèrent l'oreille. Victor descendait les marches du sous-sol.

— C'est Victor !

— Dis donc, Victor, attaqua Staline, avec qui tu discutes quand tu es tout seul, même qu'il a pas l'air d'accord avec toi ? Vous y alliez dur à la manœuvre, hier soir.

Victor serra les mains, toisa Charrue dit Staline :

— Si t'avais les soucis que j'ai, y a longtemps que tu rebondirais dans un cabanon de Charenton, mon petit père.

Là-dessus, il leur narra la défection de Volabruque. Staline et Balloche, atterrés, branlaient douloureusement du chef. Le sphinx

Vigouroux, lui, derrière son zinc, songeait à sa première chemise.

— Tu parles d'une peau de fesses, la mère Volabruque ! s'indignait Balloche.

— Tout ça, c'est réactionnaire, « fachiste », cagoulard et compagnie, surenchérisait Staline. T'es pas de mon avis, Vigouroux ?

— C'est la vie, consentit à lâcher l'interpellé.

— Ces auverpins tout de même, quelles brutes ! fulmina Balloche. Ça pense qu'au commerce. Si j'étais que les chleuhs, je leur collerais une étoile noire, moi, aux bougnats !

— Et qu'est-ce que tu vas faire, mon pauvre Victor ? questionnait Staline qu'enfiévrerait cet événement, lui dont la vie était d'un creux de tonneau vide depuis que la France ne votait plus.

Victor but un calva, ce qui lui coupa la parole cinq minutes. Il parvint enfin à articuler :

— C'est ça qui me turlupine. Je m'écouterais, je le découperais en rondelles pour caler les tables, ce putain de bateau. Seulement, Paulette et Pierrot me poussent à le continuer à mes frais. C'est déjà pas la bourse à Rothschild, chez nous, mais si je me lance là-dedans par mes propres moyens, on va pas tarder par tous sauter à la corde. Qu'est-ce que vous décideriez, vous autres, à ma place ?

Les sacrifices des autres sont un peu comme le sang du même nom, à savoir que le commun des mortels les considère sereinement. Balloche et Staline illustrèrent une fois de plus avec force cette vérité première.

— J'hésiterais pas une seconde, clama Balloche. Je terminerais le sloop marconi. Ce qu'on commence, faut le finir, même si on doit se serrer la ceinture pour ça. Remarque, Victor, que je ne cherche pas à t'influencer. Tu veux mon opinion, je te la donne en copain, t'en fais des papillotes si elle te convient pas.

— Moi, je dis comme Balloche, glapit Staline. C'est pas parce que t'es un ouvrier que t'as pas droit aux plaisirs de l'eau. Si on ne s'aide pas soi-même, en société capitaliste, on est bouffé jusqu'au trognon. Lénine aussi, il était pas riche, n'empêche qu'il a fait l'U.R.S.S. Sans voir aussi grand que lui, tu peux bien faire ton bateau, si ça te chante.

Victor se débattit encore :

— Ça me chante sans me chanter. Vous devineriez jamais ce que mon même voudrait que je fasse, avec le voilier ?

— Le tour du monde ! s'extasia Balloche.

Victor se tapota la tempe :

— T'es aussi marteau que lui. Il voudrait que j'aille à la Tortue, qu'est une île au nord d'Haïti. En Amérique.

— Eh bien ! vas-y ! lança Staline enthousiaste. Ah ! là, là, si j'avais

un bateau comme toi et si je savais naviguer comme toi, comment que j'y partirais à fond de train les grelots, pour la Tortue.

— T'as raison, Staline, approuva Balloche. Quand on a des occasions pareilles de voyager, faut pas les rater.

— Enfin quoi, Victor ! reprit Staline. Ton sloop, tu le destines pas à te servir de panier-siège pour pêcher l'ablette dans le canal ! Un sloop, c'est fait pour aller à la mer et à la Tortue, moi je sors pas de là.

— Moi non plus, souligna Balloche péremptoire. Une fois le bateau fini, si je m'appelais Ploubaz, je demanderais un congé et hop ! Vogue la galère !

Victor englobait ses deux camarades d'un même œil rond et effrayé. Malgré leur haleine pétrolifère, ils n'étaient pas ivres, c'était certain. Un dénominateur commun régissait leur attitude virile, et cette tarentule se nommait l'aventure, cette aventure spéciale et sans risques qui fait trépigner les enfants sur les banquettes des cinémas où l'on exploite l'Indien et le cow-boy. Victor grommela, outré :

— Je voudrais bien vous y voir, tous les deux ! D'abord, c'est facile de vous y voir. Si je vais à la Tortue, je vous amène ! D'accord ?

Nullement démonté, Staline se fit sentencieux :

— Pas d'accord ! Faut que tu prennes exemple sur Alain Gerbault. Un navigateur solitaire, c'est tout seul que ça navigue. Si tu dois emmener des copains avec toi, c'est une croisière.

— Très juste ! appuya Balloche. T'as pas le droit moral de diminuer la traversée de l'Atlantique !

Victor haussa les épaules. À quoi bon discuter avec des bougres qui s'imaginaient de bonne foi que l'on s'embarque pour la Tortue comme l'on s'en va prendre chaque soir le train de Montargis ? Ils ne voyaient de l'océan que la douzaine de claires et le haveneau à crevettes. Ploubaz retint pourtant que, loin de crever de rire devant cette idée saugrenue, Balloche et Staline l'estimaient marquée au coin du bon sens et de la grandeur. Sur ce point, Pierrot gagnait : tous ceux qui resteraient à terre plantés dans leurs pantoufles applaudiraient le niais qui larguerait sa grand-voile en direction des Amériques.

Déjà, une autre sirène chantonnait, mélodieuse, aux oreilles de Victor : s'il achevait le sloop ainsi qu'on lui en donnait à présent le loisir, l'opinion publique exigerait une utilisation logique d'un bateau fait pour naviguer en mer. Les difficultés futures et sans nombre de la construction, elles-mêmes, réclamaient un aboutissement autre que la pêche de l'ablette dans le canal, et en cela du moins Staline raisonnait sainement. Ploubaz en arrivait à cette angoissante conclusion : la Tortue, ou l'abandon définitif du voilier. La Tortue, ou rien.

Il se débattit en silence dans ce sac, comme une portée de chiots jetée à l'eau. Il se tourna vers Vigouroux qui, Bouddha des Arvernes,

fixait de ses yeux de hibou la pendule qui indiquait l'heure du Berger :

— Et toi, Vigouroux, qu'est-ce que t'en penses ? T'irais à la Tortue, toi, à ma place ?

Vigouroux eut un mince sourire qui renfroгна d'avance Victor :

— Non, je n'irais pas. Je n'irais pas parce que je n'en ai pas la moindre envie, tout comme toi.

Balloche et Staline s'esclaffèrent. Balloche lança, ironique :

— Bravo, l'auverploum ! J'y avais pas pensé. Évidemment, y a plus rien à redire à ça, que de tirer l'échelle. Mais alors, que monsieur Ploubaz ne vienne plus nous les casser tous les jours avec son « bateau ». Change de disque, Victor !

Staline, jovial, entérina les propos de son voisin :

— C'est ça, Victor, laisse-nous les pendre, avec ta marine ! Nous qu'on n'a pas envie de voler dans les airs, est-ce qu'on te bassine avec l'aviation du matin au soir ?

Ennuyé, Victor commanda trois calvas pour créer une diversion. On lui en sut gré et la conversation s'orienta machinalement sur diverses pistes de fausses « vraies cartes de tickets de pain ». Mais l'esprit de Victor ne suivait pas son maître sur ces terrains tranquilles. N'y tenant plus, profitant d'un temps mort, Ploubaz glissa, lorgnant les faces de ses camarades pour y quêter quelque compréhension :

— Faut pas écouter Vigouroux, les gars. J'en ai envie, d'aller à la Tortue.

— Il recommence !

— En ce cas, faut y aller, nom de Dieu !

— Je dis pas non, souffla Victor.

— C'est pas la mer à boire, insinua Staline pour faire un mot.

Son objectif fut atteint, Balloche se plia en deux, Vigouroux esquissa un rictus.

— Enfin, je verrai, s'enhardit Victor. C'est sûr que si je dois terminer mon bateau, c'est pour qu'il navigue.

— S'il naviguait jamais de sa vie, fit Balloche, insidieux, comment qu'on saurait s'il en était capable ou pas, de naviguer ? Moi, tiens, si je me mêlais de dessiner les plans d'une loco, faudrait encore qu'elle roule, sans ça vous me diriez tous que c'était une brouette, ma loco.

— Mais il en sera capable, mon sloop, de prendre la mer, cathédrale de Bon Dieu ! protesta Ploubaz prêt à attaquer l'impudent en diffamation, il sera bâti pour braver la tempête !

Ses interlocuteurs écartèrent les bras, conciliants :

— Oh ! nous, on veut bien te croire !

— Seulement, hein, c'est comme tout...

— ... Faut qu'il fasse ses preuves !

Alors Vigouroux murmura, perfide :

— Ça se pourrait que Volabruque il ait eu peur de couler, tout simplement.

Anxieux, Victor lut dans le regard de Balloche et de Staline que l'argument avait porté, semant le doute en leur âme paisible. La fureur emporta Ploubaz comme une balayure. Il but son verre avec une violence telle qu'il s'aspergea le menton de calva et sortit en trébuchant dans l'escalier tant il avait hâte d'être dehors.

Il eût tout accepté, tout, même d'être traité de lâche, à la rigueur, par de vulgaires terriens ignorants des périls de la navigation. Mais jamais il n'eût pu supporter de voir ce bateau, son œuvre, son enfant, les cals de ses mains, la sueur de ses pores, mis aussi ignominieusement sur la sellette. Il irait à la Tortue, oui, sur ce bateau que l'on jugeait d'un œil soupçonneux depuis la dérobade de Volabruque. Pierrot l'avait dit, il serait le héros de la S.N.C.F., le Gerbault de la Compagnie ! Le nez dans leur caca, qu'il leur mettrait, aux Vigouroux, Volabruque, Staline, Balloche et autres ingrédients !

Il marchait droit devant lui, attisant de jurons le feu qui habitait ses veines. Un de ses collègues, le plaisant Counissard, lui cria du trottoir d'en face :

— Oh ! Victor ! Où vas-tu si vite ?

— À la Tortue ! proféra Ploubaz en pressant davantage le pas.

Il fonçait à la rencontre de Pierrot, sorti de l'école depuis deux minutes. Il savourait déjà la joie du gosse, courait l'informer de la grande nouvelle. Ah ! ce morveux voulait être fier de son père ! Il le serait, sacré nom, et plus qu'aucun fils de cheminot de Triage ! Et plutôt dix fois qu'une !

Pierrot, morose, le cartable sous le bras, shootait dans un caillou sur le chemin de la maison lorsqu'il aperçut Victor empourpré qui fondait sur lui.

— Bonjour, p'pa, bredouilla-t-il, interdit.

Son père le souleva de terre et lui lâcha, sans respirer :

— Petit. J'irai. J'irai à la Tortue. C'est promis. J'ai deux bras et deux jambes comme Gerbault. Ce qu'il a fait, je le ferai. C'est juré. Tu es content ? Mais dis quelque chose !

Éperdu, Pierrot l'embrassa et à ce moment-là le sloop hissa les trois couleurs pour franchir victorieusement le tropique du Cancer.

CHAPITRE 6.

Triage adopta avec enthousiasme le sublime projet de son enfant Ploubaz. Cette banlieue industrielle s'enorgueillit de posséder bientôt un navigateur solitaire, un de ces hommes au regard embué d'horizon qui arrachent un « chapeau bas ! » aux foules frappées de stupeur.

Les simplistes Balloche et Staline, devant l'ébahissement admiratif que suscitait la décision de leur ami, allèrent s'ébahissant à leur tour, se répandirent dans les buvettes et autres endroits publics pour entonner le los de « celui qui en avait une paire, oui, une fameuse paire qui n'était pas dans une musette ! » M. Volabruque, mis au courant, fondit chez Ploubaz afin de le presser sur son cœur comme un citron, l'assurant de son entier concours et de l'approbation d'une S.N.C.F. enchantée de produire un héros inattendu, puisque poussé dans un domaine où s'arrête généralement le rail.

Ravasson, impressionné par ce mouvement populaire en faveur de son voisin, retourna sa veste et son képi pour ne plus jurer que par Ploubaz, ce patriote qui préparait dans l'ombre une entreprise navale dont la gloire rejaillirait sur la France. Coulibeux lui-même crut bon de mettre une sourdine à ses ricanements injurieux – « La Tortue ? Il dépassera pas le pont des Arts ! » – deux cheminots en colère l'ayant quelque peu cabossé au nom du réseau et de sa nef amirale, le fameux *Cerf-Volant*.

Le sloop, en effet, avait été rebaptisé, le mot *Scombre* appartenant au parjure Volabruque et fleurant par trop le maquereau. Il ne s'agissait plus, à présent, de maquereaux, mais de cachalots !

— Faut l'appeler *L'Hispaniola*, avait proposé Pierrot, c'était la goélette de *L'Île au Trésor*.

— *L'Hispaniola* ? On croira que c'est un bateau espagnol. Trouve autre chose.

— Alors, j'ai ce qu'il te faut. Le roi de la flibuste, le capitaine Morgan, voguait à bord du *Cerf-Volant*, un navire de Saint-Malo.

— De Saint-Malo ? Pas d'hésitation possible, mon gars ! Va pour le *Cerf-Volant* !

Victor avait d'abord décidé le prodigieux voyage dans un instant de furie. Ensuite, il s'était accoutumé à cette idée, se reprochant malgré tout face à son miroir – en se rasant, ce qui était pratique – de n'être pas sérieux. Enfin, « gonflé » par Pierrot, dopé par ses pairs, confus

mais ravi de prendre une subite importance dans les rues et les gares, il s'était persuadé peu à peu que sa raison d'être sur cette terre avait toujours consisté à rallier par mer l'Ile de la Tortue.

Il s'était remis avec une sainte ardeur à la construction du voilier. C'était à présent pour lui, pour le capitaine Ploubaz, maître après Dieu sur le pont du *Cerf-Volant*, qu'il travaillait, qu'il se cassait les ongles, qu'il cherchait l'oiseau rare que constituait toujours l'éternel rivet de cuivre. Volabruque, soucieux d'être absous par tous ceux qui savaient sa forfaiture, se remit en chasse, apportant de temps à autre à son magnanime subordonné trois ou quatre de ces précieux objets.

On alerta, autour d'une chopine ou par téléphone, les copains de tous les dépôts, les employés de toutes les gares. Un aiguilleur de Clermont-Ferrand remettait au passage à Counissard six rivets pour Ploubaz. Un lampiste de Marseille, deux, qui se promenèrent de fourgon en fourgon avant d'arriver à Victor. La revue des cheminots *La Vie du Rail*, prévenue par Volabruque, collabora par un entrefilet à cette quête frénétique des rivets, lançant un appel aux camarades afin qu'ils vinssent nombreux en aide au chef de train Ploubaz Victor, le premier authentique navigateur solitaire à sortir des rangs du P.L.M. Outre des rivets, Victor reçut ainsi une longue-vue, une bouée, une casquette de marin ornée d'une ancre, une corne de brume en laiton.

Cette solidarité émut Ploubaz tout en lui faisant mesurer ses responsabilités. Qu'il le voulût ou non, maintenant, il partirait pour la Tortue, ne pouvant décevoir ces donateurs, ces partisans, ces fidèles.

Il se mit à piocher les ouvrages de navigation, les traités de voile et les cartes marines. Sa conversation devint ténébreuse, émaillée à tout propos de ferrures de gui, de croissants d'écoute, de plaques de balancine, d'équilibre vélique et de bascules de draille.

Seul Tartinvil l'accompagnait dans ces arcanes, par amitié, Pança de ce nouveau Quichotte. Lorsqu'ils se rejoignaient la nuit dans un fourgon, ce n'était plus pour tuer le temps de concert, mais bel et bien pour que Ricet, tronçons de corde à l'appui, fasse interminablement répéter à Victor toute la gamme des nœuds marins.

— Nœud d'étagline, Victor, ordonnait Tartinvil. Bon. À présent, fais voir si tu te souviens du nœud de chaise simple.

Les Balloche, Staline et Counissard, tous les autres, eux, n'entraient pas dans ces dédales techniques, se contentant, romanesques, d'évoquer pour des auditoires parfois moins éblouis qu'eux-mêmes, les tempêtes mères de « lames de cinquante mètres », lames dont se rirait le *Cerf-Volant* de leur copain Ploubaz.

Grâce à ces bardes, une légende naissait peu à peu autour de ce vaisseau fantôme et, dans certains bistrots d'Auxerre ou de Mâcon inconnus de Ploubaz, on se l'imaginait sous les traits d'un fabuleux

Neptune bouclant un tour du monde entre deux trains. Lorsque Victor avait expliqué gauchement à Paulette la soudaine nécessité pour le sloop d'accomplir le périple Paris-la Tortue-Paris, elle s'était planté les mains sur les hanches :

— Victor, tout a commencé par une allumette que tu as ramassée sur le carreau de cette cuisine. Tu as dit : « On doit pouvoir faire quelque chose, avec toutes ces allumettes qu'on jette. » Tu en as fait une petite tour Eiffel, pour Pierrot qui avait deux ans à l'époque. Puis tu t'es lancé dans ta première maquette.

— Une barquette de Smyrne.

— Si tu veux. De maquette en maquette, tu as eu ton bâton de maréchal avec *La Belle Poule*. Là-dessus, Volabruque t'entraîne dans la fabrication d'un vrai bateau. Volabruque défaille ? Qu'à cela ne tienne, fort des approbations de ta famille qui ne tient pas à te voir périr de tristesse, tu décides...

— Je décide, je décide ! Tu m'as dit...

— Tu en mourais d'envie, mais ne parlons pas de ça. Tu décides donc d'achever ce bateau à ton compte. Et voilà que, pour couronner le feu d'artifice, tu te mets dans la tête d'aller traverser l'Atlantique pour être agréable à ton fils et à une poignée de siffleurs de chopines. Mais enfin, Victor ? Ça va durer longtemps ? Crois-tu que c'est de ton âge de courir te noyer je ne sais où à cause des allumettes ramassées dans ta cuisine ?

Ce jour-là, Ploubaz n'avait pas répondu, habile manœuvrier. Il laissa jouer les influences extérieures, celles de Pierrot ou d'un Tartinvil bouleversé par l'ampleur du projet.

— Madame Ploubaz, ne le découragez surtout pas. Victor est un type formidable !

Autres pressions que celles des voisines : « Alors, madame Ploubaz, M. Ploubaz va s'en aller à la Tortue ? C'est pas ici, dites donc, vous parlez d'un homme, oh ! là, là ! », des commerçants, de l'employé du gaz, de toute la ville.

Pouvait-elle être la seule à douter à voix haute de son Victor quand toute une population le hissait de confiance au pinacle ? Et, insensiblement, Paulette parut verser dans le clan « La Tortue » ! Au fond d'elle-même, qui connaissait mieux son Victor que Pierrot, que ces naïfs ou ces braillards de café, elle ne pouvait l'imaginer lancé sur les éléments à bord d'une coquille de noix, mais elle eut la sagesse de n'en rien laisser deviner. Puisque Victor voulait la guerre, Paulette se disait que jamais les femmes n'ont empêché les hommes de s'y rendre. Elle songeait simplement que l'heure du départ n'était pas encore sonnée au clocher de Triage.

Apaisé de ce côté, Ploubaz put s'installer à son aise dans sa fraîche

peau d'aventurier des mers lointaines. On l'abordait avec le respect dû aux êtres d'exception. On lui offrait à boire pour l'entendre parler de sa grand-voile bermudienne. Les sceptiques s'inclinaient dès qu'ils apprenaient qu'un père breton avait donné le jour à ce bonhomme d'apparence effacée : « – Forcément, s'il est breton ! » Les bancs de Terre-Neuve avaient bon dos, si l'on ose ainsi s'exprimer, dès qu'il s'agissait de justifier la mâle résolution du chef de train.

Léontine Fontaine, la gérante du « Régulateur », l'économat des cheminots, une belle et forte femme convoitée par maints « chiens de fer », roulait des yeux tendres à ce Victor qui vaincrait l'Atlantique. Elle ne l'avait jamais distingué auparavant, mais ressentait aujourd'hui le frisson du large lorsqu'il entra dans le magasin pour solliciter une avance de quelques morceaux de sucre. Il adorait le sucre et mangeait sa ration sans pouvoir se freiner. Léontine le bourra donc de sucre et de sourires :

— Si, si, si ! Il vous faudra des forces, dans la tempête !

Car tout le monde l'entretenait de tempêtes, personne n'osant penser à la grave offense que causerait Ploubaz à ses contemporains s'il s'avisait de naviguer sur une mer d'huile. On lui souhaitait avec cordialité tous les périls célestes et maritimes, afin qu'il leur revienne magnifié par le risque, tanné par les nuits d'épouvante. Staline avait appris par cœur *Oceano nox* et en clamait à tout propos les strophes désespérées chez Vigouroux :

O combien de marins, combien de capitaines...

Si Ploubaz était présent, on le regardait à la dérobée qui jouait aux dames avec Balloche, insensible à ces tragiques prophéties. S'il n'y était pas, quelqu'un, Counissard par exemple, déclarait, fâcheusement impressionné :

— Quand même, les gars, je voudrais pas être à sa place, à Victor. Quand il sera pris dans un typhon...

— Ben quoi ! rétorquait Balloche péremptoire, il réduira la voilure, et ça sera marre ! Par gros temps, on réduit la voilure, c'est connu. Ça, pour être ballotté, c'est pire qu'une laitue dans un panier, mais c'est ça la mer ! Si ça bougeait pas, ça serait la terre !

— Quand même, répétait Counissard, je me demande s'il sait vraiment ce qui l'attend.

— Évidemment, ponctuait Staline, évidemment bien sûr, puisqu'il est breton.

Si les enfants sentaient frémir sous la casquette de Ploubaz les traits inattendus d'Ivanhoe ou de Peter Pan, si les hommes le considéraient comme le vivant symbole de ce qu'ils n'avaient jamais osé, Lucien, lui, arborait la même indifférence à l'égard de son père.

— Ton vieux, lui disait-on souvent à l'usine, il est gonflé !

— Gonflé ? ricanait Lucien. C'est un bricoleur, quoi ! Y en a qui bricolent des fusées et qu'hésitent pas à se faire péter la gueule avec, pour voir si elles fonctionnent. Le patère, c'est pareil.

Du moins, nul ne mettait en doute l'appareillage de Victor pour la Tortue dès que seraient prêt le bateau et la guerre achevée. On le savait incapable de renoncer à quoi que ce fût s'il l'avait profondément enfoncé dans son crâne d'Armoricaïn. Il eût décidé de planter un cocotier sous le ciel de Triage qu'il en eût mangé les noix chaque année, quitte à entourer l'arbre de radiateurs.

En ce début d'octobre, Victor ne roulait plus la nuit. Il plongeait le matin dans d'épaisses aubes de poussier pour ne réintégrer son pavillon que vers trois heures de l'après-midi. Cet horaire l'indisposait, qui ne lui laissait que peu de lumière du jour pour s'occuper du *Cerf-Volant*. Il aurait volontiers braqué un projecteur sur le sloop, si la défense passive lui avait toléré cette fantaisie. Volabruque promit de lui obtenir le trafic de nuit pour la fin du mois. S'il avait pu retarder le départ des trains, le chef de gare principal l'eût fait, mais c'était difficilement explicable auprès de la Direction générale.

Lorsque, ce soir-là, Ploubaz rentra chez lui, non sans avoir longuement flatté de la main son « lévrier des mers » ainsi que le nommait l'instituteur, Paulette lavait du linge sur l'évier et ce rappel muet de la buanderie immolée au sloop mit Victor mal à l'aise. Il embrassa sa femme avec gêne et commença à se déshabiller pour enfiler les bleus qui l'attendaient sur une chaise.

— Tu as reçu un paquet de Saint-Malo.

— Ah oui ? De l'oncle Jean-Marie ?

— Je crois bien.

Il avait écrit à l'oncle Jean-Marie pour le supplier de lui trouver des voiles d'ici six mois. Il était probablement impossible de s'en procurer de neuves, aussi n'espérait-il qu'une bonne occasion, ce qui écornerait d'autant moins le budget du bateau.

— Un paquet, c'est rigolo, s'interrogea-t-il en soupesant celui que lui avait tendu Paulette, je pensais plutôt avoir une lettre.

— Tu lui as raconté ton histoire ?

— Bien sûr. Jean-Marie, c'est un ancien cap-hornier. Il peut être de bon conseil.

— Alors, c'est des rivets. Tu lui as forcément parlé de rivets.

— Ça, ça serait une affaire ! jubila Ploubaz en dénouant avec soin les ficelles malgré sa hâte de voir apparaître le trésor.

Il écarta les frisons, empoigna un objet bizarre qui fit sursauter Paulette.

— Qu'est-ce que c'est que cet engin ?

— Un sextant, grommela Ploubaz déçu. J'aurais mieux aimé des rivets, sans façon.

— Ça sert à quoi ?

— À faire le point.

— Ça ne t'est pas utile ?

— C'est indispensable, tu veux dire ! Et ça coûte cher !

— Et tu n'es pas content ?

— Que veux-tu que j'en fasse pour le moment ? Je ne sais pas faire le point, moi, c'est compliqué comme tout.

— Ça ne s'apprend pas ?

— Oh ! pour apprendre, faudra bien que j'apprenne, sans ça, au lieu d'aller à la Tortue, je me retrouverais à Madagascar !

— Personne ne peut te montrer ?

— Si, Jean-Marie, mais il est à Saint-Malo. Avant de partir, j'irai le voir, quoi !

Il y avait une lettre au fond du colis, Victor la décacheta et la lut dans l'espoir d'y découvrir un mode d'emploi. Jean-Marie, à soixante-dix ans, estimait ne plus avoir besoin de son sextant, aussi le confiait-il à son neveu pour que flambent une nouvelle fois haut dans le ciel des tropiques les armoiries du duché de Bretagne. Il promettait en outre de s'occuper de la voilure. Victor demeura perplexe, le sextant à la main, le tournant, retournant en tous sens, collant un œil à la lunette...

Il le reposa puis, songeur, s'en alla auprès du *Cerf-Volant* dont le bordé progressait tant bien que mal au fil des semaines et des arrivages de rivets. Depuis que le sloop était sien, avec quel regain d'amour fixait-il les solides panneaux de chêne sur les membrures ! Il imaginait en travaillant les Ploubaz de son genre et de l'avenir penchés sur leur maquette du glorieux *Cerf-Volant*. Il en offrirait d'ailleurs une, faite de ses mains, au musée de la Marine. Il irait parfois lui rendre visite, parcourait déjà l'inscription : « À bord du fameux *Cerf-Volant*, sloop Marconi de 7,50 m x 2,40 m, le cheminot Victor Ploubaz, en telle année, a parcouru le trajet Paris-la Tortue-Paris en tant de jours. Maquette effectuée par lui-même. »

C'était fort joli de rêver, mais pourrait-il utiliser ce sacré sextant ? La présence de cet instrument chez lui le turlupinait. Bien qu'il n'en eût aucun besoin ce soir, ne pas savoir comment le manipuler le rendait infirme, le ravalait au rang du fox Vermicelle.

Pierrot revenant de l'école trouva son père assis sur la coque du voilier, roulant entre ses doigts un rivet qu'il ne pensait pas même à employer sur l'heure. Le gosse s'en étonna :

— Tu n'as pas envie de gratter, p'pa ? Il fait encore jour.

— Ah ! te voilà, toi. Devine ce qui nous arrive ? Un sextant !
— Un truc pour faire le point ? Sans blague ?
— Un cadeau de l'oncle Jean-Marie. Il est bien brave, mais il me coupe la chique, les bras et les jambes, avec son sextant. Va le chercher, à nous deux on y comprendra peut-être quelque chose.

Pierrot ravi rapporta l'objet un instant plus tard.

— Je viens de lire dans mon dico qu'un sextant était formé de la sixième partie d'un cercle, c'est-à-dire de soixante degrés.

— Ça t'éclaire ta lanterne, toi, que ça soit la sixième partie d'un cercle ? Tu as de la chance !

— Je te dis ce qu'il y a dans le dico, moi, protesta Pierrot.

— Eh bien, il se fatigue pas les méninges comme moi, M. Larousse ! Voyons, voyons, voyons. Doit y avoir là-dedans un bidule pour les latitudes, un autre pour les longitudes. Si encore on savait celles de Triage, on pourrait se repérer, mais elles sont indiquées sur aucune carte marine, et pour cause.

— Tourne voir ce bouton.

— Je t'ai pas attendu pour le tourner, va. Mais c'est pas du bricolage, c'est des mathématiques pures et j'ai jamais que mon certificat. Tu peux toujours t'esquinter à regarder dans la lunette, ça nous dira pas où qu'on est.

— On le sait, on est dans le jardin.

— Pas mathématiquement ! Ecoute, ça va me foutre en rage, va me coller ça en haut de l'armoire, et n'en parlons plus. Il me fait rire, aussi, Jean-Marie ! Quelle tête il ferait, lui, si je lui envoyais tout un aiguillage !

Il travailla jusqu'à la tombée de la nuit, d'autant plus maussade qu'il avait foiré par distraction un des inestimables rivets.

À table, il s'adressa à Lucien surpris :

— Dis donc, toi, en mécanique, on vous apprend pas à vous servir d'un sextant, des fois ?

— Ah ! non...

— On vous apprend pas grand-chose, alors, ronchonna Victor en repiquant du nez sur son assiette. Il l'en releva brusquement pour clamer :

— Sommes-nous bêtes ! Il y a Coulibeux ! Pierrot, finis de manger et cours nous chercher Coulibeux.

— À cette heure-ci ? reprocha Paulette.

— Y a pas d'heure pour les perdus en mer !

— Et tu crois qu'il saura, d'abord ?

— Je me souviens qu'il a dit une fois : « Un jour que je faisais le

point en mer de Chine... »

— Mais tu n'es pas très bien, avec Coulibeux ?

— Ni bien ni mal. Et puis, il sera trop content de m'enseigner quelque chose. Il le répétera dans tout Triage, mais je m'en tape, pourvu que j'aie mes latitudes et longitudes à portée de la main. Je peux pas dormir sans elles. File, Pierrot, et ramène-le. Ne lui dis pas pourquoi c'est.

Pierrot sauta sur son vélo, fonça chez Coulibeux qu'il trouva face à sa femme et à un plat de cassoulet déniché par combine. Pierrot fit, hypnotisé par les saucisses et les flageolets au fumet de paradis :

— Y a papa qui veut comme ça que vous veniez le voir tout de suite, monsieur Coulibeux.

— Et pour quelle raison qu'il a besoin de moi, le grand capitaine Ploubaz ? railla l'autre.

— C'est pour une question de navigation, je crois.

Coulibeux jubila, prit Dieu et son épouse à témoins :

— Et voilà ! Je m'en doutais ! Je l'attendais patiemment, notre navigateur solitaire national ! Oh ! je savais qu'il aurait recours à moi, mais pas si vite. On se moque de la marine de guerre parce que l'on construit un youyou, mais seulement, crac, au premier ennui, on vient supplier à genoux les torpilleurs, les cuirassés, les avisos !

Pierrot se méprit et murmura, décontenancé :

— Vous voulez pas venir, alors, monsieur Coulibeux ?

L'employé de métro bondit, outré :

— Mais si, mon petit gars ! Tout de suite ! C'est trop beau ! Je mange et je te suis.

Il grognonna, la bouche emplie à craquer de viande et de haricots :

— L'a de la veine, ton père, que je sois dans le secteur. Une sacrée veine. Parce que moi, ma femme peut te le dire, je la connais dans tous les coins, la mer. Y en a pas deux dans Triage comme Vincent Coulibeux, question marine !

Il essuya son assiette avec un quartier de pain blanc, goba en trente secondes un demi-camembert, avala un verre de rouge et déclara :

— Allons-y.

Sa femme, abrutie de nourriture, les vit sortir d'un œil porcine. Coulibeux prit sa bicyclette et tint absolument à lutter de vitesse avec Pierrot, avide qu'il était de prouver à quiconque sa supériorité. Heureux d'avoir devancé le gosse de dix mètres, il entra avec lui chez les Ploubaz.

— Je m'excuse de t'avoir dérangé, fit Victor après les politesses d'usage.

— Si je peux te rendre service, se réjouit l'autre en s'épatant sur sa chaise, c'est avec plaisir. C'est rapport au bateau, le gamin m'a dit ?

— Oui.

— Ça, tu pouvais pas frapper à une autre porte qu'à la mienne, rigola Coulibeux. Je vois mal Staline ou Balloche te donner des tuyaux là-dessus.

— Évidemment ! gloussa par courtoisie Victor.

— C'est que moi, mon vieux, la mer, j'ai été sur son dos des mois et des mois. Et je l'aimais, la garce ! Si je suis entré à la T.C.R.P., c'était pour la situation. Des fusiliers-marins, personne n'en veut, dans le civil. Mais je te jure que je l'ai regrettée des fois, à Richelieu-Drouot, l'immensité des océans...

Il soupira, revint à son habituel ton protecteur :

— Je t'écoute, Victor.

— Pierrot, va chercher l'ustensile, ordonna Victor.

Pierrot passa dans la salle à manger, réapparut le sextant à la main.

— Ça, c'est un sextant ! triompha Coulibeux.

— C'en est un, admit Victor.

— Et alors ?

— Et alors, quoi ?

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de ton sextant ?

— Tu sais faire le point, oui ou non ?

— Bien sûr que oui.

— Eh bien, fais-le.

— Là ?

— Là ou dehors, mais fais-le, que je te regarde un bon coup. Je deviens fou devant ce sextant qui ne me dit rien de plus qu'un fouet à mayonnaise. Vas-y, Coulibeux, sois brave, montre-moi ça.

Les huit yeux des Ploubaz ne quittaient plus un Coulibeux embarrassé qui bredouilla :

— C'est que... la nuit, on peut pas. Faut du soleil.

— Mais ça ne fait rien que les calculs soient faux. Je veux simplement que tu m'expliques la technique *grosso modo*. Après, je me perfectionnerai.

Coulibeux reprit le sextant, le considéra encore un moment avant de murmurer :

— Tu y tiens vraiment, Victor ?

— Si je t'ai demandé de venir, enfin !

— Comme si ça te pressait ! T'es pas encore parti.

— Justement. Quand je partirai, ça sera peut-être plus temps

d'apprendre à faire le point. Allez ! Tu veux qu'on sorte ?

— Oui, maugréa Coulibeux, mais attention, rien que nous deux.

— Pas moi ? gémit Pierrot.

— Ah ! non, mon petit gars, tu m'embrouillerais. C'est que, hein, Victor, faudra pas me bousculer. Le point, je l'ai pas fait depuis trente ans, quand même !

— Te bile pas, Coulibeux, je dirai pas un mot.

Ils sortirent l'un derrière l'autre, Coulibeux tenant le sextant comme un manche à balai.

— Allons au bout du canal, proposa Victor. On se mettra sur la butte.

— Si tu veux.

Coulibeux avait perdu toute sa superbe et tirait la jambe en marchant. Ploubaz soliloquait sur ses talons :

— Tu comprends, moi, je suis comme ça. Quand je pige pas ou que ça me résiste, faut que ça pète ou que ça dise pourquoi. Avoir un sextant chez soi et le regarder comme une poule une montre-bracelet, il en faut pas plus pour me rendre pire que fou. Tu es un chic type, Coulibeux. On s'est charriés souvent, mais ça empêche pas qu'on s'estime, pas vrai ?

Coulibeux ne répondait pas. Ils escaladèrent le tertre. Devant eux, la Seine étalait toutes les argenteries de son service de nuit.

— C'est beau, souffla Coulibeux.

— Oui, c'est beau.

— Pour une belle rivière, c'est une jolie rivière, s'attendrit Coulibeux.

— D'accord. Vas-y.

— Vas-y ?

— Oui, pour le sextant.

— Une minute. Me chahute pas.

La gorge nouée, Coulibeux suivit longuement des yeux un rat crevé qui musait au fil de l'eau. Il éleva enfin le sextant, regarda dix bonnes minutes dans la lunette. À la longue, Victor éternua puis s'impatia :

— À la fin, qu'est-ce que tu bigles là-dedans ?

— Attends, bon Dieu, faut que je me rappelle !

Il tourna le bouton moleté comme l'avaient déjà tourné en tous sens Victor et Pierrot. Coulibeux toussota puis s'élança :

— Bon. D'abord, tu fixes un point donné. La baraque là-bas, par exemple.

— Mais en mer, comment que tu veux fixer une baraque, y a que la mer !

— Tu fixes le soleil alors. Là, bien sûr, je peux pas le fixer.
— Prends la lune, pour une fois.
— Ecoute, Victor, si c'est pour m'interrompre...
— Te fâche pas, je dis plus rien.
— Je fixe donc la lune pour te faire plaisir. Je bascule mon sextant de 25 degrés, comme ceci.

— Pourquoi, à 25 degrés ?
— Parce que. Ensuite, je serre le bouton à bloc. Vu ?
— Vu.
— On est donc à 25 degrés. 25 degrés... Il y a une différence à calculer, mais ça m'a sorti de la tête. Pourtant y a pas. À bord du *Patrie*, c'était comme ça qu'ils pratiquaient...

— Qui ça, ils ?
— Les officiers.
— Ah ! Je croyais que c'était toi qui le faisais, le point, dans la mer de Chine ?

— Je t'ai dit ça, moi ?
— Oui, Coulibeux, Devant Staline, Balloche, Tartinvil et moi.
Un silence énorme se fit, que rien ne vint troubler, pas même un charitable aboi lointain de chien. Victor murmura enfin :

— Coulibeux, tu sais pas faire le point.
L'autre chuchota, blessé à mort :
— Non, Victor. Pas plus que toi. Mais te fous pas en colère. Je suis assez malheureux sans que tu m'engueules. Tu vas le répéter à tout le monde et j'aurai l'air d'un con dans tout Triage.

Victor sourit, touché par la détresse du tranche-montagne :
— Combien que tu paries que je dirai rien à personne, figure ?

Coulibeux lui pressa la main :
— Tu ferais ça, Victor ?
— Bien sûr.
— Ah ! Victor, tu es un frère, et moi une belle ordure ! Entre nous c'est à la vie à la mort, parole de fumier. Faut que je t'avoue, j'en étais jaloux du *Cerf-Volant*. Alors, je crachais dessus parce que j'avais de la peine que ça soit toi et pas moi qui avais le courage d'aller à la Tortue. Moi, Victor, j'avais le mal de mer, sur le *Patrie*. Je suis bon qu'à trouver des tickets de métro, je suis qu'un déchet.

— Arrête de te passer la bête au cirage tout seul, Vincent. Je commence à te trouver plutôt sympathique. En parlant de courage j'aime les types qui ont celui de reconnaître qu'ils ne sont pas des petits saints. Confidence pour confidence, si je vais à la Tortue – et y a quand même des risques – si j'y vais, c'est pour mon gosse.

— Pour ton gosse ?

— Oui. Si t'en avais, tu comprendrais.

Coulibeux, apaisé, pressa plus fort la main de Ploubaz :

— Ça, c'est tes oignons, Victor. Mais pour tout ce que tu m'as dit, merci. T'es un ami, je te répète. Je t'en trouverai, moi, des rivets, et par douzaines !

Brusquement, Victor l'entendit s'éloigner en courant, peut-être pour masquer une émotion qu'il jugeait ridicule. Victor jeta un coup d'œil au sextant inutile posé sur l'herbe, le ramassa en haussant les épaules et rentra chez lui.

Pierrot interrogea :

— Alors, il t'a montré ?

— Oui. Et il en connaît un sacré rayon, l'animal. On voit qu'il a navigué, celui-là. C'est pas du vent, ce qu'il raconte.

— Et... tu saurais le faire, toi, le point maintenant ?

— Penses-tu ! C'est tellement coton que j'y ai rien compris du tout. Je demanderai à Jean-Marie. Faut pas abuser des gens qui vous rendent service. Va ranger ça, Pierrot.

Pierrot porta le sextant dans l'armoire et Paulette recouvrit le précieux instrument d'un torchon pour qu'il ne s'abîme point.

CHAPITRE 7.

Le 9 avril 1944, en ce dimanche de Pâques, Victor Ploubaz, aidé par ses camarades, dressa le grand mât sur le sloop enfin mis à l'endroit. Un superbe mât rabattable à manchons, d'une longueur de onze mètres, vernis de frais, taillé dans le meilleur sapin que l'on avait pu trouver dans les scieries de Seine-et-Oise.

Victor avait achevé durant l'hiver le bordé du *Cerf-Volant*, grâce aux rivets de cuivre que lui avait fourni en abondance Coulibeux sans accepter un centime en échange.

— Mais enfin, Vincent, protestait Victor, tu les paies, toi, ces rivets !

— Même pas. Je les barbote au métro. Laisse-moi te faire plaisir, je fais jamais plaisir à quelqu'un.

Bref, le bordé terminé, repoussant à plus tard pont, rouf et cockpit, Victor s'était consacré au mât, parce qu'à son idée le mât piqué dans le ciel donnerait tout de suite fière allure au bateau.

Ils étaient là, tous bouche ouverte et yeux en l'air, Volabruque, Staline, Balloche, Tartinvil, Coulibeux, Vigouroux lui-même sorti de sa cave en pantoufles. Ravasson attiré par le bruit s'était approché du grillage séparant son jardinet de celui de Ploubaz et commenta :

— Joli travail, monsieur Ploubaz. Et c'est droit ! Cristi que c'est droit ! Félicitations !

Staline siffla entre ses dents :

— Y en a, je vous jure ! L'a déjà vu des mâts en cor de chasse, cet enviandé ?

La main en visièrre, Volabruque crevait d'aise :

— Ça, c'est un mât ! Heureux les alizés qui joueront dans ses haubans ! Vraiment, Ploubaz, plus votre *Cerf-Volant* s'avance, plus je me dis que le *Scombre* a bien fait de mourir. Ce bateau aurait finalement eu trop de classe pour traîner de vulgaires lignes à maquereaux.

— Pourquoi qu'il est rabattable ? expliquait Victor à Vigouroux, on voit bien que tu sors de Saint-Flour, toi. D'abord, pour l'entretien, la réparation d'une ferrure, ou si t'as oublié de poser une poulie, t'es pas obligé de grimper après comme pour aller décrocher un saucisson. Ensuite, bougnat bougnattant, il y a des ponts, sur la Seine, et vaut mieux pouvoir passer dessous. Parce que, je te le signale, le chemin de

la Tortue commence là, sur la Seine.

— Mais c'est pas trop lourd, dis donc, un mât plein ? remontait Balloche. Le sous-chef de gare de Briare, il me disait qu'on pouvait les faire creux.

— Tu diras de ma part au sous-chef de gare de Briare qu'il ferait mieux de regarder passer les trains que de parler de marine. Pour un mât creux, faudrait avoir du spruce, qu'est le sapin canadien. Il a qu'à aller au Canada m'en chercher, s'il est si malin. On est en guerre, faut pas oublier. J'ai paumé des mois et des mois après ces rivets de cuivre. Maintenant, je m'attends à toutes les misères pour dégoter du contreplaqué pour le pont. Et les voiles ! Je les vois pas encore venir de Saint-Malo, et je suis pas bon pour cingler vers la Tortue avec une trinquette taillée dans le drap de lit.

— Ah ! ça, il a du mérite, Victor, opina Tartinvil. Les autres firent chorus. Il n'avait pas distrait au bateau une heure de loisir, déjà plus d'un an.

— Faut dire qu'il a une bonne femme d'équerre, souligna Staline en voyant venir à eux Paulette et Pierrot.

— Pas comme y en a, glissa Coulibeux à l'adresse de Volabruque dont l'opinion importait peu au ressortissant de la T.C.R.P.

— Il vous plaît, le mât, Paulette ? demanda Tartinvil.

Elle rit, emplissant de partout sa robe de printemps :

— Oh ! moi, je n'y connais rien. Je ne vois qu'une chose, c'est que le bateau occupe tout le jardin, à présent. Il y a des bouts de bois partout...

— Des bouts de bois, ma bôme, mes lattes de grand-voile ! gémit Victor.

— ... des outils plein la tonnelle, des morceaux de tuyaux de plomb dans tous les coins...

— Les tuyaux, c'est pour le bulb ! avertit Victor. Il faut huit cent kilos de lest pour mettre sous la quille. Je vous rappelle à tous que j'ai besoin de plomb. Dès que vous voyez un gosse avec un soldat de plomb, fauchez-le-lui sans pitié !

— Banquebaille le garagiste qu'a été inondé m'a dit que les mille cartouches de douze qu'il avait en stock pour l'ouverture de la chasse après la guerre, étaient foutues, intervint Coulibeux. Si tu as la patience de les décortiquer, ça t'en fait trente-deux kilos de plomb.

— Envoyez ! jubila Ploubaz. C'est du boulot pour Pierrot.

— ... Bref, conclut Paulette débordée, Vermicelle couche sur des varlopes et je fais sécher mon linge chez Mme Tartinvil.

— La Tortue vaut bien une messe, explosa Volabruque joyeux. As-tu à boire, Auvergnat ?

Vigoureux s'épanouit, se fit alléchant :

— J'ai du pastis, monsieur Volabruque.

— Du pastis ? tremblotèrent six voix.

— Et du bon ! C'est Bouilli, le pharmacien, qui m'en a vendu une bouteille de sa fabrication. Il n'a qu'un défaut, ce pastis, il est très cher.

— C'est ma tournée ! clama Volabruque grand seigneur, non sans s'être assuré furtivement de l'absence totale de son épouse dans les parages.

Par politesse, ils contemplèrent encore un instant le mâât qui flambait neuf sous le jeune soleil. Puis ils rallièrent la cave de Vigouroux.

Pierrot avait suivi le groupe. Paulette regarda elle aussi ce fameux mâât qui dépassait de plusieurs coudées les toits des alentours. C'était, ce mâât, un hectare et plus du pré que l'on avait vendu. Le père, dans sa tombe, avait dû se retourner en tous sens, ce jour-là. Paulette soupira. Reverrait-elle un jour les pommes de terre pousser dans ce jardin ?

Victor dormait, assommé par les quelques pastis à goût d'acétylène absorbés en l'honneur du mâât, quand sa femme le secoua :

— Victor ! Victor !

Ploubaz grogna qu'elle n'avait pas à s'en faire, qu'il avait pensé à l'envergure de la voile. Paulette le pinça :

— Réveille-toi, Victor ! Ecoute, je t'en supplie.

Il s'assit enfin en se frottant les yeux. Des trains roulaient avec fracas, étranges express qui défilaient, non sur des voies, mais *au-dessus* de la maison.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Victor éberlué en pressant la poire qui pendouillait à la tête du lit.

Dehors, un coup de sifflet retentit et une voix beugla : « Lumière ! » Épouvantée, Paulette éteignit aussitôt et toutes les sirènes de Triage se mirent à mugir, d'un sinistre à glacer la moelle.

— C'est une alerte ! bégaya Ploubaz.

Et les première bombes commencèrent à tomber, illuminant la chambre d'une clarté de soufre.

Ploubaz et sa femme jaillirent des draps.

— Pierrot ! Lucien ! Levez-vous, c'est un bombardement ! hurla Paulette.

Les murs du pavillon tremblèrent comme feuilles à cigarette, et du plâtre s'effrita sur les têtes.

— À la cave ! commanda Victor en passant un manteau sur sa

chemise de nuit.

— Mon Dieu, mes petits gars, ils vont nous tuer, sanglotait Paulette.

Pierrot frissonnait de terreur, mais, intéressé malgré tout, prêtait l'oreille aux craquements du ciel. Ils étaient à présent tassés dans la cuisine perdue dans un nuage de poussière.

— À la cave ! répéta Victor en ouvrant la porte au moment précis où, s'écrasant dans le canal, une bombe provoquait un fantastique éclaboussement d'eau.

La nuit s'était vêtue de pourpre comme les guerriers de Sparte. Des fulgurances d'arc-en-ciel la traversaient d'éclairs stridents. Ploubaz béat se signa comme aux soirs d'orage quand il était petit. Quinze cents tonnerres s'étaient attroupés sur Triage en quelques secondes et tout cela, avions, D.C.A., bombes, obus se crachaient à la gueule, recouvrant le tohu-bohu des maisons écrabouillées, des clameurs de mort ou de désespoir.

À la lueur de ces soleils tragiques, Victor aperçut alors le sloop et son mât dressé qui semblait dire : « Hello ! » aux bombardiers américains.

Décomposé, le chef de train murmura encore : « À la cave ! » La famille Ploubaz en dégringola l'escalier et se pelotonna à même la terre.

— On va tous crever, pleurnicha Lucien, tous, tous, comme des rats !

Un avion mitraillé bascula et sa torche multicolore éblouit davantage la banlieue qui perdait ses tripes. Victor ne pensait pas à refermer la porte ; d'où il se trouvait, il voyait le mât toujours debout et cela seul lui importait. Quelque chose lui criait en plein cœur : le bateau, le bateau, qu'il n'osait geindre tout haut en cet instant où leurs quatre peaux valaient moins cher que celle d'une taupe. Paulette livide serrait ses enfants contre elle en bredouillant une prière. Victor osa gravir quelques marches.

Le sloop ne bronchait pas sous les projecteurs des fusées éclairantes piquées dans la nuit comme des lampions. Des pinceaux blancs fouillaient les nues, y cueillaient un avion qui se débattait tel un hibou dans la lumière et les flocons des éclatements d'obus. Les balles traçantes galopaient, cabossant à coups de maillet d'invisibles casseroles. Un immeuble brûlait et des fourmis en pyjama dansaient autour.

— Victor ! Victor !

Ploubaz entrevit, au soupirail de sa propre cave, la face verte de Tartinvil, puis la main de son ami passa entre les barreaux pour lui désigner le voilier. Victor eut un geste d'impuissance. Il vit encore la bouche de Tartinvil, mais une forteresse volante rasant les toits

emporta ses paroles. Tartinvil meugla enfin entre deux crépitements :

— Le mât ! Faut rabattre le mât !

Victor hésita, grimpa encore une marche. Il lui fallait rabattre le mât, c'était certain, mais y parviendrait-il avant que le *Cerf-Volant* soit réduit lui-même en bouillie ?

— Victor, redescends ! Victor, tu es fou ! s'égosillait Paulette derrière lui.

Au moment où il allait s'élancer vers le bateau, quelque chose de monstrueux chut entre le pavillon de Ravasson et le sien, recouvrant de terre, d'herbe et de gravats tout le quartier. Par miracle, la bombe n'explosa pas. Soufflé par le déplacement d'air, Victor s'en alla à la renverse dans les bras de Lucien. Paulette mouillait de larmes le petit Pierrot qui trépignait sous l'emprise d'une crise de nerfs.

Victor remonta, affolé, chercha à entrevoir le sloop dans le brouillard noir qui avait recouvert le fabuleux feu d'artifice. Il finit par en distinguer la forme sous une enveloppe de boue et de gravier. Le mât, droit sur son socle, narguait toujours le délire du ciel. Mais cette fois, Victor ne tentait plus de sortie héroïque. Il ne laissa plus dépasser de lui-même que deux yeux implorants fixés sur le malheureux *Cerf-Volant*. Ces yeux, lorsque se fut dissipée la brume et qu'eurent repris les flammes et la foudre, repérèrent ceux de Tartinvil à son soupirail.

Une bombe détona de l'autre côté du canal, expédiant aux quatre vents une nuée d'éclats vrombissants.

Quelques-uns d'entre eux tambourinèrent sur le sloop, et le plus gros vint porter au cœur de Ploubaz et à la base du mât un formidable coup de hache. Le mât touché à mort craqua, oscilla et s'effondra avec lenteur, pulvérisant la tonnelle sur laquelle il atterrit avec un bruit de fin du monde.

— Les salauds ! lâcha Ploubaz abruti de douleur.

Il entendait les éclats ricocher sur les toits comme des assiettes. Il se tourna vers la cave où luisaient les prunelles de sa femme et de ses enfants.

— Le mât est coupé... Mon beau mât... Mon beau mât... répétait-il avec stupéfaction.

— Victor, soupira Paulette à bout de forces, pense plutôt à nous.

— Que j'y pense ou que j'y pense pas, qu'est-ce que ça va changer ? Mon mât est foutu, et le bateau avec si ça se trouve. Ou, s'il l'est pas, ça sera dans trois secondes...

Il réalisa qu'il pleurait d'angoisse et de chagrin, s'essuya d'un coup de manche de pardessus. Le pauvre Vermicelle s'étranglait de peur, attaché à sa niche. Victor raccrocha là-bas le regard atterré de Tartinvil.

De roulement en roulement, la furie de la guerre s'éloignait enfin, ne pétaradant plus que pour l'honneur. Quand l'aube de ces Pâques de sang alluma son premier lumignon, les sirènes funèbres sonnèrent la fin d'alerte et les rescapés blêmes commencèrent à sortir des abris et des caves, ahuris d'horreur devant les décombres d'où l'on dégageait des morceaux de cadavres.

La bombe tombée entre Ravasson et Ploubaz gisait au fond d'un entonnoir large et profond de plusieurs mètres. Un peu partout, les voitures de pompiers klaxonnaient de lamentables *requiem*.

Paulette et Lucien, accablés, regardaient le ciel de l'intérieur du pavillon, la moitié des tuiles s'étant envolée dans la bourrasque. Victor et Pierrot, eux, dégageaient le sloop de sa gangue terreuse. Tartinvil hébété les rejoignit, les aida machinalement.

— Une bombe a foutu le bistrot de Vigouroux en l'air. Ils viennent d'embarquer l'auverpin à l'hosto.

— Il est mort ?

— Non. Dis, Victor, on dirait que le bordé a pas trop souffert.

— Pas trop, non. J'aurai à changer qu'aux endroits où les éclats ont fait mouche. Mais le mât, Ricet, mon mât qu'était si beau...

Tartinvil consola son ami, le tenant aux épaules :

— C'est rien, Victor, c'est rien, on en fera un autre aussi bien. On aurait tous pu y rester, c'est ce qu'il faut se répéter.

— D'accord, mais on est là. Alors, pourquoi pas le mât ? Ah ! merde, y a pas plus de justice que de bon Dieu.

Staline arriva, essoufflé. Il avait vu Balloche et Coulibeux vivants. Les bombardiers avaient raté les installations ferroviaires, autant dire qu'on les reverrait une de ces nuits. Il aperçut alors le mât couché de tout son long sur la tonnelle, et maudit les capitalistes yankees au son de *Les Soviets partout !*

Une escouade d'artificiers alertée par Ravasson entra dans le jardin.

— Ah ! oui, leur confia Ploubaz, vous venez pour la bombe qu'est pas éclatée.

— On comprend ça, lui rétorqua froidement leur chef, vu que c'est une bombe à retardement et que vous feriez tout aussi bien d'évacuer le secteur.

Les genoux de Ploubaz fléchirent. Ça n'était donc jamais fini. Il regroupa sa famille, la joignit à celle de Tartinvil et les deux hommes conduisirent le total à l'abri, loin du quartier en danger.

— Si on écoute péter la bombe, se lamentait Ploubaz, toi et moi on n'a plus de baraque, on n'a plus rien sur la terre, et on parlera plus de la Tortue.

— Y vont bien la désamorcer, va, c'est leur boulot.

Ils étaient assis, effondrés plutôt, sur une ruine encore fumante. Des ambulances carillonnaient.

— Si on avait baissé le mât, hier, regrettait Victor, avant d'aller picoler, il serait pas coupé en deux comme une mortadelle.

— On pouvait quand même pas prévoir !

— Si. En matière de vacheries, on devrait tout prévoir, de A à Z. Seulement voilà, il était si beau, droit comme l'Obélisque...

Une formidable déflagration les fit se dresser. Elle s'était produite du côté du canal, leur arrachant toute bribe d'espoir. Mme Tartinvil se jeta dans les bras de Paulette. Les gosses échangèrent des grimaces consternées.

— Et voilà, souffla Victor, tout est foutu.

Aplati sous le malheur, Tartinvil ne put articuler un mot. Victor vaincu baissa la tête. Le pavillon était en miettes, le sloop écrabouillé, la vie gâchée. Les Tartinvil et les Ploubaz catastrophés revinrent vers le canal pour sauver de leur mobilier une cuillère à soupe ou un porte-jarretelles. Plus ils approchaient de leur chez-eux qui ne serait plus qu'éboulis et moins leurs jambes les portaient.

Dégouttant d'eau, Ravasson en uniforme venait à eux, juché sur son vélo. Ils l'arrêtèrent.

— Alors, monsieur Ravasson ?

— Alors quoi ?

— Nos maisons...

— Eh bien quoi, ça va. C'est la bombe tombée dans le canal qu'a explosé. Y a de la flotte partout, voyez comme je suis trempé.

— Mais l'autre ?

— Inoffensive comme un moulin à légumes. Vous pouvez rentrer tranquilles.

Paulette se jeta dans les bras de Mme Tartinvil. Victor grommela :

— Vont me faire périr dix ans avant mon temps. Vont me rendre chèvre. Vivement que j'y sois, à la Tortue !

Il songea, le ventre serré, au retour proche des bombardiers. Il ramassa un mètre de tuyau de plomb tordu sur la chaussée, mais était-ce la peine de penser encore au *Cerf-Volant*, sloop marconi de 7,50 m à la merci d'une misérable guerre mondiale ?

CHAPITRE 8.

Les bombardements suivants eurent du moins ceci d'excellent : ils épargnèrent le sloop et ses environs immédiats ; ils pulvérisèrent les voies à un point tel qu'on pût jouer au billard sur leur emplacement, ce qui procura à Victor et aux autres cheminots quelques jours de congé inespérés, loisirs qu'ils employèrent selon leurs goûts halieutiques ou horticoles, Victor les destinant à remplacer le mât du *Cerf-Volant* ; enfin, Pierrot et quelques « potes » à ses ordres coururent les ruines pour leur arracher tout ce qu'elles recelaient de plomb, conduites d'eau ou de gaz, chéneaux, gouttières ou noquets.

Au nom sacré du navigateur de Triage, Staline et Balloche vaquèrent de porte en porte, de cave en cave, de grenier en grenier pour y récolter tous objets d'une densité de 11,35, acceptant jusqu'aux olives de pêche et aux fusibles d'électricité.

De dix en cinq cents grammes, Victor se trouva, au lendemain du débarquement, à la tête des huit cents kilos nécessaires au lestage de la quille. Il fallut les fondre. Lucien obtint des patrons de « Mécano-Tôle » la permission d'occuper les lieux un dimanche. Tarin, un apprenti mouleur à main, dirigerait la manœuvre.

Au jour dit, une procession de remorques, de voitures d'enfants et de brouettes pilotées par Victor, Staline, Coulibeux, Lucien, Tartinvil et Counissard franchit le porche de l'usine. Tarin avait déjà façonné dans le sable, aux dimensions indiquées par Victor, la forme où refroidirait le bulb. On empila tuyaux, chevrotines, fusibles, soldats de plomb, etc., dans les poches de fonte et Lucien actionna la forge sous les yeux de son père et de ses supporters. Victor vit alors, non sans émotion, cet ensemble hétéroclite amassé au fil interminable des mois frissonner comme beurre au soleil, pour ne plus faire bientôt qu'un tout de matière en fusion.

Lucien, captivé par cette besogne, prit enfin un intérêt à la folle entreprise de son « vieux ». Il lui décocha un coup d'œil et un sourire qui remuèrent Ploubaz jusqu'au tréfonds. Il s'accusa de n'avoir pas assez aimé son aîné, se traita intérieurement d'immonde canaille et de père de pacotille. Le *Cerf-Volant* les rapprochait à temps, comme il avait soudé ses amis à Ploubaz. Ils l'attendrissaient de semaine en semaine davantage, par la passion qu'ils apportaient au sloop, et Victor se promettait de réaliser, lorsque l'heure en serait venue, un

impeccable Paris-La Tortue-Paris pour leur dire merci et leur serrer la main.

Il se devait de payer cash une confiance qui gagnait aujourd'hui jusqu'à l'indifférent Lucien.

Des chaînes grincèrent, et la première poche vint se placer au-dessus du moule. Elle bascula, déversant dans la forme son ruisseau de braise. Aveuglé, Victor se dit qu'il lui faudrait à présent, Sisyphe de la marine de plaisance, penser à se procurer – où ? – des boulons de bronze pour fixer sa quille de plomb. Bien qu'il en souffrît, il avait renoncé depuis longtemps au tabac pour se présenter muni de ses rations de cigarettes chez les marchands de métaux. Il suçotait des cachous pour tromper sa faim de fumée, et il regardait parfois le *Cerf-Volant* comme un gosse chéri qui vous empêche de dormir par ses hurlements. Ce soir, la camionnette à gazogène du garagiste Banquebaille s'en viendrait chercher le bulb qu'il faudrait charger puis décharger dans le jardin, travail d'Hercule qui se passerait, hélas ! du nommé Hercule...

Un dimanche de juillet, pourtant, tout heureux d'avoir verni la veille le second mât du sloop, Victor s'offrit un après-midi de vacances et le déposa aux pieds de Paulette. Associant les Tartinvil à leur promenade, les Ploubaz prirent le train pour Paris et se rendirent au marché aux Puces de Clignancourt. Lucien s'était excusé, en proie à de nouveaux jupons volant plus haut que ceux, incorruptibles, de la fille Ravasson.

Pierrot léchait une glace à la saccharine qui lui teignait la langue d'un vert indélébile. Victor donnant le bras à sa femme marchait derrière les Tartinvil.

Sanglé dans son meilleur complet que cinq années de portemanteau, d'antimite et de coups de brosse n'avaient pas sauvé de la fatigue, Victor souriait à Paulette qu'éberluait ce dimanche sans bruit de marteaux, de rabots ou de scies. Victor n'avait pas même parlé du *Cerf-Volant* depuis le matin. C'était un vrai dimanche qui palpitait dans le corsage de Paulette.

Les cinq banlieusards guillerets se campaient devant chaque éventaire, Tartinvil marchandait pour rire un cendrier réclame, Victor faisait mine d'acheter un collier de perles en verre à sa femme qui jetait de plaisants cris d'horreur. Il paya à Pierrot un lot d'illustrés crasseux, malgré les objurgations de Paulette qui, vaincue, se promit de les passer au four, ayant décidé qu'ils avaient été la proie d'un régiment de tuberculeux. Ils mangèrent des galettes de sarrasin à consistance de carton, burent de la bière chlorotique puis reprirent leur badaudage. C'était un beau dimanche, une vraie journée de

riches.

Tout à coup, Victor tira Tartinvil par la manche et lui souffla d'une voix sourde :

— Regarde, Ricet. Là, devant nous, par terre, mon ancre !

Une ancre rouillée gisait entre deux vieux bandages herniaires, une ancre qui avait dû mariner dix ans au fond de l'océan.

— Elle n'est pas neuve, chuchota Tartinvil.

— Et alors ! On la gratte au papier de verre, on la repeint, et elle s'en va à la Tortue raide comme balle.

Résignées, Paulette et sa compagne s'éloignèrent un peu pour ne rien voir du drame. Pierrot, lui, essayait en vain de décoller l'ancre du sol. Les deux hommes la soupesèrent tour à tour.

— Tu crois qu'elle pèse vingt kilos ? murmura Ploubaz, terrorisé à la pensée que le vendeur pût lire la convoitise en son âme.

— Oh ! oui, facile.

— Parce qu'en rade foraine une ancre à jas doit peser vingt kilos pour un bateau de 6,50 m à 8 mètres, c'est dans les livres.

Ceci établi, ils abordèrent le marchand, poussèrent de hauts cris à l'énoncé du prix, rabaisèrent l'ancre du *Cerf-Volant* au triste rang d'ordure ménagère, s'en allèrent, revinrent pour lancer leur dernier mot, bref menèrent les vingt vies du diable, tant et si bien que le chiftir les couvrit d'injures, mais qu'ils emportèrent la précieuse ancre comme des voleurs, Victor l'étreignant contre son veston.

— C'est une occasion unique, expliqua-t-il à Paulette, à la fois rouge de plaisir et de confusion.

— Une occasion unique de donner ton costume au teinturier, oui !

— Ne le disputez pas, Paulette, plaida Tartinvil, c'est une affaire inouïe.

— Avec votre bateau, vous nous rendez malades, criailla son épouse.

Afin de poursuivre la flânerie, on déposa l'ancre dans un bistrot, mais le cœur n'y était plus, Victor ne rêvant plus qu'aux moyens de rénover sa fraîche acquisition. Pour n'en point entacher le bénéfice par la dépense d'un taxi, Victor et Ricet, au retour, transformés en forçats, se relayèrent pour la traîner dans le métro, se salopant de rouille et de cambouis, ce qui jeta de l'ombre et du vinaigre sur un bien beau dimanche...

Banquebaille, à la vue de Victor qui rentrait de la gare en compagnie de Staline, sauta sur un klaxon qu'il fit rugir aux quatre vents. Les deux hommes se tournèrent vers le garage.

— Ramène-toi, Ploubaz, gueula Banquebaille, j'ai ce qu'il te faut !

Dès qu'ils furent près de lui, Banquebaille grogna :

— T'as du cul, Ploubaz. Un sacré vase ! Si t'arrives pas à la Tortue avec la terrine que t'as, je veux bien me faire évêque ! Je t'ai dégoté un moulin du tonnerre, pour ton bateau !

Car les voiles ne suffisaient plus à l'exigeant *Cerf-Volant*. Par souci de sécurité, Victor entendait le doter d'un moteur qui, en outre, rendrait des services pour les entrées et sorties de port, ou par calme plat.

Ploubaz et Staline, sur l'invite du garagiste, se penchèrent sur le vieux moteur de B12 Citroën pour l'éblouir de leurs lumières.

— C'est bien ce que tu voulais ?

— Oui, oui. De Saint-Malo, on m'a écrit que c'était épatant, le B12 Citron, pour la mer.

— Et celui-là, c'est pas n'importe lequel ! Il tourne comme une valse ! Écoutez voir un peu !

Il mit en marche le moteur et ils disparurent instantanément dans un nuage d'une jolie couleur d'anthracite. Ils durent battre en retraite sur quelques mètres.

— Hein, jubila Banquebaille, qu'est-ce que t'en dis ? Faut pas faire gaffe à la fumée, il y a une huile pourrie dedans.

— Ma foi, approuva Victor, ça m'a l'air d'aller.

— Si ça va, fit Banquebaille en extase, si ça va ? Ça va comme papa dans maman, oui ! Allez, je te le mets de côté, tu le prendras quand tu voudras. En prime, je te donnerai deux grands bidons pour faire des réservoirs.

Il ajouta, car l'Américain progressait en Normandie et il s'initiait à la langue :

— O.K. ?

— Dis combien, quand même osa dire Victor honteux de tant de matérialisme.

— Cloque-moi cent balles par mois pendant un an, et ça fera la soudure. Je suis pas dur pour l'ouvrier, moi.

Ploubaz acquiesça et rentra chez lui, préoccupé. Il projetait de vendre son vélo, le fume-cigarettes en or qu'il tenait de son grand-père, et puis, et puis, tous ses outils de jardinage, puisque aussi bien le sloop avait tout à fait envahi le jardin...

Il s'aperçut à peine de la Libération, tout à sa voilure qui lui était enfin parvenue, aux troussees des armées alliées. C'était des voiles de pêcheur, tannées en blanc, un peu piquées, mais d'une robustesse telle

qu'elles eurent raison de celle d'une paire de ciseaux, lorsqu'il voulut les retailler à sa fantaisie.

Les amis du *Cerf-Volant* vinrent avec respect admirer les pièces essentielles de son gréement. Ainsi, ces trente mètres carrés de coton projetteraient Ploubaz de l'autre côté de la mare aux harengs. Victor expliquait à l'ignare Balloche que les « trous » qu'il voyait dans les voiles n'étaient pas des « trous » mais des « œils-de-pie », ouvertures où passeraient les filins. Il ne résista pas à la vanité de hisser sa bermudienne pour épater les foules.

On s'extasia, on sortit des maisons pour voir cette gigantesque aile de mouette se gonfler au vent. Elle s'y gonfla tant et si bien que le sloop chahuté ébranla soudain ses béquilles.

Victor épouvanté entreprit de rabattre le mât mais, par malheur, le vernis dont il passait couche sur couche avait bloqué les clés de ses manchons. Impossible de coucher le mât ni d'amener la grand-voile coincée là-haut tout là-haut ! Et le vent s'enflait, et le bateau tanguait de plus en plus, étayé par dix personnes hurlantes !

Victor n'hésita pas, enlaça son mât et se mit à y grimper comme un singe rhumatisant. La voile tomba enfin, changeant les assistants qu'elle recouvrit en autant de fantômes.

L'ennui voulut que Victor tombât avec et se cassât une jambe, que l'on jugea bon de plâtrer huit semaines...

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 9.

L'aube d'été sourdit par les hublots, caressa le front de Ploubaz endormi sur sa couchette. Victor ouvrit un œil, sursauta en voyant le plafond si près de sa tête. Une houle de joie lui souleva la poitrine. Il venait de passer sa première nuit dans la cabine du *Cerf-Volant*, et, pour la première fois de son existence, sa gauche ne s'appelait plus gauche mais bâbord, et sa droite tribord.

La veille, 13 juillet 1945, une grue de la S.N.C.F. avait cueilli le sloop dans le jardin et l'avait déposé comme une fleur dans l'eau nauséabonde du canal.

Victor était comblé, ayant toujours rêvé d'inaugurer son bateau le jour de la fête nationale. Plus de deux années après sa conception, le *Cerf-Volant* parachevé entraînait dans son élément. Si celui-ci, pour l'heure, embaumait davantage la vase et le mazout que la sargasse, ce n'en était pas moins de l'eau, sur laquelle le bateau frissonnait avec des émotions de jeune marié.

Victor n'avait pu résister à l'envie enfantine d'êtrenner les couchettes et de dormir à bord, délaissant Paulette, ce qui, hors de son service, ne lui était jamais arrivé en vingt et un ans de mariage. Pierrot avait tenu à accompagner son père et sommeillait toujours dans son sac de couchage.

Victor humait avec délices l'entêtante odeur de la peinture fraîche. À huit heures, heure légale dans la marine pour la cérémonie, il enverrait le grand pavois devant la foule ébaubie. Il se leva, entrebâilla la porte, passa dans le cockpit, s'assit près de la barre et, attendri jusqu'aux os, contempla, émerveillé, son œuvre éclairée doucement par le soleil naissant.

Tout, dans ce bateau, lui rappelait des embûches, des sacrifices, des harassements, quinze mille heures de travail et des litres de sueur. La jambe cassée, c'était lui. La gêne qu'ils avaient connue de longs mois, c'était lui. Ces cicatrices au hasard de ses mains, c'était encore lui. S'il avait depuis longtemps renoncé à la moindre douceur, c'était à cause de lui toujours. Mais il était né de tout cela, le beau *Cerf-Volant*, et sa vie de bateau allait commencer aujourd'hui. Il était bateau, et les yeux ronds de ses hublots semblaient témoigner à son capitaine une reconnaissance d'animal, s'excusant du tourment qu'il avait pu coûter.

— Je ne t'en veux pas, lui dit Ploubaz en souriant, je sais que tu es

un bon garçon, que tu ne me feras plus de misères et que tu me conduiras bien gentiment à la Tortue. Il faudra que tu m'aides, car tu es plus marin que moi, mais je suis sûr qu'on s'en sortira tous les deux.

Il étendit la jambe et lui flatta le pont de son pied nu. Selon les règles, il avait mêlé de la sciure de bois à la peinture du pont, pour le rendre moins glissant. Il aimait ce pont. Il aimait ce mât. Il aimait cette barre sous ses doigts. Il chavirait d'amour et, repoussant cette faiblesse qui déferlait en lui, cria d'une voix forte :

— Debout, Pierrot ! Terre ! Terre !

Le gosse ébouriffé ne tarda pas à jaillir de la cabine. Il se pendit au cou de son père :

— Ah ! dis donc, ce que c'est chouette, de dormir dans un bateau ! Ce que tu vas t'en payer, toi, de la ronflette, sur la route de la Tortue ! Tu devrais m'emmener.

Victor rit et le serra contre lui :

— Comme ça, je serai le premier navigateur solitaire à pas être solitaire.

Pierrot rit aussi et murmura en embrassant Victor :

— Je suis heureux, p'pa. Tu es un grand bonhomme. Tout à l'heure tout le monde se dira qu'y a pas deux types comme toi dans Triage.

Il jura, lui aussi furieux de son sentimentalisme :

— Mort de mes os ! Pièces de huit ! Pas de quartier, gardons le cap au nord ! Pour un bateau, c'est un bateau !

— Allons boire le café et nous habiller, à huit heures, tout le monde sera là.

À huit heures, tout le monde fut là, et un peu là, amis, curieux, cinq cents personnes agglutinées sur le bord du canal. Les cuivres de la fanfare des cheminots jetaient des éclairs avant de faire parler la foudre. Les enfants des écoles, sous la houlette de l'instituteur, bourdonnaient en répétant une chanson. Deux photographes, l'un de *La vie du Rail*, l'autre de la *Marseillaise de Seine-et-Oise*, chargeaient leurs appareils.

Un tonnerre d'acclamations salua Victor Ploubaz coiffé de sa casquette de marine lorsqu'il sortit de son jardin et se dirigea vers la berge, un peu pâle, serrant les mains qui se tendaient en bouquets vers lui.

Il franchit la planche qui reliait le sloop au ponton, prit une corde qu'il dénoua d'un taquet.

— Silence, vociféra Volabruque, silence ! Notre excellent camarade et ami Ploubaz, en l'honneur de la fête nationale et du baptême du *Cerf-Volant*, va envoyer le grand pavois dans le ciel de Villeneuve-Triage !

On n'entendit alors guère plus qu'un chuchotis respectueux. Victor tira la corde et, bouleversé, vit s'ébattre dans la brise, au-dessus de sa tête, courant de la flottaison arrière à la flottaison avant, les vingt-six pavillons alphabétiques, les trois substituts et les dix flammes numériques, soit les trente-neuf pavillons multicolores du code frappés sur un cartahu.

La foule poussa le « oh ! » qui accueillerait à la nuit la « belle bleue » du feu d'artifice. Les photographes opérèrent à tour de bras, ravis d'un pittoresque inusité en ce coin perdu de la banlieue sud-est. Staline grommela bien : « L'aurait pu mettre le drapeau rouge, quand même » ! mais nul n'y prêta attention, tout à ses : « Hourrah ! »

Counissard se tourna vers la fanfare dont il était le maestro, éleva sa baguette, et les accents fougueux du *Tour du monde* d'Olivier Métra (1830-1889) firent quelques accrocs dans l'azur. On applaudit très fort les musiciens cramoisis lorsqu'à la fin du morceau leurs embouchures se décollèrent des lèvres avec des bruits secs de litres débouchés.

L'instituteur, alors, étendit la main et les voix aigres de sa trentaine de marmousets entonnèrent :

*Il était un petit navire
Qui n'avait ja-ja-jamais navigué
Ohé ohé...*

Les mères identifiaient au vol le mélodieux organe de leur rejeton, se pâmaient à l'envi. Les photographes photographiaient. Les enfants se turent enfin, les chiens aussi, et l'on applaudit très fort la chorale ployant sous les fausses notes. Le grand pavois, lui, flottait toujours, surmonté des trois couleurs. Paulette, remuée comme à sa première communion, contemplait son héros de mari qui, demeuré simple, se tenait droit sur le pont du bateau, les mains derrière le dos.

Volabruque sortit un papier de ses basques, s'avança de trois pas vers le *Cerf-Volant* et déclama, le chapeau en bataille :

— Mon cher Ploubaz, ce jour est un grand jour pour vous, vos amis, et la S.N.C.F. C'est elle, cette noble entreprise du rail, que couvriront de gloire les embruns qu'arrachera à l'océan en furie l'étrave de votre sloop marconi lorsqu'il cinglera vers ces horizons lointains derrière lesquels se dissimule le but de votre existence laborieuse et intègre, l'île de la Tortue !

Il assura son chapeau d'une tape, reprit haleine et redémarra :

— Avant d'être capitaine, il faut être cheminot, et vous le fûtes, Victor Ploubaz, à la satisfaction générale et de vos supérieurs en particulier. Aussi, c'est avec joie, fierté, fraternité que je souhaite longue vie, bonne chance et bon voyage au courageux Ploubaz et à son fringant coursier, j'ai nommé le *Cerf-Volant* !

Volabruque donna, sur la planche, l'accolade à Victor puis revint précipitamment sur la berge, car la passerelle craquait sous leur poids. Les braves reprirent de plus belle lorsque la rembourrée Léontine Fontaine, gérante du « Régu », s'approcha, rougissante et porteuse de la traditionnelle bouteille de champagne.

— C'est du mousseux qu'elle ne peut pas vendre, souffla Tartinvil pour Balloche atterré par une coutume qu'il jugeait barbare.

Les photographes se faufilèrent au premier rang pour immortaliser le baptême du voilier. D'un sourire, la marraine séduite promit à Ploubaz gêné toutes les voluptés qu'il lui plairait de prendre en son établissement. Coulibeux mit en place le dispositif de ficelles qui permettrait à la bouteille de percuter la coque. Counissard déclencha du geste une *Marche Lorraine* endiablée. Lorsque celle-ci eut achevé son long calvaire, Léontine put expédier le mousseux sur les flancs du bateau et l'assistance brailla, agitant chapeaux et casquettes : « Vive le *Cerf-Volant* ! » Machinalement, Victor se pencha pour s'assurer si le projectile consacré n'avait pas rayé la peinture du sloop. Il descendit ensuite à terre pour recevoir le baiser éloquent de Mme Fontaine.

— Dites, Ploubaz, lui rappela Volabruque, ça tient toujours notre petit tour ?

— Bougre ! Il y a de la brise, ça va très bien marcher.

Victor avait promis aux camarades de les faire participer à la première sortie du voilier. On pousserait jusqu'au pont de Villeneuve-Saint-Georges, et puis l'on reviendrait en louvoyant. Victor remonta à son bord, amena le grand pavois et se mit en devoir de hisser les voiles. Il ne s'agissait pas de donner aux gens l'affligeant spectacle d'une fausse manœuvre. À minuit, avant de se coucher, Victor s'était livré, manuel en main, à une sévère répétition avec pour seul témoin la lune. Cinq cents paires d'yeux virent donc se déployer comme à la parade grand-voile, trinquette et foc. Victor halait ses drisses, rouge d'application, attentif au roulement des poulies. Il ordonna enfin, sensible au murmure admiratif qui montait de la masse des profanes :

— Allons-y !

À la queue leu leu, Paulette, Pierrot, Lucien, Tartinvil, Staline, Balloche, Coulibeux et Volabruque grimpèrent à bord, s'installèrent où ils purent, transformant en un clin d'œil l'esquif en wagon de métro à six heures du soir. Counissard victime du devoir resta avec ses musiciens.

— La marraine ! La marraine ! hurlèrent Staline et Balloche.

Léontine confuse se fit prier avant d'embarquer en un gracieux retroussis de jupe et de choir sur les paumes diligentes de Coulibeux. Victor commenta à voix haute pour le peuple :

— Allez au bout du canal, si vous voulez voir de la voile. Ici, y a pas

assez de vent, c'est encaissé, je pars au moteur.

Il leva l'ancre, acte symbolique qui n'échappa point aux objectifs des photographes, démarra le sloop avec des gestes sûrs de vieux bourlingueur. Le moteur toussota et le *Cerf-Volant* dûment ovationné se dirigea avec lenteur et majesté vers la Seine.

Victor tenait sa barre et s'aperçut qu'elle tremblait tant il était troublé. Tous, à bord, criaient ou gloussaient de joie ; lui, effaré par son bonheur, serrait les dents de toutes ses forces pour ne pas éclater en sanglots comme un vieil imbécile. Tartinvil s'aperçut du désarroi de son ami, lui posa sa patte bourrue sur l'épaule et bougonna :

— Je suis content, Victor, que tu sois content.

Il ne trouva rien d'autre à ajouter.

Tout au long de la berge, les badauds trottaient vers le fleuve et la fanfare se hâtait pour saluer d'une ultime aubade le départ à la voile. Victor se rasséréna, excité par la gaieté de l'équipage. Léontine piaillait, chatouillée par des crabes, aux dires de Coulibeux et de Balloche. Staline jouait à l'harmonica *L'Internationale*, le seul air de son répertoire. Volabruque, flamboyant d'aise, jouait les figures de proue. Paulette souriait à Pierrot qui, droit sur le rouf, tonitruait, fou d'allégresse :

— Pièces de huit ! Pièces de huit !

Au confluent du canal et de la Seine, la brise se fit un plaisir de s'engouffrer dans la voilure, Victor coupa le moteur et le *Cerf-Volant* vira délicieusement vers l'amont tandis que lui parvenaient de la rive les vivats des quidams et le fracas d'une *Sambre et Meuse* exécutée à bout portant par les séides de Counissard. Le bateau prit le modeste large qui lui était offert, laissant le frissoulis de son sillage derrière son tableau où s'étaient les mots *Cerf-Volant* en lettres de bronze.

— Si ça marche ! siffla Tartinvil ravi.

— Ça va bien, grogna Victor ébahi par la facilité dérisoire de la manœuvre.

Avait-il été bête de se poser des questions absurdes sur l'art de naviguer ! Un enfant aurait pu diriger le sloop. Il s'en irait à la Tortue les doigts dans le nez, oui, alors qu'un temps il s'en était fait tout un monde. Certes, il subirait par-ci par-là quelques coups de tabac, mais cela agrémenterait du moins la traversée qui, sans eux, ne serait rien d'autre que des nouilles sans sel. Plus gonflé de bleu et de rose que de vent sa grand-voile, il rigola, libéré de ses dernières appréhensions, et dit à Paulette qui se mirait dans l'eau :

— C'est agréable, hein, maman ?

— C'est merveilleux, approuva-t-elle, les yeux pétillants.

Elle mettait pour la première fois les pieds sur un bateau et

dégustait le charme de cette silencieuse glissade sur une Seine endiamantée par le soleil. Il fit, plus bas, pour elle seule :

— Merci, tu sais, merci. Si tu l'avais voulu, tu aurais ta buanderie, et il n'y aurait pas de *Cerf-Volant* aujourd'hui. Ça fait deux ans que tu ne t'es rien acheté pour toi, tu es la reine des braves filles.

Elle lui sourit, honteuse et fière de cette reconnaissance de dettes.

— Péniche à bâbord ! signala la vigie Volabruque.

— Vu, répondit Victor. Nous allons virer au plus près afin d'être un peu secoués. On s'ennuie, dans vos rivières pour pédalos !

— Fais attention quand même, Victor, frémit Paulette en se tenant d'une main craintive au gui de la grand-voile.

Ploubaz eut un geste débonnaire pour la renvoyer à ses fourneaux, et le sloop docile passa à quelques encablures de la péniche, salué bien bas par les mariniers. Dans le remous, le bateau tangua si fort que les femmes poussèrent de petits cris d'effroi et que le chapeau de Volabruque chut dans la Seine.

— Un feutre à la mer ! beugla Tartinvil.

Magnifique, le *Cerf-Volant* se raidit et s'élança à la poursuite du couvre-chef que Balloche cueillit d'un élégant coup de gaffe.

— Bravo, p'pa, admira Pierrot, t'en fais ce que tu veux, du voilier !

— Faut dire qu'il a pas été trop mal conçu, se rengorgea Victor. L'oncle Jean-Marie soulèvera poliment sa casquette, quand il le verra.

Il pensa confier la barre à Paulette ou à Léontine pour leur prouver que le bateau obéissait à n'importe qui, mais il s'en garda, à la réflexion. Cela risquait de diminuer considérablement un mérite personnel auquel il tenait fort en ce jour de gloire.

On se dressait dans les barques de pêche pour examiner le petit navire éclatant de blancheur. Sur la promenade qui longe le fleuve de Triage à Villeneuve-Saint-Georges, les flâneurs s'arrêtaient, les gosses battaient des mains. Étourdi d'orgueil, Ploubaz levait parfois le bras pour répondre aux acclamations qu'il devinait. Il expédia Pierrot dans la cabine pour en ramener un litre de vin et des verres.

— C'est dans la cuisine, à tribord, lui expliqua-t-il.

— Est-il possible que vous ayez une cuisine là-dedans ? s'étonna Léontine.

— Parfaitement, chère madame, avec des placards et un évier. Lorsque le moteur est en route, j'ai même de l'eau chaude pour la vaisselle. Sur bâbord, vous avez un cabinet de toilette avec, sauf votre respect, un W - C. marin. Sous les couchettes, huit réservoirs à eau en cuivre étamé. L'avant sert de soute à voiles, à filins et à vivres. Tout est réfléchi, prévu, calculé au millimètre. J'emporterai même un petit réfrigérateur qui marchera au pétrole rectifié, ah ! mais !

Elle le déshabilla de l'œil avec une insistance telle qu'il se demanda s'il ne serait pas obligé, par politesse, de tromper Paulette. En somme, l'aventurier a-t-il le droit de refuser une aventure ?

Sans lâcher sa barre, il trinquait avec l'équipage hilare, ce qui l'ôta à ses mauvaises pensées.

Les embarcations du Canoé-Club de Villeneuve-le-Roi croisaient autour du sloop, chargées de têtes stupéfaites, et Pierrot vit en elles les pirogues chargées d'Indiens apportant à l'homme blanc des présents de salsepareille, d'indigo, de cochenille, de jalap et de méchoacan. Comme un canoé coupait devant son étrave, Victor rappela d'une voix forte au payeur boutonnable qu'un voilier a priorité sur tous les autres bâtiments. L'acné s'enfuit sous les *lazzi* des ardents cheminots et les stridents : « À l'abordage ! » de Pierrot. Comme le pont de Villeneuve-Saint-Georges s'approchait et que Victor n'était pas très chaud pour rabattre son mât, il fit effectuer au *Cerf-Volant* un savant demi-tour. Le vent se désintéressa subitement de la voilure et celle-ci retomba, flasque, au grand désappointement de Victor et de la troupe.

— On ne peut même pas remonter au vent, pesta Ploubaz, y en a plus. Force, zéro. Pression, zéro virgule zéro huit. C'est malheureux, je vous aurais fait voir comment on louvoyait.

Il se dit qu'après tout ce n'était peut-être pas un mal. Aurait-il su louvoyer de la seule façon qui convenait aujourd'hui, à savoir comme un dieu ? Le sloop déchu dérivait bêtement, changé en un vaste rat crevé. Pour masquer ses accommodements avec le ciel, Victor ragea de plus belle :

— Nous voilà encalminés ! Ce que c'est idiot, les rivières !

— Ne te frappe pas, fit Coulibeux compréhensif, t'es dans le Pot au Noir, voilà tout.

Les joyeux drilles Staline et Balloche soufflaient à pleins poumons sur la grand-voile pour amuser Léontine.

— On rentrera au moulin, tant pis, soupira Victor.

D'ailleurs, voile ou moteur, cela leur était égal à tous. Hormis Ploubaz, on comptait peu de puristes à bord. Le principal n'était-il point d'être sur l'eau et de parader pour les terriens à bouche bée ? Le moteur bourdonna donc et le *Cerf-Volant* reprit une allure plus décente.

Staline et Balloche, sous le prétexte d'aller visiter la cabine en compagnie de Léontine, tombèrent en arrêt devant deux autres litres. Plantant là Vénus, ils réapparurent dans le cockpit en les brandissant, trop honnêtes pour les vider seuls et sans permission. Paulette emplit les verres, puis les emplit encore pour maintenir l'allégresse. Coulibeux déclara, dès que les bouteilles sonnèrent le creux :

— On est un peu salingues de siffler la cave de Victor. Je propose

qu'on mouille dans le port de Villeneuve-Saint-Georges et qu'on aille chercher de quoi boire !

Paulette protesta. Décidément, les hommes ne pouvaient se distraire qu'un goulot entre les dents. Mais les voix mâles hurlant : « À boire » ! engloutirent la sienne et le *Cerf-Volant* se dirigea vers le port, son capitaine inquiet donnant toutefois ses consignes pour montrer aux mutins assoiffés qu'il commandait toujours :

— Lucien, installe les pare-battages sur tribord. Monsieur Volabruque, prenez une amarre. Quand nous serons à quai, vous la passerez autour d'une bitte.

Nul ne saura jamais pourquoi ce dernier ordre fit se tordre les voyageurs et s'étrangler Léontine. Victor coupa le moteur et le sloop vint se ranger avec délicatesse le long du quai. Volabruque enroula son cordage autour du billot de fonte préposé à cet usage. Ploubaz jeta l'ancre. Elle lui avait tant coûté pour la ramener des Puces qu'il entendait s'en servir, fût-ce à tout propos. Staline, Balloche et Coulibeux sautèrent à terre, suivis par Volabruque.

— Tu viens pas avec nous, Victor ?

— Je n'abandonne pas mon bord pour si peu, rugit le capitaine, grouillez-vous !

Ils partirent pour la ville, n'en revinrent chargés de flacons qu'une demi-heure plus tard en chantant *Il était un petit navire* et escortés par tous les cheminots qu'ils avaient pu ramasser dans la gare et dans les cafés des environs.

Un roulement s'improvisa et tous vinrent trinquer avec le capitaine qui s'entêtait puérilement à ne point vouloir lâcher sa barre. Staline avait découvert la corne de brume et mugissait à s'en éclater les artères. Paulette et Léontine elles-mêmes durent choquer leur verre pour ne point ulcérer camarades de Victor ou clients du « Régu ». L'agent Ravasson, de service au carrefour, accourut et ne s'en alla qu'après avoir fêté dignement la naissance du *Cerf-Volant*, ce qui ne facilita pas la circulation routière.

Enfin, Ploubaz, voyant la vie en vermillon, embrassa ses collègues émus et donna le signal de l'appareillage. On en oublia momentanément de lever l'ancre, ce qui causa quelques perturbations et ronflements anormaux de moteur. Le sloop s'éloigna en louvoyant au gré de sa fantaisie, évoquant un célèbre poème d'Arthur Rimbaud. On s'aperçut alors de la présence d'un passager clandestin : le mécanicien Aimé Remaud avait été embarqué par mégarde et réclamait à tue-tête la terre ferme, le train de 12 h 35 pouvant difficilement se passer de ses offices.

Victor mit en panne, Balloche et Coulibeux hélèrent à grands cris un canoé qui croisait par là et dont l'occupant consentit à ramener

Remaud Aimé d'où il venait. Le mécanicien descendit par l'échelle de pilote, faillit retourner le canoé en cheyant dedans comme un sac de noix.

En redémarrant, le *Cerf-Volant* faillit couper en deux la frêle embarcation.

— Et ma priorité ! gueula Victor au jeune homme accablé par tant d'ingratitude et par Remaud qui lui clamait aux oreilles :

— Vive la S.N.C.F. !

Victor barrait debout, très digne, s'efforçant de ressembler par une attitude virile à ses compatriotes Surcouf et Duguay-Trouin. Le voilier emporta sans sourciller les trois bouchons de trois pêcheurs pétrifiés qui reçurent en prime une bordée d'injures assez grossières. Leur seau à amorce, victime du remous, disparut dans une onde qui leur sembla amère.

Une estafette cycliste, du plus loin qu'elle vit apparaître le sloop, rejoignit le canal à toutes pédales et cria :

— Les revoilà !

Vigouroux, à présent manchot, avait reconstitué son estaminet souterrain. Counissard et ses musiciens qui s'y désaltéraient furent alertés par les rumeurs du retour du *Cerf-Volant*. Reboutonnant leurs vestes tout en liquidant leurs chopines, ils remontèrent pêle-mêle au soleil et coururent à leur poste, sur le ponton que Victor avait installé devant chez lui.

— Voyez-vous, pérorait Ploubaz, quand je serai revenu de la Tortue quelque chose me hantera : le tour du monde. Est-on un vrai marin tant qu'on a pas bouclé la boucle ? Je dis que non. Aussi, quand je serai à la retraite, dans huit ans, j'embarquerai la bourgeoise et hop, direction cap Horn, Tahiti, Madagascar et la suite.

— Et moi ? s'indigna Pierrot.

— Ah ! toi, t'auras vingt et un ans, tu seras soldat.

— Je désertterai, alors !

Staline trouva que ce gosse avait de l'avenir et modula d'une voix fêlée :

Salut, salut à vous,

Braves soldats du 17^e...

Comme il arpentait le pont crosse en l'air, il heurta du front le gui de la grand-voile, perdit un équilibre déjà précaire et tomba à la renverse dans la Seine en une gerbe d'écume.

— Ça devait arriver, gémit Paulette glacée d'épouvante.

— La bouée, monsieur Volabruque, la bouée ! commanda Victor en réduisant les gaz.

Staline hoquetant s'enfila dans la bouée reliée au sloop par un cordage.

— Arrêtez-vous, Ploubaz, qu'on le remonte, pria Volabruque.

— Laissez, laissez, s'esclaffa Victor rassuré, je vais pas encore manœuvrer pour cinq cents mètres qui nous restent. Tiens bon, Jean !

Le *Cerf-Volant* entra dans le canal en remorquant à sa suite un Staline qui prisait peu cette variante du ski nautique et l'affirmait hautement entre deux tasses bues :

— Halte au fascisme assassin ! Ploutocrates ! Réactionnaires ! Chemises noires ! Croix gammées ! Croix de Feu !

La fanfare, interdite, en resta coite de l'ophicléide. Counissard parvint à la ranimer et c'est au tintamarre de l'ouverture de *Carmen* que le sloop marconi, décrivant dans l'eau sale une orbe parfaite, regagna son point de départ.

Avant de suivre ses amis circumnavigateurs, qui, sur la berge, se ruinaient en adjectifs pour décrire leur périple, Victor écrivit sur son livre de bord tout neuf : « Première sortie du *Cerf-Volant*. Triage-Villeneuve-Saint-Georges-Triage. Tout est en ordre. »

Tout, sauf Staline qui, dans sa bouée, oublié de Dieu et surtout des hommes, hurlait toujours en barbotant, cerné par les papiers gras et les trognons : – À moi, camarades syndiqués ! À moi, prolétaires de tous les pays !

CHAPITRE 10.

Victor n'avait obtenu son congé qu'à la date du premier octobre, ces premières vacances d'après-guerre mobilisant tous les trains et tous les cheminots. Il profita de ce délai pour constituer une réserve de vivres qu'il entassa dans sa cave. Là encore le débrouillard Coulibeux lui demeura fidèle et l'approvisionna en rations de l'armée américaine, sa nouvelle spécialité. Ploubaz le paierait au retour. Jamais Paulette n'eut la tentation d'ouvrir une boîte de poulet ou de *meat and vegetables* pour agrémenter un ordinaire le plus souvent composé par les pommes de terre dont Volabruque continuait en tapinois à fournir la famille.

En ces derniers jours de septembre, Victor songeait. Il avait fixé son départ au 15 octobre. Victor songeait, calme et résolu. Il n'était déjà plus dans Triage et son œil se perdait loin des côtes, au sein des immensités, au cœur des mers phosphorescentes. Il aurait bientôt cinquante ans. Il jouait du biceps sous sa vareuse pour éprouver ses forces. Tout lui paraissait en ordre de ce côté-là. L'âge de ses confrères navigateurs solitaires l'encourageait : Fred Rebell avait quarante-cinq ans et n'avait jamais navigué à la voile avant de s'embarquer sur *L'Elain* ; Slocum, le plus grand de tous, accusait cinquante et un ans ; le commandant Bernicot, Breton de l'Aberwrac'h, cinquante-trois. Victor rêvait en lisant leur histoire. Il s'ajouterait, foi de Ploubaz de Saint-Malo, à la liste immortelle de ces grognards de l'Océan.

Le *Cerf-Volant*, sur le canal, gonflait à l'eau afin de s'affirmer étanche pour le jour J. Le 14 juillet, on avait eu un peu les pieds trempés, mais quel capitaine aurait eu la tripe assez dure pour se refuser une petite fantaisie à l'occasion du baptême de son bateau ? Terminés, à présent, les fantaisies, les bavardages chez Vigouroux, place à la méditation et au rassemblement des énergies !

Certes, Victor ne nourrissait plus la moindre appréhension, mais des fumées de chagrin lui faisaient parfois cligner les paupières lorsque autour de la soupe il devisageait à la dérobée sa femme et ses fils qu'il allait quitter pour de longs mois. Il se reprochait ce sentiment comme un crime. « Allons, allons, Victor, s'exhortait-il, tu les retrouveras bien assez tôt, tes pantoufles. Gerbault aussi il aimait peut-être bien se chauffer les pieds dans le four de la cuisinière. Slocum aussi il aimait peut-être autant que toi sa femme et son gosse. » Il balayait alors, farouche, ses attendrissements coupables pour étudier des cartes

marines qu'il eût pu redessiner de mémoire. Il ne voulait agiter en sa cervelle que les contours de l'île de la Tortue, infiniment plus désirables encore que ceux de Léontine Fontaine.

Cela lui fit penser d'ajouter à sa liste de vivres : « Léontine Fontaine, dix kilos de sucre. » Pourquoi le monde entier était-il si brave envers lui ? Serait-il aussi seul que cela, à bord du *Cerf-Volant* ? Ne verrait-il pas apparaître en surimpression sur l'horizon les bonnes balles de ses amis qui lui souffleraient : « Vas-y, Victor, on est fier de toi, on parle que de toi chez nous, on est tous avec toi, vieux frère ! » Ne voulaient-ils pas, tous, fanfare en tête, se retrouver au Havre pour lui dire au revoir et agiter leurs casquettes étoilées ?

En cette fin d'après-midi, il pleuvait et ventait sur Triage. Les averses pleuraient aux vitres, les cheminées tremblaient sur leur base, les parapluies des rares passants craquaient de toutes leurs baleines.

— Quel affreux temps, se lamenta Paulette, c'est dégoûtant pour une fin septembre.

Victor collé à la fenêtre haussa les épaules et récita un extrait de l'échelle de Beaufort :

— C'est rien, ça. À tout casser, force cinq. Brise maniable. De la piaule. J'en verrai d'autres.

Paulette s'effara :

— C'est vrai ?

Victor éclata de rire :

— Bien sûr !

— Tu emportes un ciré, au moins ?

— Mais oui, et des bottes de mer.

— Et quand ça fera trop mauvais sur les vagues ?

— Hé, faudra bien que j'y reste. D'ailleurs...

Il regarda encore au-dehors avant de poursuivre :

— ... D'ailleurs, j'ai comme une envie d'aller profiter de ce petit grain. C'est tout ce qu'on peut rêver de mieux par ici, en guise de clapot. Si on peut appeler ça du clapot.

— Tu vas sortir ?

— Pourquoi pas ?

— Tu vas jusque chez Vigouroux ?

— Mais non ! Je vais prendre le bateau pour m'entraîner un peu. Quand il fait beau, c'est pas la peine. Là, au moins, je vais rigoler cinq minutes.

Paulette soupira :

— Si tu appelles ça rigoler, toi.

— Dame ! On fume la pipe, nous autres, quand les chiens n'osent

pas mettre le nez hors de la niche. Cache-col. Casquette.

— Tu ne mets pas un pull ?

— J'ai assez de ma veste. À tout à l'heure, ma grosse.

Il la baisa au front et elle le regarda traverser le jardin avec cette démarche chaloupée qu'il croyait esthétique d'adopter depuis que le bateau flottait sur l'eau douteuse.

— Bonne brise, y a pas, grimaça-t-il en recevant des paquets de gouttes froides et coupantes en plein visage, on va filer quelques nœuds, mon petit *Cerf-Volant*. Faut t'habituer, figure-toi que t'es pas né pour pêcher les ablettes.

Les berges étaient désertes lorsque Victor sauta dans le cockpit du sloop. Il hissa ses voiles, non sans désagrément, le vent jouant à les lui arracher des mains, lui jetant méchamment les cordages à la face. La bermudienne surtout, la plus grande, lui donna du mal, qui s'évertuait à s'envoler alors qu'aveuglé par la pluie battante il ne retrouvait plus les œils-de-pie.

Il put enfin désamarrer le *Cerf-Volant* qui, méritant son nom, s'élança sur l'eau à une vitesse qui surprit Ploubaz autant qu'elle le ravit. Il gagna la Seine en quelques secondes, et, là, dansa frénétiquement sur les flots, les brisant comme à la hache.

— Vingt dieux, jubila Ploubaz, c'est du billard !

Le sloop, vent arrière, filait à une allure de régate. Victor le trouva nerveux, se souvint qu'il convenait de prendre deux à trois tours de rouleau au moins en pareil cas. Il les prit et en fut satisfait. Le *Cerf-Volant* s'assagit aussitôt et caracola au cœur de la tempête banlieusarde. Le ciel était d'un noir de cul de poêle à frire, au loin des orages furibonds entrechoquaient leurs cuirasses, s'expédiaient des éclairs comme des javelots.

Hilare, cinglé de grêle, Victor appuyé à sa barre chanta dans la tourmente, à l'instar des Vikings. Rigolade, oui. Excellente, certes. Être obligé de serrer de la voile sur la Seine, n'était-ce pas inespéré ? Il se félicita d'avoir poussé le *Cerf-Volant* parmi ces modestes éléments déchaînés. En rentrant, il irait boire un grog chez Vigouroux pour raconter sa promenade hygiénique aux camarades.

Soudain, le foc trop tendu, orienté de travers, claqua à la mort et se fendit de haut en bas en un déchirement sinistre de fond de pantalon.

— Merde ! tonitrua Victor abasourdi tout en se garant des lambeaux de toile qui tentaient de le cravacher. Tout son plaisir détruit, Ploubaz se mordit les lèvres. Il était mûr, ce foc, usé jusqu'à la trame, voilà tout. Il tenta de se consoler : mieux valait que ce fût en rivière qu'elle ait rendu l'âme, cette bon Dieu de camelote ! Il avait été fort avisé de soumettre le sloop à cette expérience de rien du tout.

Il était tout à son dépit amoureux et n'aperçut qu'à vingt mètres de sa proue le pont situé en aval de Triage. Il l'avait complètement oublié, celui-là ! Épeuré, il se hâta de virer de bord quoique le voilier privé de foc répondît en ruant, couché sur l'eau, à l'invite de la barre.

— Quelle merde ! quel bordel ! jura Victor désespéré en précipitant le *Cerf-Volant* vers une rive puis vers l'autre, louvoyant trop court pour remonter convenablement au vent. Il arracha, courroucé, le morceau de foc qui venait de le gifler avec violence. La joue lui cuisait, il crachait de la pluie, le mât vibrait, tout allait mal, et ce bateau était une bourrique, qui récalcitrait ainsi dans le courant.

— T'énerve pas, Victor, t'énerve pas ! cria-t-il très fort pour se rassurer.

Il prit un ris à tout hasard et, de trop ardent qu'il était encore le *Cerf-Volant* devint un veau.

— Ça va pas, ça, se désola Ploubaz.

Dire que tout marchait si bien tout à l'heure ! C'était évident, le foc manquait pour manier le sloop, sans cela, pourquoi y aurait-il eu un foc, je vous le demande !

Victor en était là, du fil embrouillé de ce cauchemar, lorsqu'il vit, loin devant, surgir de la grisaille et de la brume l'ombre énorme d'une péniche à moteur.

Il sursauta, se dit qu'il avait malgré tout le temps d'achever de courir sa bordée avant le passage de ce vulgaire porteur de charbon. Il n'allait pas, quand même, se laisser piétiner les orteils par une marie-salope(2), lui, orgueil de la marine de plaisance, parapher d'une humiliation les tracas qu'il venait de subir. Et d'abord, ne lui devait-elle pas la priorité ? Il n'avait d'ailleurs pas trop mal calculé sa dérive, quand le déventèrent quelque peu les arbres de ce côté-là du fleuve. Le *Cerf-Volant* perdit de la vitesse au moment où il aurait dû l'accroître pour couper sans dommage la route de la péniche. Les mariniers, à la vue de ce bateau fou qui se jetait devant eux, actionnèrent leurs sirènes.

Épouvanté, Victor hurla, les bras repliés sur le crâne pour se protéger. La péniche grossissait, allait fracasser de plein fouet le sloop et son occupant. Les doigts de glace de la camarde saisirent le malheureux au cou.

Victor, alors, s'imagina cadavre, étendu roide et trempé sur son lit avec un cierge à tribord, un autre à bâbord de sa tête aux yeux pieusement clos. De l'eau ruissellerait encore sur le parquet de la chambre. Vermicelle japperait à la mort. Il pensa à tout, aux remparts de Saint-Malo, à la tour Quiqu'engrogne, aux sabots qu'il chaussait pour bêcher le jardin, aux bûches du tabac gris, à la gare de Laroche, à celle de Montargis, à *La Belle Poule*, aux seins de Paulette, au nez de

Pierrot, aux oreilles de Lucien, aux tartes de sa belle-mère, au rond des chopines sur la table de marbre de Vigouroux, à sa lanterne posée sur les rails comme un astre au repos, à tout.

Il n'oublia rien dans cette revue passée au grand galop. Il était dans son cercueil, il n'avait pas souffert, comme le chuchotait Ricet à Paulette pour la consoler, il avait son costume des dimanches, il embarquait pour la vaste nuit noire de son éternité. Les séraphins de la S.N.C.F. chantaient à ses oreilles gorgées de pluie. *La Vie du Rail* paraissait encadrée de noir. Et puis c'était la Toussaint, les chrysanthèmes, les regrets, Counissard en larmes et sa fanfare en pleurs qui grinçait pour les feuilles d'automne un lamentable *Miserere* de Verdi. Et puis c'était le froid, dans la tombe, un froid de glacière, de glacière d'où l'on sortait les joies de l'existence, la bouteille de vin d'Alsace, le fromage blanc, les fraises à la crème...

Tout ce joli passé, tout cet avenir lugubre, tout fut nettoyé en une seconde. La péniche rasa le *Cerf-Volant* de si près que Victor ahuri d'être en vie aperçut à deux mètres de lui les trognes exaspérées et vertes de peur des deux mariniers qui lui braillèrent au vol :

— Andouille !

— Emmanché !

— Paquet !

— Même pas marin d'eau douce, c'con-là !

Les têtes disparurent, que Victor n'oublierait jamais plus. Le remous et l'hélice tourbillonnante de *La Belle Marguerite* ballotèrent avec furie son dérisoire adversaire. Victor, sans jambes, sans bras, sans nerfs, sans ventre, faillit gicler par-dessus bord comme un bouchon. La corde qui retenait au sloop l'extrémité du gui de la grand-voile se rompit, claqua en balle de revolver. La longue pièce de bois, libérée, siffla au-dessus de Ploubaz, le ratant d'un cheveu. Victor chut à genoux dans le cockpit. Le gui, à présent, voyageait en grondant de tribord à bâbord. Victor tenta de l'arrêter des deux mains. Il fut projeté sauvagement contre le bastingage. Il fallait sans doute faire quelque chose, mais quoi ?

Les voix des enfants des écoles, irréelles, piaillaient encore :

Mais regardant la mer entière

Il vit des flots-flots-flots de tous côtés

Ohé ! Ohé ! Ohé !

Sainte Vierge ma patronne

Cria le pau-pau-pauvre infortuné

Ohé ! Ohé !

À quatre pattes dans le bateau, Victor n'osait plus se lever. Près de

son nez, la barre folle gesticulait aussi, jalouse du mouvement de pendule du gui. Le sloop aux coudées franches piqua résolument vers la berge, bouscula une barque de pêche qui s'empressa de trinquer avec sa voisine. Dévié, le *Cerf-Volant* se rua sur les fiches d'amarrage desdites barques et en carambola une demi-douzaine comme autant de quilles, en une interminable série de coups sourds, avant de s'immobiliser, plus sonore que contrebasse, échoué, à demi couché, hors d'haleine.

Victor livide ouvrit un œil. La grand-voile trempait dans la Seine, arrachée, la quille de plomb grinçait des dents sur les cailloux. Ploubaz épuisé s'effondra sur le caillebotis, demeura ainsi prostré sous la pluie qui redoublait. Il connut alors un instant délectable, où il n'eut pas la ressource physique de penser. Un sourire d'idiot lui fleurissait les lèvres. Il était bien, vivant, tranquille, au sec au coin du feu. C'était épatant de respirer, de voir le ciel, d'écouter les timbales du tonnerre.

Cela ne dura pas. Les larmes lui crevèrent si fort des paupières qu'il crut que se vidait sa tête. C'était fini. « Même pas marin d'eau douce ! » Non, même pas. C'était cuit. Il pleura.

*Il partit pour un long voyage
Sur la mer Mé-Mé-Méditerranée
Ohé ! Ohé !*

Jamais, non, jamais, il ne verrait la rade de la Tortue. C'était mort. Il tremblait de terreur, au fond de ce bateau, comme si on l'avait introduit de force dans une cage tonitruante de lions. Il allait en sortir et regagner la rive à pied, de l'eau jusqu'au ventre. Il s'en fichait, il voulait rentrer chez lui et dormir, dormir. Parfaitement qu'il abandonnerait ici cette saleté de bateau qu'il haïssait, lui qui n'avait de sa vie détesté quoi que ce fût. Il pleurait. Il grelottait. Rideau, fin, terminus et extinction des feux.

Il pénétra en rampant dans la cabine, découvrit dans la petite cuisine modèle une flasque de rhum. Il but l'alcool avec des spasmes de la gorge. Cela l'incendia et il put enfin bouger, s'étaler sur une couchette qui donnait de la bande, à l'abri. Il put enfin se remettre en ordre. Il ne pouvait plus partir pour la Tortue autrement que pour l'échafaud. Il crèverait en route, il le savait, au premier grain.

En ses veines, le sang de sa mère, le sang corrézien, se caillait, delayait l'autre, le breton changé en bouillie pour les chats. Il leur dirait à tous : « Je ne pars plus. » Il leur dirait qu'il avait peur et qu'il ne voulait pas mourir. Ils comprendraient. Ce n'était pas difficile à comprendre, non ? Il voulait vivre encore, n'était-ce pas plus simple que « bonjour » ou « bonsoir » ?

Le rhum ne passait pas. Victor se traîna au-dehors et vomit ce feu et sa bile. Malade, il geignit longtemps sur son sort puis, rassemblant sa volonté éparse, entreprit à la gaffe de déséchouer le *Cerf-Volant*. Il convenait quand même de le ramener dans le canal pour l'y laisser croupir *ad aeternam*. Quelque chose de sensé soufflait à Victor que la vérité crue serait trop dure à lâcher et qu'il siérait de la vêtir des hardes du respect humain. Le sloop se redressa peu à peu, Victor amena les voiles sans précautions, les roula en tas, sur le rouf. Sans amour, qu'était-ce d'autre que des guenilles ?

Soudain actif, Victor se précipitait pour quitter au plus vite cet engin de malheur dont il était le père. Le moteur répondit à la manivelle et, froid, calmé, Victor Ploubaz reprit la barre du corbillard. La peinture de la coque était éraflée sur quatre mètres. Il n'y avait pas jeté un regard.

Il avait l'impression bizarre d'émerger des brouillards de l'enfance et de cingler vers les rivages tristes et paisibles de l'âge mûr, de l'âge où les fruits tombent sur la terre avec des bruits mous, des bruits rassurants.

La pluie cessa, mais les gouttes glaciales dégouлинаient toujours dans le cou de Victor. Le *Cerf-Volant* pénétra dans le canal, frère piteux de celui qui, au 14 juillet, éclatant de rires et de drapeaux, avait emprunté la même voie. Victor, insoucieux de lui épargner les heurts qui tout à l'heure encore lui eussent serré le cœur, l'amarra à la vavite et, sans se retourner, sauta sur le ponton. Il remonta la berge jusqu'au chemin. Il titubait, sentait en lui la fièvre remuer, chaude comme un cochon d'Inde. Il se raidit, face à sa maison. Décidément, il ne dirait rien. Il s'arrangerait, puisque tout s'arrange. Il chanterait, puisque tout finit par des chansons :

Il fait au ciel une prière

Interrogeant-geant-geant l'immensité

Ohé ! Ohé !

Il eut encore envie de pleurer, mais il n'y avait plus une larme en ce corps fatigué, tellement fatigué.

Son entrée effraya Paulette et Pierrot qui farfouillait dans son cartable.

— Qu'est-ce qu'il y a, Victor, cria Paulette, tu es blanc comme un mort !

Il essaya de rire :

— Moi ?

— Oui. Tu es tout pâle, et tu es tout mouillé ! Tu as eu froid, je parie ?

— Ma foi, pour être franc, j'ai pas eu très chaud.

— Je t'avais dit de mettre un chandail ! Déshabille-toi vite, tu vas te changer. Quand, mais quand seras-tu raisonnable ! Jamais ?

— Bientôt, murmura-t-il en s'approchant du feu. Paulette s'affairait en ronchonnant que c'était comme ça et pas autrement que l'on attrapait le mal de la mort. Victor se chauffait, hébété, s'appliquant à montrer son dos, et rien que son dos, à son fils. Pierrot demanda pourtant :

— Ça a marché, capitaine, dans la tempête ?

— Pas mal, hésita Victor.

— Rien à signaler ?

— Non... Tu ne voudrais quand même pas qu'il m'arrive quelque chose sur la Seine, ça serait le bouquet !

— Y a des péniches, ironisa le gosse. Paulette frictionnait à l'eau de Cologne le torse nu de son époux. Victor haussa les épaules :

— Des péniches, j'en ai pas vu, toujours. Mais je suis pas content de Jean-Marie, pas du tout. Le foc s'est déchiré.

— Sans blague ? s'indigna Pierrot.

— Il devait être à moitié pourri. J'ai pas fait de fautes avec. Pour un marin, il est pas sérieux, Jean-Marie. La prochaine fois, je le choisirai moi-même, mon foc, tu peux en être sûr.

Il se chauffait, mais la chaleur ne le pénétrait pas, fuyait cet étranger. Il lui faudrait, à la nuit, s'en aller vers la gare en uniforme de cheminot, avec à ses côtés un Tartinvil bavard qui lui parlerait de la Tortue, et cette perspective lui coupa la respiration. Il revit la scène chez Calon, le soir du Premier Prix et de Stalingrad. Ah ! si Volabruque avait pu fermer sa gueule ! Il lui aurait donné *La Belle Poule*, pour qu'il la ferme ! À deux heures du matin, dans le fourgon, on causerait encore et toujours de tribord amures ou bien de transfilage à demi-clefs.

CHAPITRE 11.

Sa face était fripée, terreuse, lorsqu'à Triage, au matin, il sauta du fourgon. Il n'avait pu dormir.

— Le foie, avait-il dit à Tartinvil.

— Faut voir un toubib avant le grand jour, avait conseillé l'autre, en mer, c'est embêtant d'être patraque.

En mer, en mer, en mer, il n'avait plus que ces mots-là en bouche, cet empaillé. Qu'il y aille, lui, en mer ! Il lui donnerait, en plus du bateau, sa bénédiction et ses meilleurs vœux.

Ils sortirent de la gare et Victor eut un choc en apercevant sur le trottoir Coulibeux, Staline et Balloche qui les attendaient. Ils s'élançèrent tous trois, consternés et pourtant volubiles :

— Ah ! Victor, quelle histoire, quel malheur !

— Faut faire vinaigre !

— Le *Cerf-Volant* a foutu le camp !

— Quoi ?

— Il est plus dans le canal.

— La Seine a monté cette nuit, il a dû casser ses amarres.

Dans le vacarme, Victor criait plus fort que les autres, mais un vertige de joie l'emportait en cachette. Il avait tout retourné, tout pesé, cette nuit. Il était sorti à coups de pied quelque part de son beau rêve. On l'avait arraché de là comme un clou. « Même pas marin d'eau douce, c'con là ! » C'était vrai, « c'con-là » sombrerait au bout de quelques milles. Il s'était bercé de fumées, nourri de l'illusion commode qu'il apprendrait à naviguer en naviguant. C'était possible. Il eût peut-être appris, comme les autres. Mais il n'apprendrait jamais puisqu'il avait eu peur, il avait peur, il aurait peur. Peur. Un mot que l'on ne confie à personne dès que l'on porte des pantalons longs. Un mot qui ne passe la rampe que sous les sifflets et les huées.

Il avait réfléchi, cette nuit. Il était parvenu à cette effarante évidence qu'il n'avait plus le pouvoir de reculer sous peine de perdre Pierrot, de perdre ses amis, de perdre tout, ce qui était plus grave, en somme, que de perdre la vie. Il partirait donc, la mort dans l'âme et à bord. Il coulerait au large du Havre, pour leur être agréable, pour que nul ne puisse dire de lui : « Il nous a bien eus, Victor, avec son bateau ! Il s'est déballonné comme une lope. C'était vraiment pas la

peine de lui avoir prêté la main ! » Il partirait, mourrait, et ils seraient contents. Il était leur prisonnier. Ils diraient alors, autre son de ces cloches : « Il a pas eu de veine, ce pauvre Victor. C'était un type courageux. Un sacré bonhomme. Il a dû falloir une sacrée tempête pour en avoir raison. » Il partirait pour que son Pierrot pût entendre cela, pour que son gosse pût pleurer en pensant à lui, au lieu de le regarder avec un peu d'écœurement et beaucoup de honte. Il mourrait. Ce n'était pas tant de la mort qu'il avait peur, mais de la peur...

Et voilà que tout paraissait s'arranger, comme il l'avait espéré la veille. Ce bateau que jamais il n'eût osé détruire lui-même parce que, aimé ou détesté, il était *son bateau*, ce bateau s'était perdu par ses propres moyens. Il y vit une fleur de la Providence. Car, sans bateau, comment aller à la Tortue ? Il n'eût pas osé le brûler, le casser, l'assassiner, bien qu'il fût devenu l'instrument de sa noyade et de sa fatalité. Il ne l'eût pas fait, par loyauté. Victor Ploubaz, brave homme, honnête homme, ne pouvait guère envisager de finir autrement que dans la peau d'un macchabée loyal. Il était d'une race où l'on meurt souvent pour l'honneur, pour la patrie, pour rien. Ce point de vue discutable était le sien. Il avait fait une boulette, il en subirait les conséquences, c'était écrit dans le livret de Caisse d'Épargne de sa conscience. Au fait, Victor, non ! Non, puisque tout va cesser faute de combattants ! Puisque tu n'iras pas sur la mer ! Puisque tu es sauvé !

Il s'affolait, en rajoutait comme un mauvais comédien, s'arrachait les cheveux :

— Courons, les gars, courons ! Mon bateau ! Mon vieux *Cerf-Volant* !

Ce chagrin démesuré atterrissait ses camarades pendant que le groupe anxieux se dirigeait à toutes jambes vers le canal :

— T'en fais pas, Victor, on le retrouvera !

— Oui, mais en quel état ? Y a des piles de pont, y a des péniches. Oh ! là là, quelle misère, je m'en remettrai pas. Deux ans de boulot, deux ans de privations !

— Ah ! merde, Victor, y a un bon Dieu pour les gars comme toi, c'est pas possible autrement.

— C'est ce qu'on verra, je vous dis. S'il est foutu, mon beau bateau, j'en tomberais raide, vous vous rendez pas compte !

— Mais si, Victor, courons ! On arrivera peut-être à temps !

— Tu l'avais bien amarré, au moins ?

Il l'avait amarré à la va-comme-je-te-pousse, oui. Il avait autre chose à penser, lorsqu'il avait débarqué.

— Bien sûr qu'il était amarré dans les règles, je suis pas dingue.

— Alors, insinua Staline essoufflé, c'est un coup de malveillant, de

ploutocrate, d'un fasciste du coin qu'aura voulu punir la classe ouvrière de relever la tête.

— Mais non, s'indigna Tartinvil, qu'est-ce que tu vas pas chercher. C'est la crue, tout simplement !

Derrière Ploubaz qui marchait le premier en s'efforçant de blêmir d'angoisse, ils échangeaient des œillades navrées. Si le sloop s'était pulvérisé contre un pont, quels mots trouver pour consoler leur malheureux Victor ? Ils se mettaient à sa place, vivaient avec lui la catastrophe, la chute du sixième étage d'un songe hors concours. Il se suiciderait peut-être, leur pauvre vieux copain. Ils se relaieraient auprès de lui, l'amitié à la main, pour qu'il reprenne les couleurs du jour.

Toujours au trot, ils passèrent devant la maison de Victor, eurent un regard pour le canal, pour l'emplacement où pas plus tard qu'hier, Ploubaz et Tartinvil le certifiaient, frissonnait le sloop au contact des épiluchures de banane. Les amarres rompues pendaient dans l'eau qui avait monté brutalement de quatre-vingts centimètres.

Poussifs, ils parvinrent enfin à la Seine qui roulait, torrentielle, ses flots boueux et froufrounants. Ils s'arrêtèrent, impressionnés.

— Et voilà, soupira Ploubaz accablé, c'est classé. On le reverra plus, mon voilier. La nuit, que j'irai à la Tortue, oui, la nuit, en rêve.

Il étrangla un sanglot qui bouleversa son escorte. Coulibeux jura :

— Putain de moine, s'il est perdu corps et biens, le *Cerf-Volant*, je veux en voir de mes yeux un morceau pour y croire !

— Coulibeux a raison, approuva Balloche, on a qu'à longer la rive jusqu'à Choisy s'il le faut. D'accord ?

— Balloche a raison, acquiesça Staline.

Et l'équipe se remit en route, écarquillant des yeux de hibou, le souci épinglé à l'estomac. Ils laissèrent le pont derrière eux, fouillèrent de la prunelle les roseaux, les criques, les accotements, redoutant d'y découvrir tout à coup les restes broyés du *Cerf-Volant*. Ils arpentaient la berge sans un mot, Tartinvil et Victor vêtus en cheminot semblant chercher dans les buées du petit matin une locomotive ô combien égarée.

Ils virent apparaître le fantôme d'un pêcheur, un bon vieux englouti dans une canadienne qui eût pu servir de housse à un buffet Henri II, le nez pointant hors d'un passe-montagne noir. Ils l'abordèrent, empressés.

— Oh ! pépère, vous auriez pas vu un bateau blanc, par là ?

— Blanc avec marqué *Cerf-Volant* sur le derrière, précisa Victor.

Le vieux ne l'entendait pas ainsi, la pêche était bonne, il le fit savoir avant toutes choses :

— Pour le chevesne, me demandez pas mes trucs, mes garçons, y a pas de trucs. Pour le chevesne, il faut une crue, et du sang. Du sang on en trouve à l'abattoir...

— Mais vous n'avez rien vu ? s'impatienta Tartinvil.

— Si ! Si ! fit l'autre outré en ouvrant sa musette, j'en ai cinq dont trois qui font bien leurs deux livres.

Ils durent contempler par politesse les poissons bouche bée couchés sur des herbes avant de reprendre en chœur :

— Un bateau blanc ! Il a cassé ses amarres !

L'ancien se moucha, puis bougonna :

— Ah ! oui, c'est vous qui cherchez un bateau. J'en ai bien vu un, mais je vous préviens que c'est pas une barque de pêche. Des bateaux comme ça, j'en ai même jamais vu sur Seine, et pourtant j'y pêche le chevesne depuis quarante ans. Je pêche que le chevesne, moi. On dit que c'est mauvais, mais si vous prélevez seulement les filets, on dirait du saumon. J'ai jamais mangé de saumon, mais mon voisin, M. Sabot que vous devez connaître...

Hors de lui, Coulibeux le secoua :

— On s'en fout ! On s'en fout ! Où il est, ce bateau, nom de Dieu, où il est, où je vous fais bouffer vos asticots !

Le vieux se dégagea, offensé :

— Je pêche pas à l'asticot, mon petit gars. Je laisse ça aux jeunes. Le sang, y a que ça ! Le sang !

— Va y en avoir, du sang ! hurla Coulibeux.

Le vétéran lut le gérontocide dans les yeux exorbités de son incompréhensif vis-à-vis et lâcha vivement :

— Il est à deux cents mètres en dessous, ce bateau. Mais je vous aurai prévenus, hein, c'est pas une barque de pêche. C'est que faut pas me brusquer, moi. Aux Épargés, en 15, je le disais déjà au lieutenant...

Ses agresseurs étaient déjà loin, lancés vers l'aval comme autant de boulets.

Le *Cerf-Volant* était bien là, pitoyable, défraîchi, retenu par les basses branches d'un arbre. Son bordé de bâbord avait souffert d'un choc violent et par une fente du bois éclaté on apercevait la lunette du W - C. marin. Le jarret flageolant, Victor foudroyé considéra ce voilier increvable qui, une fois réparé, partirait avec lui à la Tortue, mais n'y arriverait jamais. Les piles de pont n'étaient pas charitables. Ses compagnons ravis se méprirent devant cet abattement qu'il ne pensait pas à déguiser.

— Fais pas cette tête-là, Victor, il est pas amoché terrible, ton bateau.

— C'est la barbouille qu'a dérouillé, surtout.

— Faut pas oublier qu'il pourrait être en bouillie. On a eu assez le trac de le voir transformé en cotrets.

Victor pantelant murmura :

— C'est pas pour ça...

Coulibeux s'étonna :

— C'est pour quoi, alors ?

Ploubaz se ressaisit et geignit :

— Je pourrai pas partir le 15, voilà tout.

Staline éclata :

— Ah ! là là, ce qu'il peut être pressé. T'as bien attendu cinquante ans pour la voir, la Tortue, tu peux bien attendre encore un mois.

— C'est vrai, ça, appuya Balloche. T'y serais jamais barré à la Tortue, si le sloop était mort, c'est ce qu'il faut se dire. T'es jamais content.

— Si, je suis content, fit Victor lamentable.

— C'est pour ton congé, que tu te fais du mouron ? Volabruque te le fera reculer au premier novembre.

Victor, las, repoussa cette suggestion de Tartinvil :

— T'es fou. Il me faut plus d'un mois pour réparer ça.

— Au premier décembre, alors.

— Pas possible. En décembre, y a la mousson.

Victor la transférait froidement de la mer des Indes à l'Atlantique, mais Coulibeux ne sourcilla pas. Il ajouta, désespéré :

— Si j'avais choisi de me tirer le 15 octobre, c'était pas pour des prunes. Toutes les bonnes conditions étaient réunies. C'est un coup très dur, les amis.

Ils adoptèrent des mines catastrophées, comprenant la douleur de Victor.

— Tu partiras quand, alors ? souffla Tartinvil.

Il y tenait, celui-là, à le voir partir !

— Au début de février, j'espère, grogna Ploubaz que consolait la perspective de passer les réveillons en famille une dernière fois.

Il retirait malgré tout un bénéfice de cette espérance déçue. Il n'aurait, certes, pas la vie sauve, mais gagnait toujours sa douzaine d'huîtres et son sapin de Noël.

— C'est pas de pot, c'est pas de pot, conclut le philosophe Coulibeux. Mais faut pas rester les deux pingots dans la même chaussette. Le *Cerf-Volant*, il y est pas amarré avec des chaînes, dans son arbre. Vous voyez pas que, pendant qu'on pleurniche, il se refasse la valise ?

Ils s'agitèrent en tous sens, Victor le premier, qui avait saisi que

vouloir laisser là le sloop sous de divers prétextes ne lui sauverait que deux ou trois jours au maximum. Ils l'auraient amarré si bien, les salauds, que relâcher le *Cerf-Volant* au fil du fleuve aurait été signé d'une main criminelle. Et Victor croyait de bonne foi que le crime se lit comme le nez au milieu de la figure.

— On va pouvoir le remonter au moteur, dit-il, mais vu le courant, faut pas compter grimper dedans à cinq.

— Sûr, approuva Coulibeux. On rentre à pied, nous autres. Vas-y tout seul.

— Ah ! non, protesta Victor craintif, je peux quand même en prendre un avec moi. Tu viens, Ricet ?

Tartinvil le suivit à bord pendant que les autres désespêtraient le voilier des branches avant de l'expédier de toutes leurs forces au large.

Le moteur gloussa et le bateau, après avoir décrit un cercle sur la Seine furieuse, se dirigea lentement vers l'amont. En sa qualité de meilleur ami, Tartinvil tenta d'atténuer le chagrin de Ploubaz :

— Faut pas avoir le bourdon, Victor. Ça te fait perdre gros de temps, cette affaire, je sais bien, mais qu'est-ce que tu y peux ? Rien ! T'iras, va, à la Tortue !

— Oh ! pour y aller, j'irai, gronda Victor sourdement. Personne m'empêchera d'y aller.

— On est tous avec toi, Victor...

— Ça aussi, je le sais, soupira Ploubaz.

À la réflexion, il lui paraissait invraisemblable que son gamin et ses meilleurs copains souhaitassent sa mort avec autant d'enthousiasme, mais c'était ainsi et ils tenaient ferme toutes les issues.

À la file indienne sur la rive, les autres suivaient le bateau qui peinait et crachotait dans sa lutte contre le fleuve. Victor revit le vieux pêcheur de chevesnes. Quel âge avait-il, ce bougre-là ? Soixante-dix ans ? Victor n'y parviendrait jamais, lui, à cet âge ma foi déjà supportable pour casser sa pipe. Au printemps, quand toutes les pommes de terre seraient plantées, il serait mort. Il est vrai qu'il ne périrait pas cet hiver. Il se promit de savourer ce sursis, de profiter des joies encore disponibles. Il coucherait avec Léontine, pour commencer. Un homme peut-il décemment trépasser sans avoir trompé un jour son épouse ? Tartinvil le regardait avec les yeux mouillés de tendresse du chien Vermicelle. Il eut envie de lui chuchoter : « Mais toi, Ricet, toi qui m'aimes bien, toi qu'on partageait nos fonds de poches pour se rouler une cigarette quand je fumais encore, toi qu'es mieux qu'un frère vu que mon frère c'était une savate, pourquoi que tu me veux du mal au point de vouloir m'envoyer en paquet recommandé aux requins et aux crabes, pourquoi ? » Mais il se tut. Tartinvil n'avait pas peur, lui. En 1939, il avait même eu la croix de guerre. Il n'aurait pas

fallu lui dire deux fois, d'aller crever avec Victor ! Il n'aurait pas admis que son Victor n'aille pas crever tout seul d'un cœur léger. « Tu seras servi », songea Victor, non sans humeur.

— Il en a gros sur la patate, ce pauvre vieux, déclarait Coulibeux. Forcé, il lui manquait pas un bouton de culotte pour lever l'ancre, et le voilà qui doit se remettre au turf.

— Quand même, faut que ça le tienne ! Moi, à sa place, je laisserais tomber.

— Toi, Staline, t'es une entérite, répliquait Balloche. Victor, c'est un Jules. On laisse pas glaner deux ans de tapin pour une contrariété.

— Je suis de ton avis, Balloche, hocha Coulibeux. C'est un marin, Victor, et des marins, moi, j'en ai vu quelques-uns, et des pas pourris.

— Pour ça, faut dire que c'est un zigue dans le genre de Thorez, apprécia Staline conciliant.

Le sloop entra derechef dans les eaux calmes du canal. Les voisins en état d'alerte applaudirent à tout rompre le bateau prodigue devenu l'oriflamme du quartier.

Paulette embrassa son mari dès qu'il eut mis pied à terre.

— Comme tu as dû avoir peur, mon Victor.

— Peur, peur, c'est beaucoup dire. J'ai eu la trouille, quoi. Résultat, on passera Noël ensemble.

— Oh ! c'est chic ! s'écria-t-elle réjouie.

Puis elle se dit qu'elle était égoïste et ajouta, compatissante :

— Excuse-moi, ce n'est pas très gentil de ma part.

Il fit tout bas, malheureux :

— Mais si, Paulette, c'est gentil. Tu peux même pas savoir comme c'est gentil.

Il se tourna vers les camarades qui amarraient le sloop comme s'il eût été le *Koh-i-Noor* soi-même et les invita à venir boire chez lui le verre qu'ils avaient sacrément mérité.

CHAPITRE 12.

Victor avait rêvé d'empêchements nés d'une hypothétique mauvaise volonté de Volabruque. Il n'en fut rien. Le trop dévoué chef de gare principal recula le congé de son protégé au 1^{er} février 1946, obtint encore de mobiliser une grue pour déposer le *Cerf-Volant* dans le jardin de Ploubaz.

Le sloop était donc là, sous les fenêtres et le nez de Victor, muet, glacé comme une menace. Si l'œil était dans la tombe et regardait Caïn, le bateau, lui, regardait Abel de tous ses hublots givrés de cruauté.

Victor devait remplacer le bordage endommagé. Pour commencer, Ploubaz, sur les nerfs, déclara que tous les bois qu'on lui proposait ne valaient rien. Ils étaient vérés, ou trop secs, ou trop verts et bons pour des goujats. Il s'en prit ensuite aux rivets. Ma parole, ceux qu'il avait trouvés pendant la guerre leur étaient supérieurs. Un comble ! Ceux-là ne rivaient pas, foinaient l'un après l'autre ou s'oxydaient. Il n'allait pas partir avec, dans sa coque, une porte ouverte sur l'océan. Item pour les voiles. Il n'avait plus confiance en elles depuis l'accident survenu au foc. En outre, il n'avait plus d'argent pour s'en procurer d'autres, plus rien à vendre. Il tergiversait, prenait le chien, le facteur, l'employé du gaz à témoin des mille et un tracas qui assaillent le brave homme dès qu'il essaie de mettre un pied devant l'autre.

Un soir, en son absence, chez Vigouroux, la belote achevée, le *Cerf-Volant* revint sur le tapis à la place des cartes.

— J'ai vu Victor ce matin, s'apitoya Tartinvil, il se ronge, le pauvre mec. Faut qu'il repeigne le sloop, qu'il achète une voilure neuve, celle qu'il a peut servir tout juste de rechange. Il a encore un tas de petits frais dessus, et lui qu'a jamais dû un kopeck de sa vie, il a une ardoise chez le boucher...

Balloche, Staline et Counissard adoptèrent la même attitude chagrine.

— Pas marrant, fit Staline.

— Non. Et puis, vous savez pas ce qu'il m'a dit hier ?

— Non.

— Il m'a dit : « Avec tous les ennuis qui me tombent sur le paletot pour me retarder, toi et les copains, vous finirez par croire que j'invente des histoires pour pas y aller, à la Tortue. »

— Il a dit ça ?

— Oui. Ça le ronge, quoi, ça le ronge. Comme si on savait pas que c'est sa seule idée au monde, d'appareiller le plus vite possible !

— Faut faire quelque chose pour lui, proposa Counissard, quelque chose qui lui prouve qu'on est là et qu'on le pousse au cul.

— D'accord, approuva Balloche, mais quoi ?

— Puisqu'il est gêné aux entournures, il ne s'agit pas de lui jouer de la musique. Faut qu'on organise une collecte.

Cette idée les inonda de clarté, ils réclamèrent une feuille de papier à Vigoureux, s'inscrivirent chacun pour cent francs, taxèrent l'Auvergnat du double sans lui demander son avis. Puis, postés là comme autant d'araignées, ils guettèrent les arrivants jusqu'à l'heure de la soupe pour les imposer.

Les jours suivants, ils coururent les rues, les boutiques, les trains et les gares, armés de leur liste de souscription et d'exhortations à la solidarité due à l'unique aventurier de la S.N.C.F. La municipalité de Triage sommée d'allaiter son glorieux enfant fit un geste. Volabruque, un autre. On lui faisait payer cher sa fantaisie de pêche au maquereau, à celui-là.

Bref, un mois après le début de la collecte, une douzaine de cheminots conduits par Tartinvil envahit la cuisine d'un Victor sidéré occupé à se raser.

— Victor, entama Tartinvil, c'est au nom de tous les camarades que je prends la parole. L'argent est le nerf de la guerre, mais il est aussi celui de la navigation. Tu n'es pas riche, Victor. Ne me coupe pas, ne te coupe pas non plus avec ton rasoir. Tu n'es pas riche, on est comme toi, mais on a pensé qu'il était juste qu'on contribue un peu à l'admirable tâche qui t'attend. Comme on élit des délégués syndicaux, toi, Victor, on t'a élu comme délégué à la Tortue. Tu trouveras notre cotisation dans cette enveloppe. Non, Victor, on reste pas. Ne dis merci à personne. C'est toi qu'on remercie d'aller nous faire honneur dans les pays lointains.

Ils repartirent sans que Victor ait seulement pu protester. Il soupesa l'enveloppe sans l'ouvrir et, bouleversé, reprit son blaireau, se campa devant le miroir.

Cette fois, ils l'enfonçaient jusqu'au cou dans la gadoue, avec leur imbécile de quête. Ils lui portaient le coup de grâce, l'enterraient vif sous les baisers et les pièces de cent sous. Il ne s'appartenait plus, il était le jouet de cette poignée de braves types. Il eut envie de se trancher la gorge et d'en finir, là, tout de suite. Hélas ! c'était encore mourir en lâche, et cette mort banale lui était interdite, surtout après une collecte ! Il lui suffisait pour aujourd'hui d'une estafilade, plus prosaïque et tout à fait involontaire.

Une serviette plaquée sur la joue, il regarda ce Victor aux yeux sombres qui le regardait avec rage. Le plus simple était de partir dès que le bateau serait en état. Ils ne céderaient pas. Il n'y avait pas de pitié à attendre de ce côté-là, ni d'ailleurs. Ni de nulle part. Il était seul, comme ces gens sans famille ni amis qui, dans les sentiers angéliques de l'éther, sous les plafonds blancs des hôpitaux, crient toute la nuit en silence, et meurent.

C'était la fin, cette fois. Elle était arrivée sur la pointe des pieds, jour après jour. Dans une quinzaine, le *Cerf-Volant* lèverait l'ancre pour son piteux destin.

Victor avait déjà quitté son enveloppe terrestre, ne dormait plus, ne mangeait plus, travaillait dans une brume, vivait dans une vapeur, agitait des pensées de fantôme. Ainsi le condamné à mort qui, au travers de ses barreaux, voit le soleil et se souvient que ce soleil était de la fête lorsqu'il avait dit « Je t'aime » à une fille, et compte les jours qui le séparent de la mort du soleil. Les cheveux de Ploubaz blanchissaient dare-dare. Il s'enfermait comme au fond d'une armoire dans un mutisme hargneux. Il n'en sortait que pour aller s'assommer au gros rouge chez Vigouroux, ce qui lui arriva jusqu'à trois fois en une semaine. Il fuyait alors les yeux tristes de Paulette qui mettait cela sur le dos de l'impatience et de l'appel du large.

À table, un midi, il lâcha tout à trac sur un mode qu'il souhaitait plaisant :

— Dis donc, Pierrot, qu'est-ce que tu dirais si je ne partais pas, si je me dégonflais, par exemple ?

Le gosse rit de cette blague et répondit :

— Un Ploubaz ne se dégonfle jamais, voilà ce que je dirais.

Victor insista :

— Supposons, alors, supposons qu'au dernier moment j'aille crier partout : je reste ici ! J'ai plus envie d'aller à la Tortue !

— Eh bien, mon vieux, pouffa le gosse, j'aurais bonne mine, à l'école ! J'oserais plus me montrer dehors !

— Et qu'est-ce que tu penserais de moi ?

— Pas grand-chose. Je te causerais plus.

Victor hilare lui tapota la joue alors qu'il ressentait en lui l'impérieux besoin de l'étrangler.

Ce fut à cet instant que quelqu'un frappa à la porte et qu'un Tartinvil bouleversé entra dans la cuisine en clamant :

— Victor ! Faut pas partir dans quinze jours, faut pas, c'est impossible !

— Et pourquoi donc ? railla Victor, intéressé malgré tout.

— Parce que ! Tout à l'heure, Volabruque m'a montré une lettre de Dieppe : y a un bateau de pêche qu'a sauté sur une mine. Y reste encore des mines qui se baladent dans la Manche. Tu vois pas que t'en rencontres une ? Je devrais pas dire ça devant vous, Paulette, mais c'est plus fort que moi, faut que t'attendes encore un peu, Victor.

Victor lorgna son fils tendu comme une corde d'arc et bougonna :

— Arrête ton tir, Ricet. Ça va bientôt faire trois ans que j'ai commencé le *Cerf-Volant*. Ma parole, vous voulez me faire barrer à la Tortue quand je sucrerai les fraises, avec une grande barbouze qui trempera dans la flotte. J'en peux plus, moi, j'en peux plus de piétiner et de tourner en rond. Faut que ça se fasse, maintenant, et vite. Je sais encore pas si j'appareillerai pas le lundi au lieu du jeudi, tu vois. Alors, fous-moi la paix avec tes mines, sans ça, après, ça sera un passage de baleines qui m'empêchera, et puis après un vol de mouettes ploubazivores, et puis après, autre chose. Non, mon petit père, je pars !

Lorsque Tartinvil s'en alla, après avoir bu le café, ce fut pour aller répéter partout que Ploubaz était un dur, un héros, et que le moule était cassé, qui produisait de semblables bonshommes.

Timide, Paulette murmura qu'il n'était pas prudent, pour Victor, d'aller se jeter au-devant de ces mines. Son peux de mari éclata plus fort qu'une de ces fameuses mines :

— Mais, cathédrale de bon Dieu, si j'étais prudent, je resterais dans mon lit, comme tout le monde !

— Et toc ! lança un Pierrot enthousiaste en sautant au cou de son père.

Volabruque freina, sauta de vélo, s'approcha de Ploubaz qui, en congé depuis le 1^{er}, traînait dans les rues de Triage pour ne plus voir le *Cerf-Volant*.

— Mon vieux Ploubaz, ça n'a pas été sans mal une fois de plus, mais ça y est ! Demain matin, la grue chez vous pour remettre le sloop à l'eau.

Victor pâlit un peu puis souffla :

— C'est pas trop tôt. Je vous remercie bien, monsieur Volabruque.

— C'est la moindre des choses. Alors, c'est dans huit jours, le grand départ ?

— Eh oui, monsieur Volabruque, le grand départ !

— Et ça ne vous fait rien ?

— Qu'est-ce que ça me ferait ?

— Je sais pas, moi, un peu d'émotion, un peu d'appréhension, même. Il peut y avoir du danger, en mer.

— Pensez-vous !

— Vous avez raison. S'il fallait s'occuper de tout ça, on resterait chez soi. Alors entendu, Ploubaz, à demain ! Le bateau est vidangé, au moins, qu'on n'aille pas renverser l'essence en le transbahutant.

— Ayez pas peur, monsieur Volabruque.

Il demeura seul au milieu du trottoir. Le sursis expirait. Bientôt, ce serait son tour. Tête basse, frileux, fiévreux, il marcha au hasard des rues, traversa le pont Wilson sans y prendre garde, pénétra à la nuit tombée dans Villeneuve-Saint-Georges. Ses pas incertains le menèrent, sans qu'il y songeât seulement, devant la vitrine éclairée d'un marchand de jouets.

Dans cette vitrine trônait, éblaboussée de lumière, la maquette de *La Belle Poule* vendue depuis longtemps au boutiquier. Il ne l'avait jamais revue. Des larmes rentrées lui brûlèrent les cils. Chère *Belle Poule* ! Elle n'avait pas vieilli, elle. Toujours aussi belle, toujours aussi fringante, image gracieuse de ces temps où il tutoyait le bonheur d'être en vie. Ahuri, il ramassa une allumette. Il ne referait pourtant plus de maquette. Jamais plus.

Lorsqu'il rentra, Paulette et les garçons étaient déjà à table. Il grignota du bout des dents, morose. Paulette osa enfin le questionner :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Victor ?

Il se détacha de la contemplation stupide du bouton de porte :

— Rien du tout. Tout va pour le mieux.

— On ne le dirait pas.

— Je m'ennuie, quoi. Avant, quand je prenais un jour de congé, je trouvais toujours à m'occuper. Là, j'attends, j'attends. Je ne croyais pas que c'était aussi long de partir.

Il avait failli lâcher « de mourir », s'était repris à temps non sans rougir jusqu'aux deux oreilles. Il ajouta, vite :

— La grue vient demain matin. Moi, je vais me coucher.

Il serra la main de Lucien, qui était un homme, embrassa Pierrot et ils l'entendirent refermer sur lui la porte de sa chambre. Paulette murmura comme pour elle-même :

— C'est fou ce qu'il a changé, en quelques mois.

Pierrot s'anima :

— Évidemment : il mue. Il quitte sa peau de chef de train.

Elle sourit, un peu triste :

— Avant, il l'aimait bien, cette peau-là. C'était la sienne depuis tout le temps.

Le gosse la toisa avec pitié : les mères ne comprenaient donc pas davantage leurs époux que leurs enfants ?

— Faut croire, maman, qu'il devait s'y sentir à l'étroit. Ce qu'il lui faut, à lui, c'est l'espace, l'horizon, la mer, le vent. C'est un sacré type, papa. Pas vrai, Lulu ?

— Sûr, fit l'aîné qui retirait auprès des filles quelque considération, en tant que fils de Napoléon.

Comme d'habitude, Victor ne dormait pas et pensait, les yeux grands ouverts dans le noir. Était-ce ainsi que l'on vivait, dans les cercueils ? Il n'aurait d'ailleurs pas de cercueil, lui. Les vagues le rouleraient, les bêtes le mangeraient. Les chiens, on leur creuse un trou. On ne creuse pas de trou dans l'eau. Ploubaz n'aurait ni messe ni cortège, ni chevaux ni couronnes, aucune de ces fanfreluches qui sont la coquetterie des morts.

Comme à peu près chaque nuit, il sentit couler des pleurs tièdes sur ses joues. Parfois, pourtant, il se disait qu'un miracle se produirait, qu'il arriverait malgré tout à la Tortue. Il existait des récits de navigations farfelues qui n'avaient pas tué leur homme. Lorsqu'il s'agrippait des dix ongles à cette bouée, il revivait en frissonnant la scène de la péniche. Il s'égarerait sur la route des paquebots et l'un d'eux le fracasserait comme un éléphant pulvérise un œuf. Lorsqu'il s'assoupissait, cette vision l'illuminait et il se dressait, plus enduit de sueur que d'huile un baigneur de Noël.

Il dissimula son visage, car Paulette entraînait dans la chambre, se déshabillait.

Lorsqu'elle fut à ses côtés, il s'appliqua à respirer régulièrement pour lui faire croire qu'il dormait. Il savait qu'elle le guettait, qu'elle retenait, elle, sa respiration. C'est alors qu'il vit, mâchoires ouvertes, un requin fondre sur lui. Il ne put réprimer un soupir et Paulette parla :

— Qu'est-ce qu'il y a, Victor ?

— Rien.

— Si, il y a quelque chose.

— Mais non, dors.

— Dis-le-moi, à moi.

— Je n'ai rien à dire.

— Si, Victor. Je te connais, moi. Et je t'aime bien. Je suis la seule à t'aimer pour ce que tu as toujours été, un brave homme de petit cheminot. Je ne t'ai jamais poussé, moi, à jouer les zigotos sur la mer. Dis-moi ce que tu as, mon Victor.

Elle le tenait entre ses bras chauds et Ploubaz mollissait, sentait qu'il n'avait pas le droit de faiblir, puis faiblissait quand même. Elle soupçonna qu'il fléchissait, se fit pressante, chuchotant :

— Qu'est-ce que tu as, Victor ? Qu'est-ce que tu as, Victor ?

Il résista encore :

— Non, Paulette, j'ai honte.

— De quoi ?

— Non, je ne veux pas le dire, laisse-moi.

— Honte de quoi ?

Il sombra et souffla, épouvanté :

— J'ai peur.

Il en fut bizarrement soulagé, cela ressemblait à un abcès qui perce, répugnant et voluptueux à la fois. Il entendit Paulette dire, calme, tout près de son oreille :

— Tu as peur de partir ?

— Oui.

— Ne pars pas. Je ne t'en voudrais pas, moi, bien au contraire. Je serais la plus heureuse de toutes si tu restais.

Il répondit, étourdi par cette complicité :

— Faut que je parte, Paulette, pour les autres, pour Pierrot. Ils me mépriseraient, eux. Toi, tu m'aimes, mais eux ils ne comprendraient pas, ils diraient partout que je suis un minable. Et Pierrot, tu l'as écouté, l'autre jour, il pourrait plus me regarder en face. Je suis forcé, t'entends, forcé de partir. Et je n'en reviendrai pas, j'en suis sûr.

Elle le serrait très fort, silencieuse. Son cœur battait et couvrait le tic-tac du réveille-matin. Il se pelotonna contre elle, vaincu, et elle était tiède et tendre comme une maman de petit garçon. Elle lui caressait les cheveux.

— Je te dégoûte, hein, Paulette ?

— C'est pas vrai, mon Victor. Tu es drôlement courageux de m'avoir dit ça.

— Tu te moques de moi ?

— Non. C'est plus courageux que de partir comme un bœuf à l'abattoir. Tu crois qu'il est si courageux que ça, le bœuf ? Dors, Victor, dors. Ça va s'arranger.

Il geignit :

— Comment veux-tu que ça s'arrange ? Demain, la grue sera là. Même pas le bon Dieu pourrait m'en tirer, du pétrin. J'ai plus qu'à mourir en beauté, je te dis, avec le grand pavois au-dessus de la tête.

— Il faut dormir, Victor.

— Je peux pas.

— Si. Rappelle-toi quand tu avais mal aux dents, tu finissais toujours par t'endormir dans mon bras. Tu me disais : « Défends-moi, Paulette », et je te défendais.

Il était bien, elle le couvait, il s'engourdissait de douceur. Elle le

berçait comme un gros bébé et il culbutait lentement, épuisé, béat, dans le néant. C'était Paulette, à présent, qui gardait les yeux grands ouverts dans le noir. Enfin, il coula et ronfla. Paulette le repoussa avec mille précautions et se leva.

Des coups de poings s'abattirent sur les volets et la voix de Tartinvil retentit, affolée :

— Victor ! Victor !

Ploubaz se dressa, ahuri. Paulette fit la lumière.

— Réveille-toi, nom de Dieu, le bateau brûle ! T'entends, le bateau brûle !

Victor hurla :

— Quoi ?

— Viens vite, vite, vite !

Ils l'entendirent parler à quelqu'un :

— C'est vous, Ravasson ? Prenez un seau, vite, vite ! Attendez, je vais plutôt brancher le tuyau sur la pompe !

Victor cria en enfilant ses pantoufles :

— J'arrive !

Il traversa en courant la salle à manger où les enfants éveillés en sursaut étaient droits sur leur lit, hébétés. Il ouvrit la porte et battit des paupières, aveuglé.

Le *Cerf-Volant* flambait comme un journal, fantastique étendard de feu dans la nuit. Il craquait, pétillait, jetant des flammes si hautes tout au long de son mât que la lune en reculait dans le ciel.

Tartinvil l'arrosait, dérisoire, avec le tuyau qui, jadis, arrosait les légumes. Victor arracha des mains d'un Ravasson en chemise de nuit bleu pâle le seau plein d'eau, projeta la gerbe sur la coque transformée en brasier. Il emplit encore le seau, le vida dix, vingt, trente fois dans ce tourbillon d'étincelles où se devinait à peine la forme du sloop.

— Il va rien en rester, rien, gueula-t-il, étouffé par les ardeurs de cette fournaise.

La corne des pompiers hulula au loin. Staline en pyjama arrivait sur son vélo, s'étalait sur les graviers du chemin par excès de précipitation.

Comme freinait à mort la voiture des pompiers devant le pavillon, le mât du *Cerf-Volant* se fendit, crépita, pirouetta sur lui-même et s'abattit, rompu en plusieurs tronçons, dans la nappe de feu. Un éclaboussement de brandons fit sauter les assistants en arrière. Livides sous les phosphorescences rouges, Staline, Tartinvil et Ravasson entouraient un Victor qu'avait frappé la foudre. Il entendit, tout près

de lui, Pierrot sangloter.

Les lances des pompiers entrecroisaient leurs jets et l'eau, sur le sinistre, faisait un bruit de rames de papier qu'on déchire.

— Mon bateau, bredouilla Victor.

Ils ne disaient rien. Coulibeux et Balloche s'étaient joints au groupe pétrifié.

Coulibeux souffla à Ravasson :

— Surveillez Ploubaz. Il peut devenir fou.

Paulette prit Victor par la main.

Ploubaz ne bougeait pas et songeait vaguement à la guerre, où l'on tue pour ne pas être tué.

La terrible lueur décrut peu à peu et, bientôt, seuls les deux phares de l'auto des pompiers éclairèrent le désastre où luisaient des tisons. Les restes noircis du *Cerf-Volant* fumaient. Il avait brûlé comme un tas de copeaux.

Les camarades atterrés respectaient l'écrasant silence de Victor. Balloche souffla enfin pour Tartinvil :

— Comment que ça a pu se faire, à ton avis ?

— Je sais pas. Une escarbille, des fois, tombée d'une cheminée. Y a toujours des vapeurs d'essence, dans un cockpit.

— Moi, ce soir, intervint Ravasson, j'ai vu passer un rôdeur. Même que j'ai dit à ma femme : Simone, sur le chemin, je viens de voir un lascar qu'a pas l'air très catholique.

On haussa discrètement les épaules. Ils connaissaient tous le dada de l'agent de police qui voyait chaque soir au moins un rôdeur rôder dans le quartier, et cela depuis des années.

— Ça, grinça Staline bouleversé, ça, c'est signé. C'est un coup des factieux.

Mme Tartinvil se pencha sur Pierrot qui gémissait tout contre elle.

— Tais-toi, Pierrot, tais-toi. Ça sera à toi, plus tard, de consoler ton père qui a tant de chagrin.

Victor effondré considérait toujours les cendres de son œuvre. La voiture des pompiers tournait dans le chemin. Tartinvil et Coulibeux arrachèrent leur ami à sa funeste songerie :

— Viens, Victor. Faut pas te laisser aller, faut pas.

Ils l'escortèrent avec les délicatesses que l'on met à manier un somnambule, l'amènèrent dans sa cuisine, le firent asseoir.

— Donnez-lui un coup de rhum, Paulette, sans vous commander.

Ils en burent tous un demi-verre. Ils arboraient tous la mine de circonstances que l'on adopte pour veiller un défunt.

— Vous avez pas une cigarette ? murmura enfin Ploubaz.

Ils mirent tous la main à leur poche. Coulibeux fut le plus prompt, alluma la gauloise de Ploubaz. C'était la première depuis des mois et des mois.

Victor, abasourdi, savourait avec la fumée un délicieux goût de fruit sur ses lèvres, le goût de la vie. Il revoyait flamber le *Cerf-Volant* et tout autour de lui répétait que le sloop avait bien flambé. Il était innocent. Il l'aimait encore, le beau sloop marconi, mais de loin, de très loin, comme l'on dit : Superbe ! d'un tigre mort. Il soupira tout bas :

— J'en recommencerai un autre.

Ils ne comprirent pas et s'approchèrent. Tartinvil posa sa main sur le bras du malheureux :

— Qu'est-ce que t'as dit, Victor ? On a pas entendu.

Victor bredouilla :

— Je la verrai jamais, les gars, la Tortue. Jamais. C'est ça que j'avais dit.

— Y a des mecs, comme ça, qu'ont pas de veine. Ils ont beau faire, ils ont pas de veine, affirma Staline en commandant de l'œil une chopine à Vigouroux.

— Staline a raison, fit Balloche. Victor, il a pas de veine, y a pas à dire.

— Parce que, trancha Coulibeux, parce que faut pas croire. Moi qui connais les bateaux et les marins, moi qu'ai navigué sur à peu près toutes les mers du globe, moi, je suis bien placé pour vous le dire : le père Victor, vous m'écoutez bien, le père Victor, comme il avait goupillé son affaire, il y arrivait comme une fleur, à la Tortue. Comme une fleur, dans un fauteuil et les doigts dans le nez ! C'est un spécialiste qui vous le dit. La Tortue, c'est pas dur, c'est comme s'il en était déjà revenu !

— Pauvre vieux Victor, grogna Balloche au bord des larmes, il a pas eu de veine.

— Balloche a raison, conclut Staline, on le répétera jamais assez, mais il a pas eu de pot, Victor.

Cette année-là, Victor Ploubaz récolta les plus belles, les plus grosses pommes de terre de Villeneuve-Triage. Au salon des Cheminots, un septième prix récompensa la maquette du sloop marconi le *Cerf-Volant* du chef de train Ploubaz Victor.

IL ETAIT UN PETIT NAVIRE

Victor Ploubaz, chef de train à la S.N.C.F., occupe ses loisirs à construire des maquettes de voiliers avec des allumettes. Il en expose une au Salon des Artistes Cheminots, et obtient le premier prix. On lui propose de construire un bateau grandeur nature, un *vrai*.

L'imagination de Ploubaz se met à travailler au moins autant que ses mains. Dans son rêve, grossi des rêves de son fils Pierrot, grand lecteur d'histoires de corsaires, le cheminot se voit déjà l'émule d'Alain Gerbault.

Dès la mise en chantier, les aventures commencent. Pas exactement telles que Victor les avait imaginées...

René Fallet, contant l'histoire de ce brave homme qui cherche à s'évader de son petit monde, retrouve le climat de l'occupation et les sites qu'il avait si magistralement évoqués dans *Banlieue Sud-Est*.

- 1 Contraction de « chemin de fer ». Ainsi se nomment entre eux les cheminots.
- 2 Chaland destiné à recevoir les vases extraites par la drague.

Table of Contents

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1.

CHAPITRE 2.

CHAPITRE 3.

CHAPITRE 4.

CHAPITRE 5.

CHAPITRE 6.

CHAPITRE 7.

CHAPITRE 8.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 9.

CHAPITRE 10.

CHAPITRE 11.

CHAPITRE 12.

IL ETAIT UN PETIT NAVIRE